

# L'ANCÊTRE

JUAN JOSÉ SAER



# L'ancêtre

**Juan José Saer**

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure  
Bataillon

Postface d'Alberto Manguel



**Le Tripode (2014)**

Numérisation : dp (2014)

## NOTE DE L'ÉDITEUR

La première publication en langue française du roman *El Entenado* a été menée par les éditions Flammarion en 1987, quatre années après sa publication originale. Il s'agissait d'un chef-d'œuvre, et nous l'avions oublié : le livre était épuisé depuis plusieurs années, malgré l'importance de Juan José Saer (1937–2005) dans l'histoire de la littérature argentine et le talent de la traductrice Laure Bataillon. Il faut insister sur la prouesse de cette dernière ; son texte, qui est ici repris sans aucune modification, est un exemple sidérant de grâce, de symbiose entre un auteur et son traducteur. Pour cette œuvre, Laure Bataillon reçut en 1988 le Prix de la meilleure traduction décernée par la Meet (Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs). Après sa disparition, en 1990, ce prix adopta son nom et c'est d'ailleurs ainsi que le hasard nous mit initialement sur les traces de *L'Ancêtre*.

Cette nouvelle édition n'aurait pas été possible sans la confiance et le soutien de Laurence Gueguen, de Guillermo Schavelzon, de Phillippe Bataillon et d'Alberto Manguel. Nous leur exprimons notre reconnaissance.

Le dessin de la couverture a été conçu par le jeune artiste argentin Nicolas Arispe.

- © Heirs of Juan José Saer, pour le texte de Juan José Saer  
c/o Guillermo Schavelzon & Asoc. Agencia Literaria
- © Alberto Manguel, pour la postface
- © Le Tripode, 2014, pour la traduction et l'illustration

*À Laurence Gueguen*

*... au-delà, se trouvent les androphages, un peuple  
à part, et plus loin encore c'est le désert total...*

Hérodote, IV, 18

De ces rivages vides, il m'est surtout resté l'abondance de ciel. Plus d'une fois, je me suis senti infime sous ce bleu dilaté : nous étions, sur la plage jaune, comme des fourmis au centre d'un désert. Et si, maintenant que je suis un vieil homme, je passe mes jours dans les villes, c'est que la vie y est horizontale, que les villes cachent le ciel. Là-bas, en revanche, nous dormions, la nuit, à l'air libre, presque écrasés par les étoiles. Elles étaient comme à portée de main et elles étaient grandes, innombrables, sans beaucoup de noir entre elles, presque crépitantes, comme si le ciel eût été la paroi criblée d'un volcan en activité qui eût laissé apercevoir par ses trous l'incandescence interne.

Ma condition orpheline me poussa vers les ports. L'odeur de la mer et du chanvre mouillé, les voiles raides et lentes qui vont et viennent, les conversations des vieux marins, les parfums multiples d'épices et l'amoncellement des marchandises, prostituées, alcools et capitaines, bruits et mouvements, tout cela me berça, fut ma maison, servit à m'éduquer et m'aida à grandir, me tenant lieu, pour aussi loin que remonte ma mémoire, de père et de mère. Garçon de courses pour putains et matelots, portefaix, dormant de temps en temps sous le toit de quelque parent, mais, la plupart du temps, sur les sacs des entrepôts, je m'en fus, laissant peu à peu, derrière moi, l'enfance, jusqu'au jour où l'une des putains paya mes services d'un accouplement gratuit – le premier en l'occurrence – et où un matelot, au retour d'une commission, récompensa mon zèle d'un verre d'alcool ; ce fut ainsi que je devins, comme on dit, un homme.

Déjà, les ports ne me suffisaient plus : il me vint une faim de haute mer. L'enfance attribuée à son ignorance et à sa gaucherie l'incommodité du monde ; il lui semble que loin, sur la rive opposée de l'océan et de l'expérience, le fruit est plus savoureux et plus réel, le soleil plus jaune et plus amène, les paroles et les actes des hommes plus intelligibles, plus justes et mieux définis. Enthousiasmé par ces réflexions – qui étaient aussi la conséquence de la misère –, je me mis en campagne pour m'embarquer comme mousse, sans trop me préoccuper de la destination que j'allais choisir : l'important était de m'éloigner du lieu où j'étais vers un point

quelconque de l'horizon circulaire, fait de délices et d'intensité.

À cette époque, la mode était aux Indes, car cela faisait quelque vingt ans qu'on avait découvert de pouvoir les atteindre par le ponant ; de là-bas revenaient des bateaux chargés d'épices ou en piteux état après avoir dérivé sur des mers inconnues ; dans les ports, on ne parlait pas d'autre chose et l'idée fixe donnait parfois un air dément aux regards et aux conversations. L'inconnu est une abstraction ; le connu, un désert ; mais le connu à demi, l'entr'aperçu, est le lieu parfait où faire onduler désir et hallucination. Dans les bouches des marins, tout se mêlait : les Chinois, les Indiens, un nouveau monde, les pierres précieuses, les épices, l'or, la cupidité et la fable. On parlait de villes pavées d'or, du paradis sur terre, de monstres marins qui surgissaient soudain de l'eau et que les marins prenaient pour des îles, au point qu'ils débarquaient sur leur dos et campaient dans les anfractuosités de leur peau pierreuse et écailleuse. J'écoutais ces rumeurs avec étonnement et battements de cœur ; me croyant, comme tous les enfants, destiné à toutes les gloires et à l'abri de toute catastrophe, à chaque nouvelle relation que j'entendais, qu'elle fût heureuse ou terrifiante, mes envies d'embarquer augmentaient. Enfin, l'occasion se présenta : un capitaine, l'un des plus grands pilotes du royaume, organisait une expédition aux Moluques et j'obtins de me faire engager.

Ce ne fut pas difficile. On parlait beaucoup dans les ports, mais, lorsque venait le moment d'embarquer, rares étaient ceux qui se présentaient. Je devais plus tard comprendre pourquoi. Toujours est-il que j'obtins sans difficulté le poste de mousse sur le navire amiral, le principal des trois bateaux qui composaient l'expédition. Quand j'arrivai pour m'engager, on eût dit qu'on m'attendait ; on me reçut à bras ouverts, on m'assura que nous ferions une excellente traversée et que nous reviendrions des Indes quelques mois plus tard chargés de trésors. Le capitaine n'était pas là, il avait affaire à la cour et ne devait arriver que le jour du départ. L'officier recruteur me désigna un bat-flanc dans le dortoir des marins et il me dit de me présenter plus tard pour recevoir des instructions. La semaine qui précéda le départ, je descendis presque tous les jours à terre faire des commissions pour les officiers et même pour les matelots sans m'attarder dans les rues ni dans les tavernes, car le métier de mousse m'emplissait d'orgueil et je voulais m'en acquitter à la perfection.

Enfin, le jour du départ arriva. La veille, le capitaine était réapparu avec une suite discrète et, suivi de son second, il avait inspecté le bateau jusque dans les moindres recoins. Quand nous fûmes en haute mer, il réunit les

marins et les officiers sur le pont et nous adressa une brève harangue exaltant la discipline, le courage, l'amour de Dieu, du roi et du travail. C'était un homme austère et distant, sans rudesse, et, de temps à autre, on le voyait travailler sur le pont aussi durement que les matelots. Parfois, il s'arrêtait près du bastingage, seul, le regard fixé sur l'horizon vide. Il ne semblait voir ni la mer ni le ciel, mais quelque chose à l'intérieur de lui-même, comme un souvenir interminable et lent ; ou, peut-être, le vide de l'horizon s'installait-il en lui et le tenait là, un bon moment, sans ciller, pétrifié sur le pont. Moi, il me traitait avec une bonté distraite comme si l'un de nous deux eût été absent. L'équipage le respectait, mais ne le craignait point. Ses convictions rigoureuses semblaient connues par cœur et il les faisait appliquer jusque dans les moindres détails, mais c'était comme si d'elles aussi il eût été absent. On eût dit qu'il y avait deux capitaines : celui qui transmettait, avec une précision mathématique, des ordres qui émanaient sans doute de la Couronne et celui qui regardait, fixe, un point invisible entre la mer et le ciel, sans ciller, pétrifié sur le pont.

Dans ce bleu monotone, la traversée dura plus de trois mois. À quelques jours d'avoir levé l'ancre, nous entrâmes dans une mer torride. C'est là que je commençai d'apercevoir ce ciel illimité qui ne devait jamais plus s'effacer de ma vie. La mer le redoublait.

Les navires, l'un derrière l'autre, à distance égale, semblaient traverser le vide d'une immense sphère bleutée qui, la nuit, devenait noire, criblée dans les hauteurs de points lumineux. On ne voyait ni un poisson, ni un oiseau, ni un nuage. Tout le monde connu reposait sur nos souvenirs. Nous en étions les seuls garants dans ce milieu lisse et uniforme, de couleur bleue. Le soleil témoignait, jour après jour, d'une certaine altérité, rouge sur l'horizon, incandescent et jaune au zénith. Mais c'était peu de réalité. Au bout de plusieurs semaines, nous fûmes gagnés par le délire : notre seule conviction et nos simples souvenirs n'étaient pas un fondement suffisant. Mer et ciel finissaient par n'avoir plus de sens ni de nom. Plus la corde ou le bois à l'intérieur du bateau étaient rugueux, plus rêches les voiles et plus épais les corps qui déambulaient sur le pont, plus leur présence devenait problématique. On eût dit, par moments, que nous n'avancions pas. Les trois navires étaient, en file irrégulière, à certaine distance l'un de l'autre, comme collés sur l'espace bleu. Il y avait des changements de couleur lorsque le soleil apparaissait à l'horizon dans notre dos ou s'enfonçait dans l'horizon au-delà des proues immobiles. Le capitaine, depuis le pont, contemplait comme envoûté ces changements de couleur. Parfois, nous eussions souhaité, sans

nul doute, l'apparition d'un de ces monstres marins qui occupaient les conversations dans les ports. Mais aucun monstre n'apparut.

Dans cette situation déjà étrange, d'autres adversités attendent le mousse. L'absence de femmes finit par rendre plus sensible l'ambiguïté de ses formes juvéniles, produit de sa virilité incomplète. Ce à quoi les marins, honnêtes pères de famille, pensent avec répugnance dans les ports, finit par leur apparaître, au cours de la traversée, de plus en plus naturel, de la même façon que l'homme respectueux de la propriété, à mesure que la faim ronge ses principes, ne voit plus, en son imagination, le poulet du voisin que plumé et rôti. Il est à remarquer aussi que la délicatesse n'était pas la qualité première des marins.

Plus d'une fois, leur seule déclaration d'amour fut de me mettre un couteau sur la gorge. Il fallait choisir, sans autre possibilité, entre l'honneur et la vie. Je fus deux ou trois fois sur le point de me plaindre au capitaine, mais les menaces décidées de mes prétendants m'en dissuadèrent. Finalement, j'optai pour le consentement et l'intrigue, cherchant la protection des plus forts et essayant de tirer avantage de la situation. Mon commerce avec les femmes du port m'y fut finalement de quelque utilité. Avec une intuition d'enfant, je m'étais aperçu, en les regardant faire, que se vendre n'était pour elles qu'une façon de survivre et que, dans leur façon d'agir, l'honneur se voyait éclipsé par la stratégie. Les questions de goût personnel étaient tout aussi superflues. Le vice fondamental des êtres humains est de vouloir, contre vents et marées, rester vivants et en bonne santé et de chercher à tout prix à actualiser les représentations de l'espoir. Je désirais parvenir jusqu'aux régions paradisiaques : je passai donc de main en main et je dois dire que, grâce à mon ambiguïté de garçon imberbe, le commerce de ces marins, qui se comportaient aussi en pères envers l'orphelin que j'étais, me procura en certaines occasions quelque plaisir. Nous en étions là de ces va-et-vient lorsque nous aperçûmes la terre.

La joie fut grande. Nous abordions, soulagés, à des rives inconnues qui laissaient présager la diversité. Ces plages jaunes, entourées de palmiers, désertes sous la lumière zénithale, nous aidaient à oublier la traversée longue, monotone, sans accident aucun, d'où nous sortions comme d'une période de folie. Par nos cris d'enthousiasme, nous souhaitions la bienvenue à la contingence. Nous passions de l'uniforme à la multiplicité de l'advenir. Le poli de la mer se transformait devant nous en sable aride, en arbres qui amorçaient, à partir de la rive, une perspective accidentée de ravins, de collines, de forêts ; il y avait des oiseaux, des bêtes, toute la variété minérale,

végétale et animale de la terre excessive et généreuse. Nous avions en face de nous un sol ferme où il nous paraissait possible d'établir notre délire. Le capitaine, qui nous observait depuis le pont, ne partageait pas, cependant, notre enthousiasme, comme si rien de tout cela ne le concernait. Il regardait en même temps, et sans les voir ni l'un ni l'autre, l'équipage et le paysage avec un sourire lointain et pensif qui s'insinuait non sur sa bouche, mais dans son regard ; sur son visage mangé de barbe, les rides autour des yeux devenaient, à cause de son expression, un peu plus profondes. À mesure que nous approchions de la côte, l'euphorie de l'équipage augmentait. Terme de nos incertitudes et de nos peines, cette région paisible et terrestre paraissait amène et surtout réelle. Le capitaine donna l'ordre de jeter l'ancre et de préparer les embarcations pour accoster. Beaucoup de marins, et même quelques officiers, n'attendirent pas que les chaloupes fussent prêtes : ils se jetèrent à l'eau du haut du pont et gagnèrent la rive à la nage. Ils y parvinrent avant les embarcations. Tandis que nous approchions, ils nous faisaient des signes, agitant les bras, sautant sur la plage, ruisselants d'eau, demi-nus et heureux : c'était la terre ferme.

En abordant, nous nous dispersâmes comme des animaux en fuite éperdue. Certains se mirent à courir sans but, en ligne droite, dans toutes les directions ; d'autres en cercle, dans un espace limité ; d'autres encore sautaient sur place ; un groupe alluma un immense brasier et resta à contempler le feu dont les flammes pâlissaient à la lumière de midi. Deux vieux marins, au pied d'un arbre, se moquaient d'un grand oiseau qui ne se décidait pas à partir et qui sautait de branche en branche. Vers le fond, plus en avant dans les terres, au pied d'une colline, plusieurs hommes poursuivaient un gallinacé au plumage multicolore ; certains grimpaient aux arbres, d'autres grattaient la terre. L'un, debout près du rivage, urinait dans l'eau. D'autres, incompréhensiblement, avaient préféré rester à bord et nous contemplaient de loin, appuyés au bastingage. À la tombée du jour, nous étions tous réunis sur la plage autour d'un feu aux braises duquel on cuisait les produits de la pêche et de la chasse. Quand vint la nuit, les flammes éclairèrent les visages barbus et luisants de sueur des marins assis en cercle. L'un d'eux, un vieux, se mit à chanter. Nous l'accompagnions en claquant des mains. Puis la fatigue eut raison de nous, tandis que, peu à peu, le feu s'éteignait. Il y en avait qui dodelinaient du chef, tout assis qu'ils étaient, d'autres qui se couchaient sur le côté dans le sable tiède, d'autres encore qui allaient chercher un endroit à l'abri du serein, au pied de la colline ou sous un arbre. Une douzaine d'entre eux remontèrent en barque et s'en furent dormir à bord. Le silence finit par

s'installer sur la plage. Profitant de l'obscurité et en manière de plaisanterie, un marin lâcha un long pet qui fut reçu par de gros rires. Je m'étendis sur le dos et me mis à contempler les étoiles. Comme la lune était invisible, le ciel en était plein ; il y en avait des jaunes, des rougeâtres, des vertes. Elles scintillaient, nettes, ou demeuraient fixes, ou encore rayonnaient. De temps en temps, l'une glissait dans l'ombre en traçant une courbe de lumière. Elles étaient comme à portée de main. J'avais entendu dire par un officier que chacune d'elles était un monde habité, comme le nôtre ; que la terre était ronde et qu'elle flottait elle aussi dans l'espace, comme une étoile. Je frissonnai en pensant à notre taille réelle, puisque ces étoiles, habitées par des hommes comme nous, n'avaient l'air, vues de la plage, que de petits points lumineux.

Au jour suivant, ce fut un bruit de voix qui m'éveilla. Debout ou accroupis, capitaines et marins discutaient sur la plage. Ils étaient disséminés sur le sable et parlaient à voix haute et pourtant contenue, comme s'ils réprimaient une colère. Le soleil teignait de rouge la mer et noircissait les silhouettes des navires qui se détachaient sur les premiers rayons. Du vaisseau amiral était venu l'ordre de lever l'ancre sur-le-champ et de mettre le cap vers le sud. Les terres que nous avions abordées n'étaient pas encore les Indes, mais un monde inconnu. Nous devons longer ces côtes et parvenir aux Indes qui étaient juste derrière. Deux groupes s'opposaient dans la discussion ; le premier, majoritaire, obtempérait aux ordres du vaisseau amiral. Le second, composé d'officiers et d'une quinzaine de marins, affirmait qu'il fallait rester là où nous avions pris pied et nous mettre à explorer l'endroit. Ils tirèrent ainsi à hue et à dia pendant près d'une heure. Quand les esprits s'échauffaient, les mains allaient, rapides, et comme par instinct, vers la garde des épées. Les voix, contenues à grand-peine, laissaient échapper, de temps à autre, des insultes et des exclamations. Lorsque ceux du premier groupe parlaient, ceux du second les écoutaient en hochant la tête en signe de dénégation dès les premières phrases, sans daigner même écouter les arguments. Lorsque c'était ceux du deuxième groupe qui pouvaient faire usage de la parole, ceux du premier se regardaient, souriant d'un air méprisant et adoptant des airs supérieurs. À un moment donné, les rebelles, dont trois ou quatre étaient assis sur le sable, se relevèrent et reculèrent de quelques pas en mettant la main à l'épée. Ceux de l'autre groupe, sans avancer, préparèrent aussi leurs armes. Le soleil faisait luire bronze et acier. Les casques de métal brillaient, fugaces, quand les hommes irrités secouaient la tête. Après cette fanfaronnade, les deux groupes demeurèrent immobiles, à

quelques pas de distance, se regardant, les armes à la main. Les longues ombres matinales de ceux qui voulaient faire respecter les ordres du capitaine s'étiraient, émaciées, sur le sable, et leurs pointes allaient se casser contre les jambes de leurs adversaires. Le combat semblait imminent lorsqu'un des rebelles, dont le groupe faisait face à la mer, s'écria en rengainant son épée : *Le capitaine !* et il se mit d'un air distrait, mais non sans rapidité, à se donner de petits coups sur les fesses et le reste du corps pour détacher le sable collé à ses vêtements.

Le capitaine arrivait, debout, raide, jambes écartées, sur l'embarcation, parmi les rameurs, digne et calme, la main droite sur le pommeau de l'épée qui pendait à son côté. Si son corps oscillait, il le faisait au rythme de la barque, comme si ses pieds étaient cloués au fond. On put voir qu'il n'en était rien lorsque l'embarcation toucha la rive : passant, agile, par-dessus la tête des rameurs, il mit pied à terre, et, sans s'arrêter un instant, se mit à avancer d'un pas décidé sur le sable. Ses bottes, ses armes, ses bijoux et ses doublons produisaient des bruits métalliques, rythmés et répétés. Son ombre, longue, le précédait, glissant sur le sol jaune. Nous qui restions sur place à le regarder avancer, nous attendions qu'il arrivât jusqu'à nous pour nous débiter une de ses harangues distraites, mais, parvenu au point où nous étions, au lieu de s'arrêter il passa son chemin, sans modifier en rien le rythme de sa marche et nous pûmes alors constater que son regard, inaltérable et digne, qu'on eût pu croire posé sur nous depuis le moment où l'embarcation s'était éloignée du navire, était en réalité fixé sur les arbres qui poussaient près de la colline, là où finissait la plage et où commençait le bois ; il demeurait si fixe en ce point que nous fûmes nombreux à tourner la tête, curieux et surpris, pour regarder dans la même direction, mais pour autant que nous écarquillions les yeux et même scrutions le point en question nous ne pûmes rien voir qui sortît de l'ordinaire, rien si ce n'est la frange de végétation et l'éminence verte, peu prononcée, qui amorçait la forêt. De son pas solennel et régulier, le capitaine poursuivit son chemin un bon moment encore jusqu'à ce qu'enfin, de façon brusque et sans changer d'attitude, il s'arrêtât, gardant une immobilité totale. Au début, j'avais pensé – et sans doute beaucoup de ceux qui étaient sur la plage avaient-ils fait de même – que le capitaine, tout en avançant, était en train de mettre au point son discours, arrondissant les phrases qu'il avait dans l'idée de nous adresser et les pensées qu'il allait nous communiquer, et que cette façon de passer outre n'avait d'autre but que de gagner du temps pour polir les remontrances qu'il nous adresserait quand il aurait atteint le point ultime de son déplacement, après quoi, pivotant sur ses talons, de toute

sa prestance, il rebrousserait chemin ; mais, en dépit de notre attente, la volte-face ne se produisit point et le capitaine demeura immobile, comme un pilier, le dos tourné, les yeux fixés, et sans un battement de cils certainement, sur le même point imprécis parmi les arbres qui se dressaient en bordure de la forêt. Il dut bien demeurer cinq minutes au moins dans cette position. Ceux de la plage, rebelles ou loyaux, en oublièrent complètement le différend qui les avait opposés et, après un moment d'attente, ils commencèrent à s'interroger du regard. Quelques pas plus loin, le dos du capitaine demeurait ferme et raide. Je regardais, alternativement, ce dos immobile, les deux groupes de marins, séparés par un espace de sable vide où s'imprimaient les ombres de ceux qui étaient le plus près du rivage, et derrière eux, sur l'eau, l'embarcation où attendaient, impavides, les rameurs, et, plus loin, les trois navires dont les voiles commençaient à luire dans la lumière matinale. Il ne soufflait aucune brise et, malgré son apparition récente, le soleil commençait à flamber sur cette plage vide. On n'entendait plus aucun bruit, à part celui du ressac, trop monotone et familier pour que nous lui prêtions attention, qui venait battre la rive, formant une ligne semi-circulaire d'écume blanche et qui, régulier et rythmé, agitait l'embarcation avec les rameurs. Les marins étaient tous unis dans une même attente, immobilisés par la même stupeur solidaire. Enfin, après ces minutes d'attente presque insupportables, il se passa quelque chose : le capitaine, qui nous tournait encore le dos, poussa un soupir bruyant, profond et prolongé, qui résonna avec netteté dans le matin silencieux et qui ébranla un peu son corps raide et massif. Quelque soixante ans ont passé depuis ce jour-là et je peux dire, sans exagérer le moins du monde, que le caractère unique de ce soupir, pour ce qui est de sa durée et de sa profondeur, a laissé en moi une trace indélébile qui m'accompagnera jusqu'à la mort. Ce soupir, par ailleurs, effaça, sur le visage des marins, la stupeur pour faire place à un début de panique. Le plus inconcevable des monstres de cette terre inconnue eût causé une moindre commotion que cette expiration mélancolique. Aussitôt après, le capitaine effectua enfin le demi-tour tant attendu et se mit à refaire en sens inverse le chemin parcouru, passant près des marins sans même remarquer leur présence, secouant comme à part lui la tête, sa barbe courte enfoncée dans sa poitrine, tandis qu'il se dirigeait à nouveau vers l'embarcation. Remonté à son bord, il passa par-dessus la tête des rameurs et se tint debout au milieu d'eux quand ils se reprirent à ramer. Avec de lentes secousses, l'embarcation commença à s'éloigner de la rive ou, si l'on veut, à s'approcher des vaisseaux immobiles. Sans faire le moindre commentaire, les marins oublièrent tout à fait leur

querelle et, rengainant leurs épées sans parler, sans même oser se regarder en face, ils se mirent en marche vers les embarcations vides qui se balançaient à l'autre bout de la plage.

Tout en continuant de longer les côtes, les navires se dirigeaient vers le sud. Par moments, la rive que nous apercevions, constante, se retirait un peu, s'incurvant, se transformant en demi-cercle ou bien, rocheuse et tourmentée, elle avançait dans l'eau, nous repoussant plus loin en mer. Parfois, nous apercevions des bêtes et des oiseaux, des quadrupèdes velus qui broutaient les basses branches près du rivage, des singes qui passaient avec dédain et agilité d'un arbre à l'autre, des oiseaux multicolores qui volaient, rapides comme des projectiles, parallèles aux navires, et qui, soudain, changeaient de cap et disparaissaient dans la forêt. D'homme, cependant, nous n'en vîmes pas trace. Personne. Si c'étaient là les Indes, comme on disait, aucun Indien, apparemment, ne les habitait, personne qui fût au fait de lui-même, comme nous, personne qui eût pu allumer en lui la petite lumière qui donne forme, couleur et volume à l'espace alentour et le rend extérieur.

De distant, le capitaine devint lointain : il semblait flotter dans une dimension inaccessible. Les jours qui suivirent le débarquement, on ne le vit presque pas sur le pont. Ses seconds s'occupaient de tout, et lui, il ne sortait pas de sa cabine. Nous pensions au début qu'il était malade, mais deux ou trois apparitions fugitives et distraites de sa silhouette robuste nous persuadèrent du contraire. Un soir où, à cause de la maladie du marin qui le servait d'habitude, on m'avait envoyé de la cuisine lui apporter son dîner, je dus frapper plusieurs fois à la porte lorsque je revins pour débarrasser la table ; n'obtenant pas de réponse et le croyant sorti, je décidai d'entrer et je le découvris encore assis à table, seul, au milieu de la cabine éclairée, observant avec attention le poisson que je lui avais servi un moment auparavant et qui reposait, intact, sur le plat. Il ne m'entendit même pas entrer, ou du moins rien dans son attitude ne montra qu'il m'avait entendu. Son regard, à la fois vague et ardent, était fixé sur le poisson et plus précisément sur l'œil unique et rond que la cuisson avait épargné et qui semblait l'attirer comme une spirale rougeâtre et tournante, capable d'exercer sur lui, malgré l'absence de vie, une fascination démesurée.

Après un temps de navigation le long des côtes, nous entrâmes dans une mer aux eaux douces et de couleur marron. Une mer tranquille et désolée. Quand nous eûmes atteint une des rives, nous pûmes constater que le paysage avait changé, que la forêt vierge avait disparu et que le terrain était moins accidenté et plus austère. Seule la chaleur persistait, et cette mer de

couleur étrange, eau lisse d'un marron tirant sur le doré, puis des côtes désertes ; voilà tout ce que nous vîmes quand nous entrâmes dans la mer douce, nom que lui donna le capitaine en invoquant le roi avec les gestes machinaux qui lui étaient habituels, une fois que nous eûmes touché terre. Depuis la rive, nous vîmes le capitaine s'avancer dans l'eau jusqu'à la ceinture, fendre l'air plusieurs fois et toucher l'eau de son épée qui vibrait à cause du rituel de cérémonie. Mes yeux novices suivaient avec intérêt les gestes précis et compliqués du capitaine, mais ils ne parvinrent point à percevoir le changement que mon imagination se promettait. Après le baptême et la prise de possession, cette terre muette persistait à ne laisser transparaître aucun signe, à ne dépêcher aucun message. Du haut du navire et tandis que nous nous éloignions vers ce que nous supposions être l'embouchure du fleuve qui teignait les eaux en marron, je demeurais à regarder le point où nous avions débarqué et, bien que nous n'ayons levé l'ancre que depuis quelques minutes à peine, il ne restait nulle trace de notre présence. Tout n'était que côte déserte, ciel bleu, eau dorée. Nous avions l'illusion de fendre cet espace inconnu à mesure que nous allions le parcourant, comme si, avant nous, il n'y eût eu autre chose qu'un vide imminent que notre présence peuplait d'un paysage humain, mais, une fois que nous l'avions laissé derrière nous, dans cet état de somnolence hallucinée que nous dispensait la monotonie du voyage, nous constatons que l'espace dont nous pensions être les fondateurs avait toujours été là et qu'il consentait seulement à se laisser traverser avec indifférence, sans rien garder de nos empreintes et dévorant même celles que nous y avons laissées exprès afin d'être reconnus de ceux qui viendraient après nous. Chaque fois que nous débarquions, nous étions comme un fourmillement fugitif sorti du néant, une fièvre éphémère qui miroitait quelques moments au bord de l'eau et après s'évanouissait. Quand nous entrâmes dans le fleuve sauvage qui formait l'estuaire – je sus par la suite qu'ils étaient plusieurs –, nous naviguâmes quelques lieues, mettant en émoi les perruches qui nichaient dans les escarpements de terre rouge, évitant à peine le lent grumeau des caïmans sur les rives marécageuses. L'odeur de ces fleuves est sans égale en ce monde. C'est une odeur des origines, de formation humide et laborieuse, de croissance. Sortir de la mer monotone et pénétrer dans ces eaux fut comme descendre des limbes sur la terre. Il nous semblait presque voir la vie se refaire à partir des mousses en putréfaction, la boue végétale couverte des millions de créatures sans forme, minuscules et aveugles. Les moustiques noircissaient l'air aux alentours des marécages. L'absence humaine

augmentait encore cette illusion de vie originelle. Nous naviguâmes ainsi presque un jour entier, jusqu'à ce qu'enfin, à la tombée de la nuit, nous nous arrêtàmes entre ces deux rives primordiales. Par prudence – crainte des fauves, des hommes ou de périls innommés –, le capitaine remit au lendemain le débarquement.

De ce jour-là, il me revient surtout, et malgré les années, un goût d'aube : voix un peu enrouées de sommeil, premiers bruits créant, dans le noir, un espace sonore, et l'être même qui émerge à grand-peine du fond, reconstruisant le jour imminent quand une main, déjà éveillée, dans le matin innocent, le secoue. Ce fut cette fois-là un marin, un vieux, sinistre, qui me réveilla : je faisais partie d'un groupe qui devait descendre à terre avec le capitaine pour une expédition de reconnaissance. Nous nous rassemblâmes, à moitié endormis, achevant de nous vêtir, sur le pont où le capitaine nous attendait déjà, cerné par la pénombre du point du jour. Au-dessus des câbles et des mâts qui se découpaient, nets, sur cette pénombre, brillait, énorme et fixe, l'étoile du matin. Nous étions onze, y compris le capitaine : dans une seule embarcation nous mîmes le cap sur la rive du couchant et il me souvient encore que, tandis que nous ramions en nous éloignant des navires, nous nous éloignions aussi de la tache rouge qui teignait le ciel derrière les arbres, sur la rive opposée. Quand nous touchâmes terre, il faisait presque jour. Notre présence sur la plage argileuse, augmenta encore le tapage des oiseaux. Nous évoluions, précis, dans la lumière du matin. Le capitaine avait déposé toute attitude autoritaire, se pliant, sans humilité, à l'étonnement et à la prudence générale. Avoir libéré son esprit de la rigidité du commandement semblait l'avoir laissé dans un état de disponibilité animale qui allait lui permettre de mieux affronter ce que pouvaient garder en réserve ces terres inconnues. Après avoir jeté autour de nous un coup d'œil lent et vide, nous nous enfonçâmes dans les fourrés, laissant derrière nous le fleuve où clapotait l'embarcation. Par moments, la broussaille nous couvrait tout entiers, à d'autres elle nous arrivait tout juste à la ceinture ; parfois, il nous fallait traverser un bosquet d'arbres nains dans les branches desquels s'emmêlaient des lianes fleuries et des oiseaux chanteurs. Nous finîmes par déboucher sur un pré tout rabeté et désert, jaunâtre et clairsemé à cause sans doute des grandes chaleurs. Le soleil haut éclairait toutes choses sans les rendre, cependant, plus immédiates ni plus présentes. Les navires, laissés derrière nous sur le fleuve supposé, étaient devenus, dès le milieu de la matinée, un souvenir improbable. Pendant quelques minutes, nous demeurâmes immobiles, contemplant, à l'unisson, le même paysage dont

nous ne savions pas si d'autres yeux que les nôtres l'avaient parcouru ni si, quand nous nous en retournerions, il ne s'évanouirait pas derrière nous, comme une illusion passagère. Nous avons marché pendant deux ou trois heures ; comme nous allions mettre le même temps à rebrousser chemin, nous revînmes sur nos pas et avançâmes alors avec le soleil de face, en silence et couverts de sueur. Notre entendement et cette terre étaient une seule et même chose : il était impossible d'imaginer l'une sans l'autre et inversement. Si nous étions vraiment la seule présence humaine qui eût traversé, depuis le commencement des temps, cette broussaille calcinée, la concevoir en notre absence, telle qu'elle se présentait à mesure à nos sens, était aussi difficile que de concevoir notre entendement sans cette terre vide qui ne cessait de l'emplir constamment. Le soleil unique flamboyait dans un ciel d'un bleu si intense qu'il semblait par moments traversé de vagues changeantes et turbulentes ; écharde ardentes autour d'un noyau aride. Le capitaine avait l'air épouvanté – si tant est qu'on pût parler d'effroi à propos d'une vérification intolérable dont la peur cependant n'était pas absente. Le peu de mots qu'il prononçait était porté par une voix brisée, faible, au bord des pleurs. Et la sueur qui descendait sur son front et ses joues et se perdait dans la touffe noire de sa barbe lui laissait autour des yeux des sillages humides et sales qui évoquaient de prime abord les larmes. À présent que je suis un vieillard, que bien des années ont passé depuis ce matin lumineux, je crois comprendre que les sentiments du capitaine, en ce moment d'imminence, venaient de ce qu'il s'apercevait de l'erreur d'appréciation qu'il n'avait cessé de commettre tout au long de sa vie à propos de sa condition même. Dans le matin vide, son être se dénudait, tout comme, sans doute, doit se dénuder l'être même du lièvre lorsqu'on un coin du champ il heurte le piège du chasseur.

Dans mon souvenir, nous atteignîmes le rivage aux environs de midi : soleil à pic sur les navires et sur le fleuve, immobilité totale dans la lumière ardue, présence crue et problématique des choses dans l'espace aveuglant. Haletants et suants, nous nous arrêtâmes sur l'argile humide, émergeant, brusques, des fourrés pour ceux qui nous regardaient des navires. Déçu peut-être par cette expédition sans surprise, le capitaine paraissait indécis et retardait l'embarquement, regardant avec lenteur dans toutes les directions et répondant par des monosyllabes distraits aux questions que ses hommes lui posaient. Alors que nous étions presque au ras de l'eau, il fit demi-tour et, revenant de plusieurs longueurs sur ses pas, il se mit à secouer la tête, de l'air d'une personne sur le point de manifester une conviction profonde que les

apparences s'obstinent à démentir. Ce faisant, il ne cessait de scruter les fourrés, les arbres, les accidents de terrain, l'eau. Et nous, nous attendions, indécis, autour de lui. Enfin, nous regardant, et toujours avec cette même expression de défiance et de conviction profondes, il commença de dire : *Voilà une terre sans...*, en même temps qu'il levait le bras et secouait la main, voulant peut-être renforcer par ce geste la vérité de l'affirmation qu'il s'apprêtait à nous communiquer. *Voilà une terre sans...*, c'était exactement ce que disait le capitaine lorsqu'une flèche vint lui traverser la gorge, si rapide et inattendue, partie des fourrés qui se dressaient derrière lui, qu'il demeura les yeux grands ouverts, immobilisé quelques instants sur son geste probatoire, avant de s'effondrer. Pendant une fraction de seconde, il ne se passa rien, sauf que je constatai avec stupeur que tous ceux qui accompagnaient le capitaine, à part moi, gisaient par terre, immobiles, traversés, en différentes parties du corps, mais surtout à la gorge et à la poitrine, par des flèches qui semblaient être sorties du néant pour venir se ficher, exactes, dans leurs corps pris au dépourvu. L'événement qui allait être si abondamment commenté dans tout le royaume, dans toute l'Europe peut-être, venait de se produire devant moi sans que je pusse, non pas même trembler devant sa signification terrifiante, mais plus modestement prendre conscience de ce qui était en train d'arriver ou venait d'arriver. Le souvenir qui me reste de cet instant, car ce qui suivit fut vertigineux, se borne à me représenter le sentiment d'étrangeté qui m'envahit alors. En quelques secondes, ma situation singulière se montra au grand jour : avec la mort de ces hommes qui avaient participé à l'expédition, la certitude d'une expérience commune disparaissait à jamais et je restais seul au monde pour trancher de tous les problèmes ardues que suppose son existence. Une nuée d'hommes nus, à la peau sombre, qui brandissaient des arcs et des flèches, surgit des fourrés. Tandis qu'un groupe s'occupait de rassembler les cadavres, le reste m'entoura et, se serrant autour de moi et me montrant du doigt, me touchant doucement avec de petits rires satisfaits et admiratifs, se mit à proférer sans discontinuer les mêmes sons rapides et criards : *Def-ghi ! Def-ghi ! Def-ghi !* Cela aussi fut de courte durée ; l'impression de flotter, d'être ailleurs, était beaucoup plus forte en moi que la terreur. Et avant que je pusse m'en rendre compte, avant que je pusse tourner la tête pour jeter un coup d'œil aux vaisseaux qui, si je ne me trompe, devaient être encore là, au milieu du fleuve, les hommes nus et basanés chargèrent les cadavres et se dirigèrent vers les fourrés, m'emportant avec eux, agiles et au pas de course, comme s'il ne leur en coûtait aucun effort, de sorte que je me vis obligé de courir durant pas moins d'une heure, flanqué de

deux Indiens robustes qui me tenaient chacun par un bras, d'une poigne ferme, mais sans brutalité, me guidant habilement parmi les accidents du terrain, mais sans m'adresser la parole ni me regarder une seule fois. Ils paraissaient connaître par cœur chaque arbre, chaque sentier, chaque fourré. Quand, au bout d'une heure, ils s'arrêtèrent, au bord d'une petite rivière tranquille, à l'ombre de quelques arbres, ils ne haletaient même pas. Après toute une heure passée à voir défiler un paysage inconnu altéré par les sauts auxquels m'obligeait ma course ininterrompue – de telle sorte que le visible autour de moi tremblait et paraissait changeant, difforme, capable de se déplacer verticalement et horizontalement, comme si chaque chose fût constituée de plusieurs couches identiques mal superposées –, il ne me parut pas moins étrange et singulier de voir une autre portion de ce paysage inconnu à l'état de repos.

Tandis qu'un groupe se mettait à délibérer, avec des gestes multiples et mesurés, sous les arbres qui poussaient au bord de la rivière, je m'étendis par terre, respirant vite et écoutant mon cœur cogner dans ma poitrine. Ceux qui discutaient sous les arbres semblaient débattre à mon propos, car, de temps en temps, ils lançaient de longs regards dans ma direction, comme s'ils étaient en train de décider de mon sort. Aujourd'hui encore je m'émerveille de mon inconscience ; à aucun moment il ne m'arriva de penser – et le temps allait me donner raison – que je subirais le sort du capitaine et de mes autres compagnons. Il est vrai que la singularité de ma situation, analogue, par bien des aspects, à celle que nous traversons dans les rêves, me faisait percevoir les faits comme à distance et vécus par un autre ; de la même façon que nous écoutons les aventures d'autrui ou que nous courons, en rêve, des périls qui nous laissent indifférents, je voyais devant moi cette nuée d'hommes nus et ces cadavres amoncelés comme une image lointaine, sans relation avec ma propre réalité ni avec ce que j'avais considéré comme étant jusque-là mon expérience. Quand je fus un peu remis de ma fatigue, je me redressai et restai assis par terre à regarder les alentours. Comme toujours lorsque le vide se fait en moi, je me mis, de façon machinale, à compter : comme ces hommes étaient tous nus et se ressemblaient, que certains n'arrêtaient pas de bouger, allant au bord de la rivière, s'approchant du groupe qui délibérait, faisant un détour pour inspecter les cadavres, s'approchant de moi pour m'observer avec une attention courtoise pendant quelques minutes, je m'égarais parfois, mais, en reprenant mon calcul à diverses reprises et en le soumettant à différentes vérifications, je finis par conclure qu'ils étaient quatre-vingt-quatorze. Le jour suivant, je pus encore les compter, toujours avec le même résultat. Ils étaient

tous de sexe masculin, ni très jeunes ni très vieux. Ceux qui s'entretenaient sous les arbres n'étaient pas plus d'une vingtaine. Les autres allaient et venaient autour de moi.

Une autre raison de ma tranquillité inespérée, c'était la courtoisie constante avec laquelle les sauvages m'approchaient ; ils me touchaient le plus souvent du bout de leurs doigts tendus en m'adressant la parole : un seul mot, divisé en deux sons distincts, faciles à identifier, qu'ils employaient pour s'adresser à moi ou se référer à ma personne. Ce vocable, émis à intervalles réguliers, d'une voix rapide et criarde, *Def-ghi, Def-ghi, Def-ghi*, était en général accompagné de sourires mielleux ou de gros rires, de petits attouchements tendres et rieurs aux épaules, aux bras, à la poitrine, de débats minutieux dont j'étais sans doute l'objet si l'on considère que leurs doigts sombres n'arrêtaient pas de me désigner. Parfois, un de ces hommes nus s'accroupissait devant moi et m'adressait des regards insistants et rêveurs. Certains m'apportaient de l'eau, des fruits, que je regardais au début avec méfiance et que je finis par dévorer. D'autres m'incitèrent, avec force gestes courtois, à m'asseoir à l'ombre des arbres voisins de ceux de leur conciliabule, car les deux Indiens dont j'avais été flanqué pendant toute la course m'avaient laissé sous le soleil du plein après-midi. Quand j'eus compris l'invitation et que je me fus dirigé vers un arbre, un des Indiens coupa une branche et se mit à balayer le sol afin que je le trouvasse propre pour m'asseoir. La discussion sous les arbres dura plusieurs heures : par moments, les orateurs s'assoupissaient, semblaient perdre le fil de leurs discours, somnolaient un moment au beau milieu et ne le reprenaient que beaucoup plus tard, satisfaisant ainsi l'attente générale qui n'avait pas donné signe de fléchissement pendant ces longs silences. La torpeur semblait même avoir échauffé les orateurs et aiguisé l'attention de leurs interlocuteurs immobiles ; enfin, lorsque le soleil commença à décliner, non pas, à proprement parler, s'enfoncer dans l'horizon, mais simplement dispenser une lumière d'un jaune verdâtre, le groupe suspendit ses délibérations, deux ou trois d'entre eux se mirent à crier pour rassembler les hommes dispersés tandis que les autres commençaient à charger les cadavres et, après que les Indiens qui m'avaient escorté jusque-là furent revenus se mettre à mes côtés, nous reprîmes notre course.

Pendant cette course, la déférence des Indiens envers ma personne se manifesta de nouveau ; ceux qui allaient de conserve avec moi, sans brusquerie et sans mot dire, m'attrapèrent par les coudes et me soulevèrent à quelques centimètres du sol afin que mes pieds ne le touchassent point,

m'évitant ainsi l'effort de la course. Sans bien me rendre compte au début de ce qu'ils voulaient, je me mis tout d'abord à gigoter, mais, quand j'eus compris leur intention, je me maintins raide, les avant-bras un peu relevés et les doigts repliés, les jambes inutiles jointes, les bras un peu séparés du corps, de telle sorte, que mes coudes s'appuyaient sans effort et de façon pour ainsi dire naturelle sur les mains fermes qui me soulevaient. L'habileté de ces hommes était telle que, le plus souvent, le claquement de leurs pieds nus par terre ne se transmettait même pas à mon corps, si bien qu'aucune altération visuelle ne se produisait et que le paysage, de part et d'autre de moi, glissait vers l'arrière aussi uniment que si je me fusse déplacé sur une surface sans accidents de terrain. Quand les secousses recommençaient, je sentais sur mes coudes le mouvement de leurs mains de fer qui essayaient de corriger la position en se plaçant plus convenablement, afin d'empêcher, dans la mesure du possible, les secousses de se répercuter, lesquelles d'ailleurs ne semblaient pas produire grand effet non plus sur leurs propres corps. Cette course dura, sans une seule pause, un jour entier. À dire le vrai, il s'agissait plutôt d'un trot assez paisible au rythme duquel la colonne des hommes semblait habituée et où personne n'allait à contretemps ; un trot habile et uniforme qui, au bout de quelques heures, devint monotone, à tel point que, la nuit venant, je m'endormis. Je fus réveillé par une surface blanche et lumineuse qui ondulait comme une flamme fixe dont je tardai à comprendre que c'était la lune. Mes porteurs, dans l'obscurité, respiraient sans effort, de façon presque inaudible. Le bruit que les pieds nus des quatre-vingt-quatorze Indiens faisaient en frappant le sol à intervalles réguliers n'était qu'un claquement léger qui s'évanouissait presque aussitôt dans l'ombre. Puis l'aube vint et la lune immense disparut dans notre dos ; et aussitôt le point du jour, l'aurore, le matin. Le soleil qui s'était levé derrière nous demeura fixe un instant au-dessus de nos têtes puis il se mit à descendre, lent, devant nos yeux, jusqu'à ce que sa lumière de nouveau s'amenuise, prenant une teinte jaune-vert, et alors, sur la berge d'un fleuve immense, aux eaux brunes et dorées, au sommet d'un escarpement, nous fîmes halte. Le fleuve était si large que plusieurs îles plates l'entrecoupaient en son milieu. Le soleil attardé papillotait sur l'eau. Mes deux convoyeurs me lâchèrent et je touchai terre. Quelque chose, à l'intérieur de ma tête, tournait avec lenteur, se balançait et tout le dehors l'accompagnait de son va-et-vient, de sorte que, pour ne point perdre l'équilibre, je m'assis. Si cette terre prétendait être à la mesure de ses fleuves, il ne lui restait plus qu'à être infinie puisque ses fleuves dédaigneux donnaient l'impression, presque euphorisante, de l'être.

La terre que nous avions traversée au trot ininterrompu était de moyenne altitude, pleine d'ondulations harmonieuses, traversée de ruisseaux qui par moments disparaissaient, placides, pour nous laisser passer. Celle qui se devinait du haut de l'escarpement, au-delà de l'immense rivière marron et des îles naines, paraissait plate, sans accidents visibles ; c'était une plaine d'un vert terreux qui s'étendait sans cassure jusqu'à l'horizon, sans autre diversité devant elle que celle du ciel, je me traînai jusqu'au bord de la falaise et je restai un bon moment à contempler le paysage et les hommes occupés à retrouver leur souffle, couchés par terre ou se promenant au bord du fleuve qui venait mourir en bas au pied de l'escarpement. C'est là que je les comptai à nouveau : ils étaient bien quatre-vingt-quatorze. Un jour après les avoir vus pour la première fois, j'étais déjà si bien habitué à eux que mes compagnons, le capitaine et les vaisseaux me semblaient être les restes épars d'un rêve dont on se souvient mal, et je crois que ce fut à ce moment-là qu'il me vint pour la première fois à l'esprit – à quinze ans déjà – une idée qui depuis m'est devenue familière : le souvenir d'un fait n'est pas une preuve suffisante de son avènement véritable, pas plus que le souvenir d'un rêve que nous croyons avoir fait dans le passé, plusieurs années avant le moment où nous nous le rappelons, n'est une preuve suffisante ni de ce que le rêve ait eu lieu dans un passé lointain et non la nuit précédant le jour où nous nous le rappelons ni de ce qu'il ait pu survenir juste avant l'instant précis où nous nous le représentons comme déjà passé. N'eussent été leurs cadavres empilés au pied de l'escarpement, au bord de l'eau, le capitaine et mes compagnons d'expédition auraient déjà disparu pour toujours de ma vie. Jusque-là, je n'avais pas eu le temps d'éprouver de compassion pour eux, ni pour moi d'ailleurs. Je me sentais sans consistance, presque inexistant ; et les événements, ténus et fugaces, se chargeaient de m'éviter tout effort, comme l'avaient fait mes deux accompagnateurs, impassibles et fermes.

La pause dura peu, comme si les Indiens y avaient condescendu uniquement par considération envers ma personne ou comme s'il se fût agi d'une simple formalité. Ils avaient gardé, dissimulées dans les taillis garnissant les berges en pente qui, à dire vrai, de par leur hauteur, figuraient presque des coteaux, une multitude d'embarcations faites de troncs creusés qu'ils mirent à l'eau avec rapidité, se répartissant entre elles tout en y chargeant les cadavres. Ces hommes semblaient toujours se mouvoir à toute vitesse : en un seul jour, après avoir assassiné le capitaine et le reste de mes compagnons, ils avaient parcouru une énorme quantité de lieues, se reposant de façon conventionnelle pendant quelques minutes et dès qu'ils eurent mis

les canots à l'eau, opération qu'ils effectuèrent au pas de course, ils commencèrent à ramer sans trêve, à coups de pagaies vigoureux nous faisant avancer vers le crépuscule qui rougissait l'eau. Pendant la traversée, ils me donnèrent de nouvelles preuves de déférence : une embarcation pour moi seul, où ramaient, impassibles et énergiques, mes deux inévitables escorteurs.

Ce fleuve, que je traversais pour la première fois et qui allait être mon horizon et mon foyer dix années durant, vient du nord, de la forêt vierge et il va mourir dans cette mer que le pauvre capitaine avait appelée douce. Eux, ils l'appelaient père de fleuves. Et il est vrai qu'il engendre sur son passage, à mesure qu'il descend, des fleuves qui vont se multipliant aux approches de l'estuaire, des fleuves qui, à une hauteur déterminée, se séparent du lit principal, coulent parallèles quelques lieues durant, puis le retrouvent un peu plus bas, fleuves qui à leur tour engendrent des fleuves qui en engendrent d'autres, avec une tendance à la multiplication infinie que freinent à grande-peine les escarpements des rives rongés par l'eau ; fleuve à bords multiples à cause des îles ombreuses et marécageuses qui le parsèment. Les hommes qui habitent dans ces parages ont la couleur de la boue des rivages, comme si eux aussi avaient été engendrés par le fleuve, ce qui, des années plus tard, ferait dire au père Quesada, lorsqu'il entendrait mes descriptions, que j'avais vécu, dix années durant, sans m'en apercevoir, dans le voisinage du paradis, car il y avait encore dans la chair de ces hommes des vestiges de la boue du premier être humain, et qu'ils étaient sans doute la descendance putative d'Adam.

Évitant ou contournant les îles, nous nous rapprochions de la rive opposée dont les arbres tranquilles se découpaient avec netteté dans le crépuscule. J'entendais, au cours de notre traversée, le bruit rythmique des pagaies heurtant l'eau, écho inversé, c'est-à-dire plus proche et non pas plus lointain, du bruit semblable que produisaient les autres embarcations. De la côte qui se rapprochait avec rapidité me parvenait, bien qu'aucun être vivant ne fût visible encore, un relent humain. Des feux de camp, dispersés parmi les arbres, me le confirmèrent. Mais comme la nuit était tombée, il nous fallut toucher terre pour que j'aperçusse la multitude basanée réunie sur la plage : hommes, femmes, enfants et vieillards qui arrivaient des bords des feux, de derrière les arbres, jusqu'à l'espace vide de la plage, et que je devinais à l'éclat de leur peau sombre, à leur bavardage ininterrompu et, plus tard, quand j'eus mis pied à terre, aux attouchements doux et mesurés dont je fus l'objet et auxquels finirent par me soustraire mes deux gardiens en me saisissant par les coudes et en me conduisant vers la clairière où flambaient les feux. Du bavardage rapide et criard qui résonnait encore dans mon dos me parvenait,

tandis que je m'éloignais, le seul mot que je pouvais reconnaître jusqu'à présent et qui se référait à ma personne : *Def-ghi, Def-ghi, Def-ghi*, dit avec des intonations diverses, au milieu de sonorités de durée différente qui étaient les phrases échangées, et proféré par diverses personnes. Conduit par les deux Indiens, je traversai le bosquet et arrivai sur le lieu des brasiers qui brûlaient dans les espaces libres entre des constructions irrégulièrement disposées sur une assez grande étendue. Trois vieilles femmes causaient, paisibles, assises près d'un feu, appuyées au mur d'une des bâtisses. En nous voyant arriver, elles s'interrompirent, et l'une d'elles, s'adressant à mes gardiens avec un intérêt morose et me désignant de la tête, l'interrogea du regard avec un geste qui consistait à joindre le bout des doigts d'une main et à les secouer plusieurs fois en direction de sa bouche ouverte. *Def-ghi, Def-ghi*, répondit, péremptoire, un de mes accompagnateurs. En l'entendant, les vieilles ouvrirent les yeux démesurément, avec un étonnement réjoui et, tout en secouant la tête, elles m'adressèrent les mêmes sourires mielleux et déférents avec lesquels me recevaient en général les membres de la tribu. Enfin, mes accompagnateurs, passant derrière la hutte près de laquelle conversaient les trois vieilles, m'introduisirent dans une des habitations.

Toute vie est un puits de solitude qui va se creusant avec les années. Et moi qui, plus que les autres, viens du néant à cause de ma condition orpheline, j'étais déjà prémuni depuis le début contre cette apparence de compagnie qu'est une famille ; mais cette nuit-là, ma solitude, déjà grande, devint, d'un coup, démesurée, comme si dans ce puits qui peu à peu se creuse le fond avait cédé, brusque, me laissant tomber dans le noir. Désespéré, je me couchai par terre et me mis à pleurer. À présent que je suis en train d'écrire, que les grattements de ma plume et les grincements de ma chaise sont les seuls bruits qui résonnent, nets, dans la nuit, que ma respiration inaudible et tranquille soutient ma vie, que je peux voir ma main, la main fripée d'un vieillard, glisser de gauche à droite et laisser une traînée noire à la lumière de la lampe, je m'aperçois que, souvenir d'un événement véritable ou image instantanée, sans passé ni avenir, fraîchement forgée par un délire paisible, cet enfant qui pleure en un monde inconnu assiste, sans le savoir, à sa naissance. On ne sait jamais quand on naît : l'accouchement est une simple convention. Beaucoup de gens meurent sans être jamais nés ; d'autres naissent à peine, d'autres mal, comme avortés. Certains, par naissances successives, passent de vie en vie, et si la mort ne venait pas les interrompre, ils seraient capables d'épuiser le bouquet des mondes possibles à force de naître sans relâche, comme s'ils possédaient une réserve inépuisable

d'innocence et d'abandon. Tout bâtard que j'étais, je naissais sans le savoir et, comme l'enfant qui sort, ensanglanté et étourdi, de cette nuit obscure qu'est le ventre de sa mère, je ne pouvais faire autre chose que me mettre à pleurer. D'au-delà des arbres me parvenaient, constantes, la rumeur des voix rapides et criardes, l'odeur matricielle de ce fleuve démesuré, et je finis par m'endormir.

Quelque chose de tiède m'éveilla : comme je m'étais laissé tomber sur le dos, la tête vers l'entrée et les pieds vers le fond de la pièce, le soleil du matin tombait en plein sur mon visage. Je restai un bon moment couché par terre, reconstruisant par bribes la réalité pour voir si j'étais véritablement éveillé, et enfin je me relevai. Les brasiers que j'avais vus la veille étaient éteints, le soleil haut. Il y avait une lumière d'été, des chants d'oiseaux, de la rosée. Sur l'herbe humide, la lumière se décomposait en gouttes de couleurs différentes qui étincelaient, toutes petites et vives, quand je bougeais la tête. Des bruits isolés qui montaient du groupe de huttes se répercutaient contre le ciel d'un bleu intense et égal et tardaient à s'éteindre. Au-delà des arbres, on apercevait des gens affairés : avant d'aller dans cette direction, je demeurai un moment immobile, près du tas de cendres qui fut le feu de la veille, et je regardai alentour : le village, fragile, clairsemé, semblait s'étendre assez loin à l'intérieur des terres, car, de là où j'étais, on pouvait voir des pans de murs en pisé et des toits de paille qui se perdaient, sans ordre apparent, parmi les arbres. À part les bruits qui venaient de la plage, rien ne troublait le silence tranquille de la matinée. La lumière du soleil filtrait à travers le feuillage épais des arbres et imprimait, çà et là, entre les feuilles, sur le mur d'une hutte, par terre, des taches immobiles et lumineuses. Quand je me mis en route vers la plage, un homme complètement nu qui traversait le groupe d'arbres en sens inverse et qui avait les mains et les bras couverts de sang jusqu'au-dessus des coudes s'arrêta un moment en me voyant et m'adressa la parole dans sa langue incompréhensible, avec le même naturel que les marins que je croisais le matin sur le pont pour échanger deux ou trois phrases conventionnelles. Quand il vit que je ne comprenais rien à ce qu'il me disait, il m'adressa un sourire déconcerté et aimable et s'en fut vers les huttes. Je poursuivis mon chemin sous les arbres, sûr à présent que je me trouvais parmi des gens hospitaliers et m'abandonnant peu à peu à la perfection paisible de la matinée. Mais lorsque j'eus laissé derrière moi le bosquet et que j'eus débouché sur l'espace ouvert derrière lequel l'eau étincelait, je pus voir soudain, et sans l'avoir prévu, quelle était la cause des bruits que j'avais entendus depuis le moment où j'avais ouvert les yeux.

Les matineux de la tribu, une quinzaine d'hommes, nus, divisés en deux groupes, accomplissaient, sur le rythme rapide et précis qui semblait leur être habituel, deux tâches différentes : le premier groupe construisait, à base de troncs et de branches, des appareillages dont je pus déduire, mais seulement après avoir constaté le travail auquel se livraient les hommes du second groupe, que c'étaient trois énormes grils, car ces hommes-ci, en effet, parmi lesquels devait se trouver l'Indien affable et couvert de sang que je venais de croiser sous les arbres, décapitaient, munis de petits couteaux apparemment faits d'os, et avec une habileté indiscutable, les cadavres à présent dénudés de mes compagnons qui gisaient sur une grande couche de feuilles vertes. Ceux des cadavres, alignés avec soin, qui avaient encore leur tête semblaient regarder, avec grand intérêt, le ciel bleu, tandis que les cinq autres têtes, déjà sectionnées (la dernière était en train, en ce moment même, de se séparer du corps qu'elle avait couronné pendant des années), s'alignaient elles aussi sur le tapis de feuilles fraîches en donnant l'illusion de prendre appui sur leurs barbes.

Deux des Indiens, munis de couteaux et de haches rudimentaires, mais efficaces, ouvraient déjà, à partir du bas-ventre et jusqu'à la gorge, un des cadavres décapités. L'Indien qui tranchait la tête du capitaine – car lorsque je regardai avec plus d'attention je pus constater que l'air absent de ce corps nu, dont la tête, qu'on sectionnait à ce moment-là, reposait pour plus de commodité, comme celle d'un enfant endormi dans le giron de sa mère, sur les genoux de son égorgueur, était celui du capitaine – fut distrait un instant de sa tâche, alerté sans doute par l'intensité de ma stupeur silencieuse, et, m'adressant un sourire plein de sympathie et de simplicité, secouant la main qui brandissait le couteau, il s'écria *Def-ghi, Def-ghi* et montra du doigt le cadavre qu'il décapitait. Il devait y avoir dans mon expression quelque chose de ridicule, car l'un des équarisseurs fit un commentaire à voix haute, sans s'arrêter pour autant de plonger son couteau dans une poitrine ensanglantée, et ceux qui l'entouraient se mirent à rire aux éclats. Ce fut alors que la conscience exacte de ce qui se préparait atteignit mon esprit, et, faisant demi-tour, je partis en courant.

Sans me l'être proposé, je m'éloignais de la plage et des habitations, me déplaçant entre les arbres, parallèlement au fleuve. Je courus jusqu'à ce que le souffle vînt à me manquer et que ma respiration fût si rapide et si forte que je dus m'arrêter ; je m'appuyai contre un arbre et demeurai tout un temps comme aveuglé de fatigue et de fureur, puis je m'allongeai par terre et me calmai peu à peu. Étendu sur le dos, je pouvais voir la cime des arbres dont

les feuilles supérieures brillèrent au soleil déjà haut. Ce qui est en train d'arriver, pensai-je, est ma vie. C'est cela ma vie, ma vie, et moi je suis moi, moi, pensai-je en regardant les feuilles immobiles qui laissaient voir, çà et là, des parcelles de ciel. L'impassibilité avec laquelle les Indiens m'avaient vu partir en courant indiquait qu'il ne leur venait pas le moins du monde à l'idée que je pusse m'échapper. Sur cette terre muette et déserte il ne devait y avoir aucun lieu propre à me recevoir : tout me paraissait ardu et étrange – et ce fut de ces pensées que me tirèrent, proches et multiples, des voix d'enfants. Je me relevai lentement et demeurai immobile, tournant, attentif, la tête vers l'endroit d'où les voix semblaient venir. Puis, marchant à quatre pattes sans faire de bruit, j'avançai à travers les broussailles jusqu'à ce que j'aperçusse le groupe, proche de l'eau.

Ils étaient une vingtaine, garçons et filles, les plus grands ne devaient pas avoir plus de dix ans et les plus petits pas moins de trois ou quatre. Ils étaient nus et ils s'amusaient, florissants et joyeux, au bord du fleuve. Le jeu auquel ils se livraient était simple et singulier : d'abord, ils se mettaient en rang, l'un derrière l'autre, parallèles au fleuve, puis, l'un après l'autre, ils se laissaient tomber par terre où ils demeuraient immobiles, comme morts ou endormis. Quand le dernier de la file était tombé, les autres couraient se mettre derrière lui, qui se relevait, et le jeu recommençait. Plus tard, la file se transforma en cercle, mais, à la différence des rondes que j'avais vues dans mon enfance, les enfants ne se mettaient pas les uns face aux autres et tournés vers le centre, mais l'un derrière l'autre, les mains posées sur les épaules de celui qui le précédait, de telle sorte que le cercle se formait lorsque le premier de la file posait ses mains sur les épaules du dernier. Parfois, la file se déplaçait, sans que ses composants se laissassent tomber, un long temps en ligne droite jusqu'à ce que, parvenus à un point déterminé, les enfants se dispersassent, battant des mains et riant ou discutant entre eux, comme si une partie du jeu était finie et qu'ils se reposaient un peu avant de recommencer. Ensuite, ils se disposèrent de façon plus complexe, formant une figure où je ne reconnus une spirale que lorsqu'ils se mirent à tourner. Ils passèrent un long moment à composer et recomposer ces figures, se dispersant de temps en temps au milieu de la gaieté générale et des commentaires les plus enthousiastes ou les plus véhéments, jusqu'à ce qu'enfin je les visse se coucher sur l'herbe qui bordait la rive et se reposer, haletants et calmés. Au bout d'un moment, l'un d'eux, de sept ans environ, se releva et demeura quelques minutes éloigné du groupe, comme s'il réfléchissait ou se concentrait, et, quand il revint vers les autres, il modifia ses gestes et sa façon de marcher, comme s'il représentait

quelque personnage ; les autres le regardaient avec des rires et des exclamations qui semblaient le stimuler, car ses gestes et sa démarche parodiques devinrent de plus en plus exagérés, et, à un moment donné, il les assortit de phrases ou de mots que ses compagnons célébraient en secouant la tête et en poussant des cris qui parvenaient, affaiblis, jusqu'à l'endroit d'où je les observais. À la fin, le petit acteur parut se fatiguer, ou l'enthousiasme de son public décrût, toujours est-il qu'il finit par s'asseoir par terre ; ils demeurèrent tous à se reposer, sérieux, tranquilles, et quand enfin ils se relevèrent et, longeant le bord de l'eau, disparurent parmi les broussailles et les arbres en se dirigeant vers le village, je restai quelques minutes encore à contempler l'espace vide qu'ils venaient d'occuper, comme s'ils eussent laissé derrière eux, derrière leur présence turbulente, quelque chose d'impalpable et d'amène qui éveillait, chez qui parvenait à le percevoir, non seulement du bonheur, mais aussi de la compassion à cause d'une sorte de menace, ignorée et commune à tous, qui semblait flotter dans l'air de ce monde.

Comme si ces sentiments, doux et convaincants, me tiraient par le bras, je me relevai et repris mon chemin, sans hâte, vers le village, fortifié peut-être par une conviction d'immortalité si commune à la jeunesse. Quelque chose me disait qu'il ne m'arriverait rien de grave. En effet, lorsque j'aperçus les premiers toits de paille à demi cachés par les arbres et que je croisai les premiers Indiens qui allaient et venaient, apparemment très occupés, la courtoisie et l'air de satisfaction avec lesquels ils me saluèrent ne me surprirent point. Certains s'approchaient pour me toucher avec leur douceur habituelle, d'autres s'arrêtaient en me voyant arriver et, gesticulant avec enthousiasme, proféraient, de leurs voix rapides et criardes, un paragraphe entier dans cette langue incompréhensible. Naturellement, le sempiternel *Def-ghi, Def-ghi*, résonnait, continu, dans l'ombre ensoleillée.

Je finis par déboucher sur la plage. Je constatai avec soulagement qu'il ne restait plus rien, dans la pile de morceaux de viande posée sur le lit de feuilles vertes, qui pût me rappeler mes compagnons d'expédition. Les têtes avaient disparu. Quant aux grils, ils avaient l'air prêt, de même que le tas de bois qu'on avait apporté là pendant mon absence. Je m'approchai : un des hommes s'accroupissait à ce moment-là et, faisant tourner avec agilité et rapidité, en le frottant entre ses deux paumes, un bâtonnet pointu sur un morceau de bois à demi recouvert de feuilles sèches, il produisit, au bout de quelques minutes, un faible filet de fumée qui se mit à monter des feuilles jusqu'au moment où l'on vit apparaître, minuscule, mais stable, une petite flamme bleutée.

Les autres Indiens, qui avaient observé le travail de leur compagnon accroupi, se mirent alors, d'un air satisfait et avec grand soin, à approcher de la flamme qui montait de plus en plus des feuilles et des branches mortes jusqu'à ce qu'ils pussent, lorsque la flambée parut suffisamment installée, dresser au-dessus plusieurs bûches.

À mesure que le brasier s'échafaudait, des hommes, des femmes et des enfants accouraient, rapides, depuis le village et se mettaient à contempler les flammes. Certains regardaient aussi, avec un plaisir évident, la viande empilée. Jeunes et vieux, hommes et femmes, et même les enfants que j'avais vus auparavant jouer au bord du fleuve, participaient de la même joie simple et sans souci que provoquait en eux le spectacle du grand feu et du tas de viande posé sur la couche de feuilles récemment coupées. Ils étaient nets, compacts, durs dans le matin lumineux, comme si le monde eût été pour eux le lieu adéquat, un espace fait à leur mesure, un point de rendez-vous où la finitude est modeste et a accepté, en échange d'une jouissance élémentaire, ses propres limites. Je n'allais pas tarder à m'apercevoir de l'importance de mon erreur, de la noirceur sans fond que cachaient ces corps qui, de par leur consistance et leur couleur, paraissaient faits d'argile et de feu.

Avec de longs bâtons, trois hommes retiraient les braises qui se formaient au cœur du bûcher et les disséminaient sous les grils en éprouvant leur température du dos de la main qu'ils passaient, lente, presque au ras du feu. Quand enfin ils considérèrent que la température était à point, ils déposèrent un à un les morceaux de viande au-dessus des braises ; les jambes et les troncs avaient été débités pour faciliter la manipulation et la cuisson ; les bras, en revanche, étaient restés entiers. Comme il me sembla voir que la viande était tachée çà et là de points de couleur sombre, j'en déduisis qu'on avait dû, par négligence, laisser traîner les morceaux par terre et que des brindilles, des feuilles sèches et même de la terre s'y étaient collées, mais quand je m'approchai un peu plus pour mieux voir, je constatai que non seulement la viande n'avait pas été traitée sans soin, mais que, tout au contraire, elle avait été l'objet d'une attention spéciale, car ce que j'avais pris pour des adhérences étrangères dues au contact avec la terre n'était autre qu'un assaisonnement fait d'herbes aromatiques destiné à en relever le goût.

La mise en place de la viande sur les grils, accomplie avec une lenteur cérémonieuse, augmenta l'affluence et l'intérêt des Indiens. C'était comme si le village tout entier eût dépendu de ces reliefs sanglants. Et le demi-sourire absent de ceux qui contemplaient, fascinés, le travail des rôtisseurs avait la fixité propre au désir qui, pour des raisons extérieures, doit différer sa

réalisation et se répand, à l'intérieur, en une multitude de visions ; ces Indiens, en présence de la viande, ne brûlaient pas d'un feu moins intense que celui du brasier qui s'élevait à côté des grils. Malgré leurs expressions semblables, on devinait la solitude soudaine où les plongeait les visions qui se déployaient, avides, en chacun d'eux et qui, comme une armée une ville vaincue, les occupaient jusqu'aux recoins les plus obscurs, lin enfant de deux ou trois ans qui s'était approché en tanguant et qui, pour se faire prendre dans les bras, avait frappé de ses petites mains la cuisse de celle qui devait être sa mère fut repoussé, d'un geste doux, mais ferme, sans que la femme eût détourné, ne fût-ce qu'une seconde, son regard fixe des morceaux de viande qui commençaient à grésiller sur les braises. Les Indiens avaient même abandonné l'attitude déférente qu'ils avaient eue envers ma personne et on eût dit que j'étais devenu transparent pour ceux dans le champ visuel desquels je me trouvais : si mon corps s'interposait entre eux et le gril, ils faisaient un pas de côté en m'adressant un sourire rapide et machinal, de pure formalité, tout à cette concentration obstinée du désir qui, comme je devais l'apprendre beaucoup plus tard, se déverse sur l'objet pour s'abandonner plus facilement à l'adoration de soi-même, à des constructions impossibles s'apparentant, dans le délire animal, à l'espoir.

Seuls les rôtisseurs, qui manipulaient les longs bâtons avec lesquels ils amenaient, du feu principal, les braises qu'ils étalaient avec soin sous les grils, avaient l'air étranger à l'extase générale. Tranquilles et attentifs, ils surveillaient les détails de la cuisson, observant la viande du plus près qu'ils pouvaient, à travers la fumée qui les faisait larmoyer, alimentant de braises nouvelles la couche de cendres qu'elles devenaient une fois consumées, éteignant, à petits coups habiles, les flammes que faisait jaillir parfois la graisse en fusion quand, coulant le long du gril, elle gouttait sur le feu. Ils parcouraient, lents et couverts de sueur, les grils sur les quatre côtés, observant tous les détails, et ils s'arrêtaient parfois pour lancer un coup d'œil sur l'assemblée. Ils étaient là, tous, et ils étaient, apparemment, réels : les rôtisseurs tranquilles et experts, la foule qu'une chose intense et innommée consumait de l'intérieur comme le feu le bois et, les enveloppant, dessous, dessus, alentour, la terre sablonneuse, les arbres qu'aucune brise n'agitait et d'où sortaient, où entraient, des oiseaux, à coups d'aile capricieux et subits, le ciel bleu, sans un seul nuage, le grand fleuve qui scintillait et, en cours d'ascension, lent, déjà presque au zénith, le soleil aride, flamboyant, dont on eût dit que les brasiers qui brûlaient en bas n'étaient que des fragments perdus et passagers. Terre, ciel vide, chair dégradée, délire, le soleil au plus

haut, passant, dédaigneux et cyclique, dans les siècles des siècles : ainsi se présentait, ce matin-là, à mes yeux nouvellement nés, la réalité.

Un vacarme venu du fleuve me tira de ma rêverie : d'autres commensaux arrivaient par voie d'eau, dans leurs grandes embarcations. En les entendant, plusieurs personnes parmi celles qui contemplaient la viande coururent les recevoir, ajoutant leurs propres cris au brouhaha de ceux qui arrivaient.

Certains entamaient la conversation depuis le fleuve sans se soucier de savoir s'ils étaient ou non entendus de ceux qui traversaient la plage en courant, d'autres s'évertuaient à descendre des barques, malgré leur peu de stabilité, d'énormes récipients qui nécessitaient la force de plusieurs hommes pour pouvoir être manipulés, d'autres sautaient, enthousiastes et insouciantes, de l'embarcation à terre, sans se préoccuper de ceux qui venaient à leur rencontre au point qu'ils les croisaient au milieu de la plage sans échanger le moindre salut, et c'est ainsi qu'un groupe courait de la rive vers les grils et l'autre des grils vers la rive en s'ignorant l'un l'autre. Pour les premiers, tout l'intérêt se concentrait sur les morceaux de viande ; pour les seconds, sur les récipients que ceux qui s'étaient attelés à la besogne transportaient avec tant de soin et au prix de tant d'efforts. Les Indiens qui avaient sauté des pirogues, et qui étaient au nombre de quinze environ, s'arrêtèrent net derrière les rôtisseurs et se mirent à contempler les grils démesurés avec la même expression contenue et émerveillée, un peu absente, qu'avaient, depuis un bon moment déjà, les habitants du village ; en revanche, les autres, ceux qui étaient allés à la rencontre des embarcations, faisaient cortège à présent à ceux qui apportaient les jarres, s'agglutinant autour d'eux, regardant, à demi penchés et bien serrés les uns contre les autres, comme si cela leur eût permis de mieux contrôler leur agitation, le contenu des récipients, sans proposer aucunement leur aide, malgré le poids évident de cette vaisselle et les efforts que faisaient ceux qui les portaient pour ne pas en renverser le contenu. Sans s'arrêter devant les grils ni jeter le moindre regard à ceux qui tout autour les contemplaient, fascinés, les porteurs de jarres continuèrent de quelques pas encore leur chemin et déposèrent leur charge à l'ombre fraîche des arbres avec le même soin qu'ils avaient mis à la porter. Après quoi, ils firent demi-tour et allèrent se mêler aux gens du village, s'absorbant eux aussi dans la contemplation des grils.

La viande, lentement, fumait sur le feu. La graisse, en fondant, gouttait sur les braises avec un grésillement constant et monotone, et, par moments, elle formait un bref noyau de combustion, lequel, augmentant la fumée, attirait le regard des rôtisseurs qui se penchaient, attentifs, et entreprenaient d'égaliser

le feu avec leurs longs bâtons. Le silence des Indiens était si grand que, malgré la foule qui entourait les grils, on n'entendait rien d'autre que la crépitation assourdie du feu et la cuisson lente de la viande. De cette viande qui, par degrés, rôtissait, montait une odeur agréable, intense, s'élevant avec les colonnes de fumée épaisse qui tardaient à se dissiper dans le ciel. Son origine humaine avait disparu de façon graduelle à mesure que la cuisson avançait ; la peau, qui avait foncé et s'était fendillée, laissait voir par ses craquelures verticales un jus aqueux et rougeâtre qui s'écoulait avec la graisse ; des brins de viande desséchée tombaient des endroits qui avaient brûlé et les pieds et les mains, recroquevillés par l'action du feu, n'avaient plus qu'une très lointaine parenté avec des extrémités humaines. Sur ces grils, pour un observateur impartial, ce qui était en train de rôtir, c'était la dépouille d'un animal inconnu.

Ce sont des choses qui, bien sûr, sont difficiles à dire, mais que le lecteur ne s'offusque point si j'avoue que, peut-être à cause de l'odeur agréable qui montait des grils ou de la faim que j'avais accumulée depuis la veille, les Indiens ne m'ayant donné qu'une alimentation végétale pendant le voyage, ou à cause de cette fête qui approchait et dont je ne voulais pas, moi l'éternel étranger, être tenu à l'écart, il me vint pendant un moment le désir, qui ne fut point assouvi, de connaître le goût véritable de cet animal inconnu. De tout ce qui compose l'homme, le plus fragile est, comme on peut le constater, ce qui est humain, pas plus obstiné ni plus simple que ses os. Debout, immobile, comme les Indiens immobiles, contemplant comme eux, le regard fixe, la viande qui grillait, je tardai plusieurs minutes à m'apercevoir que, pour autant que j'essayasse d'avalier ma salive, quelque chose de plus fort que la répugnance et la peur s'obstinait, presque contre ma volonté, à ce que, devant le spectacle que je contempiais dans la lumière zénithale, l'eau me vînt à la bouche.

Pendant tout le temps que dura la cuisson, la tribu entière demeura immobile aux abords des grils, regardant avec son demi-sourire absent la viande en train de se dorer parmi les colonnes de fumée, larges et épaisses, qui montaient sans se disperser. Si grande était l'immobilité de ces gens, si absorbés étaient-ils dans leur contemplation amoureuse que je me mis à aller et venir parmi eux et à les observer en détail, comme s'ils eussent été des statues ; pour ne pas paraître discourtois, certains d'entre eux m'adressaient un geste, mais raide et rapide, sans quitter la viande des yeux ; un seul, agacé par ma déambulation importune, murmura quelque chose en me lançant un coup d'œil impatient. Je me promenai un bon moment parmi ces corps nus et

leurs ombres rétrécies que le soleil de midi imprimait sur le sable, jusqu'à ce que, au milieu de ce silence quasi total, on entendît la voix d'un des rôtisseurs invitant sans doute les gens à s'approcher, car une espèce de clameur monta soudain de la foule, et les Indiens, se précipitant tous en même temps, dans un état d'excitation indicible, s'attroupèrent près des grils, se poussant les uns les autres, essayant de se placer en bonne position près des rôtisseurs.

L'imminence du banquet les rendait fébriles : je les voyais se presser autour des grils et démontrer, par des gestes qu'ils faisaient sans s'en apercevoir, leur nervosité : certains, comme des enfants, dansaient d'un pied sur l'autre, comme si le poids de leur corps les eût ennuyés ; d'autres, au moindre effleurement, donnaient à leurs voisins de violentes bourrades ; beaucoup se grattaient avec une fureur distraite, qui le dos, qui les cheveux, qui les aisselles ou les organes génitaux ; certains, comme absents, perchés sur un pied, frottaient avec les ongles de l'autre leur mollet musclé à la peau basanée jusqu'à se faire saigner. Je me tenais à distance, les observant, et c'est à peine si je pouvais distinguer les cercles les plus éloignés de la foule. Ils étaient si serrés que le moindre geste d'un individu ébranlait le voisinage et qu'un frisson alors parcourait la tribu comme l'onde que produit une pierre jetée dans l'eau.

C'est pour cela que, lorsque ceux qui étaient dans les rangs les plus proches des rôtisseurs se mirent en mouvement, la foule entière, brusquement, s'agita et suivit le mouvement qui semblait être le même pour tous : s'installer le plus près possible des grils. Cette tendance générale était en contradiction avec les efforts de ceux des premiers rangs qui, ainsi que je pus le voir quelques minutes plus tard, essayaient, dès qu'ils avaient obtenu un morceau, de se frayer un passage vers l'extérieur.

Le premier qui apparut était un homme entre deux âges, avec cette même peau sombre et lustrée qu'avait le reste de la tribu, les cheveux longs et lisses, les membres musclés, les organes génitaux pendants, oubliés, entre les jambes, le corps sans poils si ce n'est une touffe clairsemée au pubis. Il y avait quelque chose de comique dans la façon dont il tenait son morceau de viande, qui, sans doute, devait lui brûler les doigts et que dans son ravissement amoureux il contemplait tête basse, ne parvenant à la relever quelques brèves secondes que pour chercher un lieu propice où s'installer pour dévorer. Quand il l'eut trouvé – un endroit sous les arbres, stratégiquement proche des jarres gardées au frais –, il s'assit par terre, le dos appuyé à un arbre, et il se mit à manger.

Mais, avant la première bouchée, il se plongeait encore, pendant quelques

secondes, dans la contemplation de sa proie avec une expression d'incrédulité, comme si ce moment tant attendu venait, en se réalisant, satisfaire un désir si intense que la taille du don reçu pouvait faire douter de sa réalité. Enfin, convaincu par la présence irréfutable de la viande, il se mit à mâcher. Chaque bouchée, au lieu de le rassasier, semblait augmenter son appétit, de telle sorte que l'intervalle entre chacune d'elles se faisait de plus en plus bref, au point même que ses rapides inclinaisons de tête faisaient davantage penser à l'obstination répétitive et superficielle de coups de bec qu'à l'emprise ferme et sûre d'une mâchoire, au point qu'ayant la bouche pleine de viande il arrivait à peine à mastiquer et n'arrachait de son morceau, avec ses coups de dents rapides et successifs, que des filaments grisâtres qui, séparément, ne pouvaient constituer des bouchées véritables. On eût dit qu'il y avait en lui un excès d'appétit qui non seulement augmentait à mesure qu'il mangeait, mais qui, de par son excès même – fait de gestes incontrôlables et répétés –, annulait ou appauvrissait le plaisir qu'il eût pu tirer de la victuaille. Il semblait que ce fût lui la victime et non pas son morceau de viande. En lui persistait une hâte anxieuse qui avait déserté sa proie. Quand je détournais mon regard de l'Indien pour observer la foule, la scène qu'éclairait le soleil ardu me rappela, de façon immédiate, l'activité fébrile d'une fourmilière nettoyant une charogne : un noyau serré de corps, s'attroupant, pleins d'excitation et de hâte, devant les grils et, séparés de la tache centrale de la foule, des gens qui allaient et venaient, en quête d'un premier morceau s'ils n'avaient pas encore mangé ou d'un second s'ils avaient déjà fini le premier, se détachant de l'effervescence dense autour des rôtisseurs, un morceau de viande à la main, pour aller le manger, tranquilles, sous les arbres, semblables eux aussi aux fourmis par la rapidité de la marche, les hésitations à céder le pas quand ils trouvaient quelqu'un venant en sens inverse et la fébrilité croissante avec laquelle ils allaient vers les grils et en revenaient.

On pouvait constater chez tous ces Indiens une même frénésie à dévorer qui semblait entraver leur jouissance, comme si la culpabilité, en prenant l'apparence du désir, eût été chez eux contemporaine du péché. À mesure qu'ils mangeaient, la jovialité du matin cédait le pas à un silence pensif, à la mélancolie, à la morosité. Ils rumaient leurs bouchées au même rythme lent, oublieux, avec lequel ils s'embourbaient dans on ne sait quelles pensées. Parfois, s'arrêtant de mâcher, la joue gonflée par la bouchée à demi macérée, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre, ils restaient un long moment le regard perdu dans le vague. Le banquet semblait les désunir peu à peu et chacun allait de son côté avec son morceau, comme des bêtes qui, s'étant

emparées d'une proie, se cachent pour la dévorer de peur d'être dépouillées de leur bien par la meute, ou comme si l'origine de cette viande qu'ils se disputaient près des grils les eût plongés dans la honte, l'amertume et la peur. Parfois, on voyait, réunie sous un arbre ou dans le grand espace ouvert et sablonneux qui séparait les arbres du fleuve, ce qui semblait être une famille, car le groupe, séparé des autres, était composé de vieillards, d'adultes et d'enfants, et aussi parce que le vieillard ou l'adulte qui était allé aux grils répartissait à chaque fois les morceaux entre tous ; mais, et bien qu'ils se maintinssent matériellement proches, à peine recevaient-ils une portion qu'ils s'abîmaient dans un silence morose auquel les enfants eux-mêmes n'échappaient pas. On décelait sur certains visages à la fois le plaisir et la répulsion, répulsion non pour la viande proprement dite, mais plutôt pour l'acte de la manger. Cependant, dès qu'ils avaient fini un morceau, ils se mettaient aussitôt à en sucer les os avec délice et, quand il n'y avait plus rien à en tirer, ils s'en allaient en toute hâte chercher une autre part. Le plaisir qu'ils prenaient à la viande était évident, mais le fait de la manger semblait les remplir d'incertitude et de désarroi.

Il n'y avait, autour de moi, que des gens occupés à mâcher, dans le soleil qui allait passer au zénith et qui donnait aux corps, moites de sueur, des reflets sombres, en faisant scintiller, au bord des rives, l'eau lente du grand fleuve. La seule exception à cette manducation générale venait des rôtisseurs qui, sobres et tranquilles, demeuraient à surveiller les restes de la viande et le feu qui les cuisait. Les commensaux s'étant dispersés, ils ne cachaient plus à présent les grils de leurs corps entassés et je pouvais voir comment les rôtisseurs, avec leurs petits couteaux d'os, coupaient des tranches dans les vastes restes de viande pour les donner à ceux qui venaient solliciter une deuxième et même une troisième portion. À l'expression paisible qu'ils arboraient, on pouvait voir qu'ils ne goûtaient pas à la viande.

Le repas dura des heures. Malgré leur rapidité à manger, l'attente près des grils chaque fois qu'ils voulaient une autre part du butin, la distribution des morceaux aux membres des groupes qui se formaient sous les arbres, l'acharnement que chacun mettait à arracher des os les moindres filaments, et, pour finir, la lenteur à avaler les dernières bouchées alors qu'ils étaient évidemment rassasiés, tout cela prolongeait la durée du banquet.

Quand la tribu sembla enfin repue, une sorte de somnolence s'empara des corps disséminés sous les arbres. J'étais en train de les observer lorsque, sorti de derrière les constructions à toit de paille, un Indien, qui paraissait à jeun, vu l'air avenant avec lequel il se dirigea vers l'endroit où j'étais, se mit, au

moyen de gestes rapides et nullement péremptoires, à me faire signe de le suivre. Nous traversâmes l'espace planté d'arbres, nous laissâmes derrière nous quelques huttes et, sur un terrain aux dimensions réduites au centre duquel poussaient deux ou trois arbres, nous trouvâmes un petit groupe d'autres Indiens qui préparaient, silencieux et paisibles, des poissons sur le gril. *Def-ghi, Def-ghi*, dirent certains en me montrant d'un air réjoui, et, secouant vers leur bouche ouverte la pointe de leurs doigts réunis, ils me signifièrent que nous allions manger. Le contraste entre cette scène et celle qui s'était déroulée quelques instants plus tôt sur la plage était frappant : le calme et la simplicité avec lesquels ces hommes préparaient leur nourriture sur un petit gril posé sur quatre troncs enfoncés dans le sol, la frugalité de leur repas, leur attitude généreuse et paternelle quand ils m'invitèrent à le partager me firent croire, un moment, qu'ils n'appartenaient pas à la tribu. Peu à peu, cependant, je m'aperçus que je les connaissais : c'étaient ceux qui avaient dépecé les cadavres, mais aussi, comme je devais le découvrir beaucoup plus tard quand peu à peu j'aurais appris à connaître les coutumes de la tribu, ceux dont les armes avaient massacré le capitaine et le reste de mes compagnons.

Mes hôtes me regardaient manger avec une satisfaction discrète, avec plaisir et presque, eût-on dit, avec tendresse. Ils m'invitaient à me servir avec délicatesse, avec une généreuse simplicité. Austères, à l'heure paisible de la sieste, dans l'ombre fraîche des arbres, ils s'abandonnaient à leurs souvenirs tranquilles en échangeant, de temps à autre, des monosyllabes cordiaux. Ils étaient comme une médaille dure et ronde, moulée en quelque métal noble dont le reste de la tribu éparpillé sur la plage semblait être le surplus bouillonnant, sombre et sans forme. Lorsque notre repas fut fini, mes hôtes éteignirent prestement le feu, se levèrent, nettoyèrent l'espace sur lequel donnaient les habitations et se dispersèrent, non sans m'avoir auparavant salué, courtois, de leurs voix rapides et aiguës. Certains se dirigèrent vers la plage, d'autres vers le bois épais qui était au-delà, d'autres encore pénétrèrent dans les huttes qui entouraient la clairière. Assis seul à l'ombre, j'entendis des voix et des bruits qui, de la plage, montaient jusqu'à moi, à travers le silence ensoleillé. Je me relevai et me dirigeai vers le fleuve.

Deux hommes discutaient avec violence près des grils, s'affrontant jusqu'à se toucher presque, se lançant des regards brutaux, se séparant comme s'ils allaient définitivement s'éloigner, puis revenant soudain à la charge et se mesurant de si près que je craignis plusieurs fois que leurs têtes ne se heurtassent. Leurs voix criardes se brisaient, altérées de fureur. Pour finir, ils

demeurèrent immobiles, en silence, à quelques pouces l'un de l'autre, se mesurant du regard, le souffle agité, et leurs ombres, que le soleil projetait dans la même direction, se recouvraient partiellement sur le sol jaune. Les deux visages affrontés exprimaient le combat imminent, la haine, le dédain. Mais ce qui attirait surtout l'attention, c'était l'indifférence avec laquelle la tribu les considérait ; si tant est même qu'elle les considérât, car la plupart des Indiens ne regardaient même pas dans la direction où les deux hommes discutaient. Cette indifférence était encore plus grande chez les rôtiisseurs, elle semblait même délibérée. Ils étaient tournés de profil, appuyés sur leur bâton, regardant un point imprécis vers le fleuve, comme s'ils s'étaient proposé de ne pas prêter attention à ce qui arrivait sur la plage ou comme si, au contraire, ils avaient su exactement ce qui arrivait et avaient fait semblant de l'ignorer pour quelque raison inconnue de moi. Les autres membres de la tribu, perdus dans leur rêverie, ou bien laissaient glisser sur les deux hommes des regards indifférents, ou bien semblaient ignorer complètement leur présence.

Ils avaient tous fini de manger, il n'en restait plus guère – si ce n'est un vieillard édenté, un enfant, occupés à sucer, pensifs, quelques os. Sur le gril, il n'y avait plus rien. Un homme, qui tenait un os à la main, traversa l'espace vide et, d'un geste machinal, le jeta au feu. Les rôtiisseurs, immobiles et appuyés sur leurs bâtons, ne daignèrent pas le regarder. Ceux qui s'étaient disputés détournèrent brusquement leurs regards et s'éloignèrent dans des directions opposées, se perdant parmi la foule dont s'était emparée, à cause de la digestion, une somnolence pensive. Certains étaient étendus par terre, sur le dos ; d'autres, debout, et non moins immobiles, les yeux mi-clos, semblaient sur le point de tomber. Certains avaient grimpé dans les arbres et s'étaient installés en essayant d'ajuster leur corps aux irrégularités des branches. Leur somnolence semblait proche davantage du cauchemar que du rêve. Les visages trahissaient les visions tenaces qui venaient les assaillir du dedans et les empêchaient de dormir. Les yeux bougeaient, lents, sous les sourcils froncés qui se rejoignaient près du nez. Les regards étaient lourds, fuyants. Au bout des corps immobiles, les doigts de pied s'agitaient, autonomes, avouant ce que le reste du corps prétendait dissimuler. Ces Indiens paraissaient attentifs à ce qui se passait à l'intérieur d'eux-mêmes, comme s'ils attendaient un effet immédiat du festin et sentaient descendre par degrés chacune des bouchées avalées. On aurait dit qu'ils étaient sûrs que si aucun effet terrible ne s'était manifesté au bout d'un certain temps ils pourraient alors se considérer comme sauvés et se départir enfin sans danger

de leur honteux qui-vive. On aurait dit qu'ils écoutaient au fond d'eux-mêmes une rumeur archaïque.

Ils commencèrent à se secouer un peu vers le milieu de l'après-midi. Ils se relevaient en s'étirant, battaient plusieurs fois des paupières, couraient vers le fleuve et se laissaient tomber avec brusquerie sur la rive. Ils paraissaient lourds, faibles, même quand ils couraient. Les enfants, qui s'étaient montrés si vifs le matin, bougeaient avec une lenteur dont on ne savait si elle était due à la mauvaise humeur ou à l'hébétude. Un groupe d'indiens se rapprochait des récipients qui reposaient sous les arbres et les examinait avec intérêt, bien qu'à distance. Certains se mettaient sur la pointe des pieds et étiraient le cou pour essayer de voir, de loin, le contenu. D'autres donnaient, de façon exagérée, des signes d'impatience. Ils avaient tous un air sérieux et réservé. Peu à peu, la tribu entière se mit à entourer les jarres tout en se maintenant à distance, de telle sorte qu'il ne restait plus qu'un espace circulaire vide autour des arbres qui les protégeaient du soleil. Ils demeurèrent là immobiles, regardant les récipients et bougeant de temps en temps pour faire montre d'impatience. Personne ne parlait ni même ne se regardait. De temps en temps, ils se dressaient à nouveau sur la pointe des pieds et, étirant le cou, scrutaient un point imprécis derrière les arbres du côté des habitations. Au bout d'une demi-heure environ, un murmure de satisfaction parcourut le groupe : quelques-uns des hommes qui m'avaient convié à leur repas de poisson sortaient des huttes avec des tas de petits récipients végétaux. Le cercle se resserra autour des jarres. Les hommes se frayèrent un chemin parmi la foule, posèrent le tas de petites Calebasses par terre et, en silence, se mirent à les remplir avec le contenu des récipients puis à les faire circuler.

Il était évident qu'il s'agissait d'alcool, car, dès que les Indiens y avaient goûté, il se produisait en eux un changement qui, chez certains, était graduel et, chez d'autres, immédiat. Dès les premières gorgées, ils retrouvaient leur vivacité habituelle, leurs regards s'enflammaient et l'expression de leurs visages était presque joyeuse. Ils recommençaient à sortir d'eux-mêmes, de cette attitude renfrognée et concentrée où le repas les avait plongés. Ils échangeaient quelques monosyllabes rapides et cordiaux ; certains même riaient. À mesure que le liquide baissait dans les jarres, la loquacité augmentait : on eût dit qu'ils se racontaient des histoires, des plaisanteries, car il se formait des petits cercles où l'un des membres parlait et, lorsqu'il avait fini, ceux qui l'avaient écouté, silencieux et attentifs, l'air satisfait, se mettaient à rire aux éclats en s'agitant et en se donnant l'un à l'autre des bourrades légères et réjouies. L'animation était générale et allait augmentant.

Il était étrange de les voir peu à peu émerger du puits sans fond où ils semblaient être tombés pendant le repas, dans cette lumière déjà un peu moins cruelle de fin d'après-midi qui renvoyait au ciel, après avoir ricoché sur les arbres, des reflets verdâtres. La rumeur des voix se dispersait dans l'air, dans la lumière jaune, entre les feuilles. De la même façon qu'au repas, ils allaient aux récipients et ils en revenaient, remplissant sans relâche lesalebasses qu'ils vidaient d'un trait. Euphoriques, ils donnaient par moments l'impression qu'au lieu de proférer des sons humains ils allaient pousser un cri animal. Leurs corps peu à peu se tendaient, se dressaient. Les poitrines se gonflaient, les têtes se relevaient et les membres qui avaient perdu de leur force dans l'hébétude de la digestion la recouvraient au point que les muscles saillaient, durs et tendus, de même façon que les veines. La peau semblait plus lisse, plus douce, plus épaisse et davantage pleine de santé. Les seins des femelles donnaient l'impression de gonfler et de fleurir.

La plénitude corporelle et l'enthousiasme subit qui les reliaient harmonieusement les uns aux autres enflaient en eux comme une mer intérieure, laissant présager l'excitation imminente qui, à nouveau, les laisserait seuls dans la prison de leur corps. Ce qui me frappait le plus en les observant c'était leur nudité qui, un moment plus tôt, me paraissait naturelle et qui, à présent, sans que je susse bien pourquoi, me gênait. Jusqu'à ce moment-là, leur corps avait été un tout net, compact, qui se dissimulait sous son abandon et son oubli de lui-même. À mesure que les effets de la boisson augmentaient, les corps semblaient faire parade de leur nudité, l'avoir présente à l'esprit, tourner, épais, autour d'elle. Les organes génitaux, oubliés jusque-là, s'éveillaient. Les hommes, d'un geste distrait, tripotaient leur verge ou, sans faire semblant de rien, la touchaient au passage en baissant leur main vers leur cuisse ou leur hanche. Dans leur façon de se tenir debout, les femmes s'ingéniaient à faire saillir leurs fesses ou leurs hanches. Plus d'un caressait, distrait, son propre corps ou regardait la nudité de l'autre avec insistance, sans dire un mot, comme s'il attendait de lui une attitude réciproque. Les va-et-vient jusqu'aux jarres devenaient, entretemps, de plus en plus frénétiques, les voix plus hautes, comme si la rumeur archaïque dans leur corps, à l'écoute de laquelle ils s'étaient essayés des heures auparavant, était à présent à la lisière du cri.

Les hommes qui m'avaient offert du poisson s'abstenaient également d'alcool et se bornaient, diligents et habiles, à servir les autres. Ils n'intervenaient en rien dans les conversations et n'essayaient pas d'imposer ordre ni justice dans la répartition du breuvage. Un Indien pouvait venir

s'installer près des récipients et se faire remplir cinq ou six fois de suite saalebasse qu'il vidait d'un trait, un autre pouvait plonger autant de fois qu'il lui plaisait la sienne dans les jarres : les donneurs d'eau-de-vie faisaient preuve dans l'un et l'autre cas de la même indifférence. Ils se montraient également imperturbables devant l'excitation croissante de la tribu. On les sentait lointains, inexistant, comme si eux et les autres Indiens avaient appartenu à deux réalités différentes. La tribu ne leur adressait la parole que pour leur demander de l'alcool, bien que la majorité des gens se bornât à tendre péremptoirement son récipient.

Comme un soleil, la fièvre de ces Indiens montait, ardue, à son zénith. Quelque chose s'emparait de leurs gestes, de leurs mouvements, de leurs rires. La tribu entière tressaillait, saisie d'une émotion démesurée. Jusqu'à un certain moment, il avait semblé que ce fût un hasard si les hommes, en baissant leur main, effleuraient leur verge. Mais, déjà, ils la mettaient, tout en écoutant, distraits, quelque conversation, dans le creux de leur main et, en quelque sorte, se caressaient. Soudain, une jeune femme un peu fébrile, mêlée jusque-là à un groupe, fit un saut de côté en oubliant brusquement ses interlocuteurs et, se plantant dans un espace vide, les jambes bien écartées et bien affermies sur le sol, elle ferma les yeux et se mit, lentement, à rouler des épaules et à balancer la partie supérieure de son corps. Elle se raidissait comme une planche et caressait avec un évident délice sa peau lumineuse. Personne, pour le moment, ne semblait lui prêter attention. La femme mit ses mains sous ses seins ronds et sombres et, les poussant vers le haut, essaya de les élever assez pour les mettre à portée de sa langue qui, infructueuse, cherchait les mamelons. Elle se dressait sur la pointe des pieds, comme si elle ignorait qu'elle n'approcherait pas davantage ses mamelles de sa bouche puisqu'elles s'élevaient en même temps qu'elle et gardaient la même distance ; mais, grâce à ce geste instinctif, son corps semblait plus svelte, ses muscles s'ordonnaient d'une autre façon, ses fesses durcissaient et s'arrondissaient, et une sorte de creux se formait à son flanc, à côté de la fesse, à la naissance de la hanche et de la cuisse. Comme la langue ne parvenait pas à atteindre les mamelons, la femme, sans cesser de la sortir ou de la rentrer, rouge, raide et pointue, se mit à bramer, regardant ses seins et les pressant, les faisant tourner, quand il lui fallut constater que sa langue ne les toucherait pas.

Un Indien, petit et musclé, qui l'observait, s'approcha d'elle : il avait une petite verge nerveuse, verticale, collée presque à son ventre. Obstinée à mettre en contact sa langue et ses mamelons, la femme, qui continuait de

mugir, l'ignorait. L'Indien, s'approchant d'elle par derrière avec lenteur, la considéra un moment puis, d'un saut léger, se plaqua contre elle, si étroitement que son membre vertical disparut dans la raie qui séparait les fesses fermes et protubérantes, comme si cette fente eût été un étui fait à sa mesure. Les bras de l'Indien entourèrent la femme et ses mains s'appuyèrent sur les seins qui écrasaient les seins, sans que la femme interrompît ses mugissements abstraits et sans que son corps, traversé de tremblements rigides, changeât de position. Rien, dans l'expression de la femme ni dans son attitude, ne dénonçait qu'elle eût remarqué la présence de ce corps, petit et musclé, qui se collait, péremptoire, au sien, plus rond et plus abondant. L'homme appuyait son menton entre les omoplates de la femme en essayant de l'amener avec ses bras à se pencher en avant ou même, peut-être, à se mettre à quatre pattes pour pouvoir sans doute la pénétrer avec sa petite verge dressée qui se perdait dans l'entaille verticale séparant les fesses. Mais le corps de la femme demeurait raide, avec ses jambes ouvertes, ses fesses saillantes, ses mains qui soulevaient en les pressant ses mamelles, sa langue rouge et pointue qui entrait et sortait et que les mugissements mal proférés à cause justement de ces allées et venues continuelles remplissaient de filaments liquides qui s'échappaient aussi par la commissure des lèvres et laissaient, des deux côtés du menton, des traînées parallèles pouvant être salive ou bave. L'homme, presque avec rage, continuait d'enfoncer, entre les saillies des omoplates, son menton inopérant. Le reste de son corps se collait, insistant, à celui, plus grand, de la femme, jusqu'à ce que la femme, ôtant ses propres mains de ses seins, étirât les bras en les écartant de ses flancs puis, d'une secousse du corps, inattendue et brusque, se débarrassât de l'homme, qui alla tomber sur le dos dans le sable. Dédaigneuse, sans même regarder en arrière, elle parut sortir de son extase et, d'un pas tranquille, alla se perdre entre les arbres.

L'homme, comme étourdi, continuait à la contempler. Il ne semblait ni fâché ni humilié par ce qui venait de se passer. Son membre, si péremptoire peu de temps auparavant, se dégonfla d'un coup et disparut entre ses jambes ; son regard trouble errait parmi les arbres, plus distrait qu'indifférent. Il était évident que la femme qui, jusque-là, l'avait aimanté comme la boussole le nord, s'était effacée de son esprit ; dans le mien aussi sa présence devenait incertaine : elle était apparue, brusque et obscure, devant mes yeux dans la transparence du jour et, après avoir accompli ces gestes inhabituels, elle avait disparu, dédaigneuse, parmi la foule, tout aussi aléatoire deux ou trois minutes après sa disparition qu'à présent, soixante ans plus tard, quand la

main fragile d'un vieillard, à la lumière d'une chandelle, s'obstine à matérialiser, avec la pointe de la plume, les images que lui dépêche, on ne sait comment, ni d'où ni pourquoi, autonome, la mémoire.

Les murs blancs, la lumière de la bougie qui fait trembler, chaque fois qu'elle vacille, mon ombre sur le mur, la fenêtre ouverte sur l'aube silencieuse où l'on n'entend que le grattement de la plume et, de temps en temps, les grincements de la chaise, les jambes qui, engourdies, bougent sous la table, les feuilles de papier que, peu à peu, je remplis de mon écriture lente et qui vont s'empiler sur celles déjà écrites en produisant un crissement particulier qui résonne dans la pièce vide : contre ce mur épais vient battre, à moins que ce ne soit une divagation rapide et fragile d'après-dîner, le vécu. Si ce qu'envoie périodiquement la mémoire parvient à fissurer cette épaisseur, dès que ce qui a filtré s'est déposé sur la page, sec et noir comme une scorie, la persistance pâteuse du présent ne s'en recompose pas moins et elle redevient muette et lisse comme si aucune vision venue d'autres parages ne l'avait jamais traversée. Ce sont ces autres parages, incertains, fantomatiques, aussi peu palpables que l'air que je respire, qui devraient être ma vie. Et cependant, par moments, les images enflent à l'intérieur avec une telle force que l'épaisseur s'efface et que je me sens comme en va-et-vient entre deux mondes : la mince cloison du corps qui les sépare devient à la fois poreuse et transparente et on dirait que c'est maintenant, maintenant même, que je suis sur la grande place semi-circulaire que traversent de temps en temps, dans toutes les directions, des corps compacts et nus et où le sable léger, bousculé par les traces de pas défaites, laisse voir, çà et là, des résidus desséchés, déposés par le fleuve constant, bouts de bois noircis, brûlés par le feu et les intempéries, et jusqu'à la présence invisible de ce qui est étranger à l'expérience.

Dans ce présent-là, il semblait monter des Indiens un tumulte qui, dans les hauteurs, se mêlait aux feuilles des arbres et dont l'origine se trouvait dans leurs corps. Ce tumulte muet emplissait l'espace entier, les arbres qui entouraient la plage et le sol sablonneux où se projetaient, longues, les ombres bleues. Rumeur de membres tendus, de pores, de sphincters, à laquelle se mêlaient le souffle inaudible des soupirs intérieurs qui ne parvenaient pas au-dehors pour altérer l'air, la stridence que produisaient, en se ravivant, les obsessions effritées, les désirs non perçus et condamnés à s'entasser et à pourrir dans la noirceur humide et sans fond de l'être, les appétits ardens qui corrodent, comme un feu ignoré et froid, le firmament intérieur et le mènent insensiblement à la mort.

Les Indiens passaient sans transition des regards languides aux attouchements. Il y en avait qui s'allongeaient par terre comme pour se reposer et qui entraînaient avec eux leurs voisins, lesquels, mollement, se laissaient faire, d'autres s'ouvrant comme des fleurs ou des bêtes, d'autres se promenant en cherchant dans la foule l'objet correspondant à leur imagination, avec la minutie extravagante de qui veut faire coïncider, comme s'ils étaient faits de la même pâte, l'intérieur et l'extérieur. Ils ne tenaient compte ni de l'âge, ni du sexe, ni de la parenté. Un père pouvait pénétrer sa propre fille de sept ou huit ans, un petit-fils sodomiser son grand-père, un fils se voir séduit par sa mère comme par une araignée humide, une sœur lécher avec un plaisir évident les seins de sa sœur. Ici et là, quelques solitaires, étendus sur le dos ou assis appuyés à un arbre, s'abandonnaient, en y revenant plusieurs fois, au plaisir d'Onan.

Le crépuscule s'emplit de halètements, de cris étouffés, de soupirs, de râles, de lamentations. Certains s'ébattaient par couples, d'autres en trios, ou à quatre ou cinq, et même en groupes d'une douzaine et plus. Une petite fille de sept ans à peine, à quatre pattes, entrouvrait d'une main décidée sa vulve serrée en provoquant d'un regard vicieux, par-dessus son épaule, un jeune garçon qui attendait, debout derrière elle, un gros bâton lisse et arrondi dans une main, et qui, de l'autre, caressait sa verge pour anticiper son plaisir. Un homme se flagellait avec une branche feuillue. Deux autres, couchés sur le côté, tête-bêche, suçaient chacun, absorbés, le membre de l'autre. Il y en avait qui s'accouplaient, eût-on dit, avec un être invisible, car, si c'étaient des hommes, ils fendaient l'air de leur verge en un va-et-vient continu et, si c'étaient des femmes, elles se contorsionnaient à quatre pattes et remuaient leur croupe comme si, véritablement, elles eussent eu quelqu'un en elles, à tel point qu'on voyait parfois jaillir l'achèvement comme dans un accouplement véritable ou bien qu'on entendait les femmes gémir comme lorsqu'elles atteignent, pénétrées pour de bon, le paroxysme. La femme qui, un moment plus tôt, élevait ses seins pour essayer d'atteindre ses mamelons avec la pointe de sa langue et qui, d'une secousse habile, s'était débarrassée de l'homme qui essayait de la pénétrer renouvelait ses contorsions obscènes en différents endroits ; lorsque quelqu'un s'approchait, elle interrompait, brusque et dédaigneuse, ses efforts infructueux et s'éloignait sans se retourner, à la recherche d'un autre endroit tranquille où recommencer.

Comme la nuit tombait, les Indiens qui m'avaient offert du poisson allumèrent de grands feux. Les corps nus, en sueur, luisaient à la lueur des flammes, un brasier allumé près de la rive se dédoublait dans l'eau. Des

silhouettes, sporadiques et fugaces, traversaient, en des attitudes non équivoques, la clarté crépitante pour se perdre à nouveau dans le noir. Une masse informe de corps emmêlés dans un accouplement multiple roula, par hasard ou exprès, sur un lit de braises et des cris terribles se mêlèrent aux soupirs, aux exclamations et aux spasmes, tandis que les corps qui se vautraient faisaient, avec leurs contorsions, jaillir du feu remué un jet d'étincelles rapides. Ceux qui avaient fini allaient, encore haletants, récupérer leur force et leur enthousiasme avec l'alcool des jarres.

Bien que nous nous promenions sans relâche à travers la tribu, on eût dit que, ne participant pas à l'orgie, nous étions invisibles, au point que la foule frénétique nous ignorait tout à fait. Les Indiens passaient à côté de nous sans même nous adresser un regard, ou plutôt, comme si nous eussions été transparents, leurs regards perdus nous traversaient, à la recherche d'un objet plus réel où se poser. C'était comme si nous déambulions dans deux mondes différents, comme si nos chemins ne pouvaient se croiser, quel que fût notre itinéraire, comme si des murs de verre nous séparaient. Au point que si une femme, par exemple, s'avancait vers nous, ouverte et frémissante, soit elle s'arrêtait net et, arrivée à notre hauteur, faisait demi-tour, soit elle passait son chemin, d'autant plus que nous-mêmes, comme par instinct, nous nous étions effacés en la voyant arriver, et elle poursuivait sa route sans dévier, comme si nous n'eussions occupé aucun lieu dans l'espace et que nous n'eussions pas été là à intercepter, de nos corps, le vide. Il était aisé de voir que la tribu s'était embarquée dans un voyage sans fond et que seuls les corps, comme des coques vides, erraient d'une étreinte à l'autre autour de nous. Au-dessus de nos têtes apparurent bientôt, une à une d'abord, puis par poignées et sans cesse, les étoiles. De leurs feux divers, rouges, jaunes, verts, bleutés, elles éclairaient le ciel noir, plus ténues autour de la lune immense qui, de l'autre côté du fleuve, commençait à monter. La lune, lente, coupait en deux, d'une frange large, blanche et friable, le vide noir en lequel la nuit avait transformé le fleuve infini et projetait à travers les arbres des rayons de lumière crue, blanche, qui éclairaient des fragments de corps, ou des groupes de corps, ou des visages perdus qui s'agitaient dans l'obscurité végétale. La nuit déposa peu à peu sur le sable et dans la campagne alentour, parmi les cendres épaisses, l'herbe brûlée et les branches noircies par le feu, une traînée de corps abandonnés. Certains s'agitaient encore, entrelacés en des embrassements machinaux, d'autres se plaignaient tout bas, d'autres étaient complètement immobiles. Dans l'aube hésitante, un individu traversa la plage vers le fleuve en portant plusieurs fois la main à son nez qui saignait. D'un

autre qui, étendu sous un arbre, face contre terre, demeurait immobile, je ne pus dire, après m'être penché pour mieux voir, s'il était endormi ou mort. À mesure que l'aube bleue montait, devenait incolore, avant que le premier soleil horizontal se mît à dorer la cime des arbres, les Indiens réapparurent peu à peu, essayant, infructueux, de se débarrasser d'un poids qui semblait les faire reculer jusqu'au milieu de la nuit. Ils oscillaient, indécis, dans le matin étincelant.

Plusieurs demeuraient couchés, sans se décider, incapables de se lever, et sept ou huit d'entre eux ne se relèveraient plus jamais. L'un finit par se mettre debout, hésita quelque temps, immobile, pensif, puis, de façon brusque, fit demi-tour et alla se cogner la tête contre un arbre, chaque fois avec plus de violence, jusqu'à ce qu'il s'abattît, saignant par la bouche et par les oreilles. Certains parlaient tout seuls, à voix haute, ou bien pleurnichaient. Lorsque, un peu pâle encore, le matin s'installa, ils se dirigèrent vers leurs habitations. Dans l'espace libre qui s'ouvrait au milieu du village, plusieurs marmites de terre, énormes, avaient été mises à bouillir sur un grand feu. Des hommes sobres remuaient leur contenu ; je m'approchai et je vis que c'étaient les viscères et les têtes de mes compagnons mélangés à des légumes inconnus qui mijotaient là. Je m'éloignai à nouveau vers le fleuve, croisant la foule qui revenait vers les marmites. Agenouillé au bord de l'eau, un homme essayait de vomir. Il avait les yeux gonflés, le visage congestionné et ses bras étaient croisés sur son ventre ; il avait l'air de souffrir. J'essayai de le haïr, mais je n'y parvins pas. En me voyant, ses yeux s'élargirent un peu, trahissant je ne sais quelle espérance. *Def-ghi, Def-ghi*, murmura-t-il, comme s'il souriait, et il voulut faire un geste, mais son corps ne lui obéit pas. En un dernier spasme, il s'abattit dans le fleuve ; plusieurs jours, il resta là, la tête plongée dans l'eau, agité par le courant.

Les viscères bouillis et les restes d'alcool redonnèrent quelque courage, mais pour peu de temps, aux Indiens. Une vieille femme, solitaire et tranquille, traversa la plage et alla s'asseoir au bord de l'eau, le regard perdu vers le milieu du fleuve, pour ronger une tête où il ne restait pas grand-chose. Ce n'était plus qu'un crâne d'où pendaient quelques filaments cartilagineux que la vieille, de sa mâchoire édentée, attaquait distraitement, sans efficacité. Certains Indiens se promenaient en groupes, parlant à voix haute, d'autres s'accroupissaient en cercle, silencieux, évitant de se regarder, fébriles, nerveux. Une femme, à croupetons sous un arbre, déféquait, pensive. Certains groupes, dispersés, pratiquaient encore des accouplements imparfaits et extravagants. Ce ne fut qu'au milieu de la matinée qu'ils commencèrent à se

calmer. Dans l'air lumineux, les derniers Indiens erraient, lentement, sur la plage jaune, à la recherche d'un coin propice au repos. Parmi tant de corps abandonnés, il était difficile de distinguer ceux qui étaient endormis ou morts et ceux qui méditaient les yeux fermés, la respiration ralentie. Les rôtisseurs se promenaient parmi eux, indifférents, sans qu'une seule fois les autres eussent paru remarquer leur présence. Je m'allongeai à l'ombre d'un arbre et m'endormis jusqu'au soir. Quand je me réveillai, le fleuve était presque violet et un Indien accroupi près de moi me secouait avec douceur. *Def-ghi, Def-ghi*, disait-il en m'effleurant le bras du bout des doigts. Quand j'ouvris les yeux, il me sourit et, d'un mouvement de tête, me fit signe de le suivre. À nouveau, entre les habitations du fond, les rôtisseurs mangeaient, modestes, leurs poissons. Ils m'invitèrent, affables, et me donnèrent de l'eau. La tribu, dispersée alentour, ne sortait pas de sa torpeur.

La deuxième nuit, on entendit, non plus le vacarme de la première, mais, jusqu'au matin, des murmures, des sanglots entrecoupés, des dialogues assourdis et fugaces, des appels sans espoir, des lamentations. On parlait peu et bas. Quand je me promenais parmi eux, ils me suivaient du regard, sans force, et, au bout d'un moment, secouaient la tête, baissaient les yeux, certains même se mettaient à sangloter. On eût dit des enfants malades et abandonnés. Au petit matin, j'en rencontrai un qui, allongé sur le flanc, faisait des dessins sur le sable avec un bout de bois et, du bord de la main, les effaçait aussitôt. Tout le jour durant, il se livra à cette occupation.

Beaucoup d'entre eux avaient l'air mal en point. Ils faisaient des grimaces de douleur, touchaient leur corps, avaient la diarrhée ou bien restaient couchés par terre, ayant grand mal à respirer, au point qu'on eût dit des asthmatiques ou des moribonds. Ils avaient les yeux enflés et mi-clos, le visage congestionné, les cheveux gras et ternes. Plusieurs étaient blessés ou leur peau était marquée de brûlures. L'un avait un bras qui pendait comme s'il eût été cassé à la hauteur du coude, d'autres boitaient ou se traînaient à même le sol pour se déplacer. On les voyait souvent s'approcher du fleuve pour se laver le visage, accroupis près du bord, ou pour se rafraîchir le corps en s'aspergeant d'eau. Ceux qui étaient blessés ou malades exprimaient leur douleur en aspirant fort, les dents serrées, en faisant crisser leur salive. L'un d'eux, appuyé à un arbre, crachait sans discontinuer, un autre déféquait puis se mettait à observer, avec grande attention, ses excréments en les remuant du bout du doigt.

L'enthousiasme des jours précédents s'était évanoui, et les Indiens étaient à présent inquiets et en piteux état. On eût dit que l'arc du désir, après avoir

lancé ses flèches, les avait, d'un choc en retour, frappés en plein visage, les laissant assommés et endoloris. Les enfants avaient l'air de vieillards et les vieillards d'enfants ; les femmes étaient devenues rudes et sans grâce comme des hommes et les hommes doux et fragiles comme des femmes. Plusieurs d'entre eux avaient sur le visage des boutons rouges terminés par une petite pointe blanche de pus. Où que je pose mes yeux, je ne voyais que regards fuyants et chairs flétries. Comme des taches sombres et vacillantes, les Indiens contrastaient avec la clarté ferme de l'été dont la nuit même, avec sa lune immense et ses étoiles à l'infini, paraissait intacte et lumineuse. Cependant, la sagesse tranquille des rôtisseurs, leurs corps durs et propres démontraient qu'il y avait aussi chez ces hommes une force capable de les maintenir, nets et compacts, dans le jour continu, à l'abri de l'indistinct.

La tribu finit par sortir, peu à peu et non sans peine, de son repliement. Plusieurs Indiens eurent besoin pour cela de semaines, de mois, et il y eut, dans la période qui suivit, de nombreuses morts. Ils finirent par reprendre, sérieux et sobres, la vie normale, par nettoyer la plage et ses alentours, s'occuper des malades, qu'ils transportaient à l'intérieur des huttes, et enterrer les morts. Concentrés sur leur tâche, rassemblés en eux-mêmes, ils n'échangeaient, que des phrases indispensables et rapides, sans laisser transparaître aucun sentiment : graves, presque sévères, ils allaient et venaient parmi les arbres, entraient dans le fleuve pour se laver, fabriquaient des ustensiles et des outils en bois et en os, avec une adresse infaillible, tous actes qui leur donnaient, à eux et à l'endroit où ils vivaient, cette extériorité irréfutable et dense, immédiate aux sens et qui paraissait immuable, celle que j'avais perçue depuis la barque, à mesure que je m'approchais de la plage semi-circulaire et des relents humains qui me parvenaient des feux disséminés dans le crépuscule. Deux ou trois jours m'avaient suffi pour constater de quel fond noir ces Indiens devaient remonter, hâlant avec force vers l'air transparent, pour pouvoir montrer, à la face de ce monde, un aspect humain.

La tribu entière ressemblait à un malade qui se fût peu à peu remis de sa maladie. Ceux qui mouraient, ceux qui tardaient à guérir, étaient comme les organes irrécupérables ou fort mal en point d'un être dans son entier. Les corps étaient comme les signes visibles d'un mal invisible. Plaies, faiblesses, pâleur, sang ou pus, brûlures n'étaient que les signaux qu'une chose dépêchait, sans cause, à partir du fond noir, une chose présente en tous, répartie entre tous, mais qui était comme une substance unique face à laquelle chaque Indien, pris séparément, semblait fragile et contingent. Je ne

sais quel dieu ce pouvait être, si tant est que cela en fût un, bien que je n'eusse jamais vu, au cours de toutes ces années, ces gens en adorer un ; c'était une présence qui les gouvernait malgré eux, qui commandait leurs actes plus que la volonté ou les bonnes résolutions et qui, de temps à autre, et pour autant qu'ils eussent oublié son existence ou feint de l'ignorer, se manifestait comme le Léviathan visible seulement lors de ses remontées périodiques du fond de l'océan.

Une semaine plus tard, la plupart des malades étaient remis sur pied et il m'était déjà difficile de distinguer les rôisseurs, si paisibles et si bien portants, du reste de la tribu. Il y en avait bien encore quelques-uns qui sortaient, lents et titubants, de leurs habitations et qu'on voyait chaque matin apparaître sur le seuil, clignant des yeux au soleil déjà haut, promenant un regard un peu hébété sur les feuilles scintillantes en s'appuyant contre le bord de l'ouverture ou sur un de leurs familiers. Des traces ineffaçables marquaient plusieurs d'entre eux : l'un avait perdu une oreille, l'autre un œil dont l'orbite continua de suppurer pendant des mois ; un troisième resta boiteux pour le reste de sa vie. Je les croisais, parfois, sur la plage ou sous la futaie et, en les voyant estropiés, arborant sur leur propre corps le signe indubitable de leurs excès, j'essayais de les interroger du regard pour voir si un geste, une expression ou une grimace allait indiquer que dans leur mémoire continuaient de brûler quelques tisons de ces journées abominables, mais leurs yeux, quand ils rencontraient les miens, avaient l'air innocent et muet, indifférents ou inaccessibles au souvenir. Le sourire rapide, presque ironique, qu'ils m'adressaient le plus souvent n'était pas non plus un signe de complicité ou de connivence, comme si, acceptant mon témoignage, ils eussent en même temps apprécié la délicatesse de mon silence, ou comme si, rencontrant mes regards insistants et interrogatifs, ils eussent éprouvé une sorte de supériorité de par leur attitude impénétrable ; ce sourire, au contraire, semblait être en relation, non pas avec les actes qu'ils avaient accomplis et dont j'avais été témoin, mais avec certains autres dont ils me croyaient capable et qu'ils espéraient me voir faire quelque jour. Passé le marécage, la tribu me traitait à nouveau avec jovialité et déférence. Il y en a qui prétendent que nos premières impressions sont toujours les plus justes et les plus véritables ; je dois dire qu'avec ces Indiens pareille affirmation ne peut se soutenir. Ceux qui avaient été pendant les premiers jours pires que des bêtes féroces se transformaient, avec le temps, en les êtres les plus chastes, les plus sobres et les plus équilibrés de tous ceux qu'il m'a été donné de rencontrer au cours de ma longue vie.

La délicatesse de cette tribu eût mérité de s'appeler mollesse ; son hygiène, manie ; son respect du prochain, ostentation. Cette urbanité exagérée ne fit que croître à mesure que les jours passaient et elle finit par atteindre une complexité insolite. Ces Indiens étaient d'une surprenante pudeur. Dans les mois qui suivirent, je ne vis jamais un seul d'entre eux faire ses besoins en public. Bien qu'ils allassent complètement nus, je ne vis jamais personne, même parmi les enfants, dont le membre pût dénoter d'autre fonction que celle de pendre, flasque et sans consistance, entre les jambes qui le cachaient à moitié. Les jeux de mains, l'allusion charnelle semblaient exclus de leurs relations en société. La circonspection sur ce point était si grande qu'à présent encore il m'arrive de me demander s'ils forniquaient dans le privé, et, ne fussent les naissances qui se produisaient à toutes les époques de l'année, l'observateur le plus perspicace serait arrivé à la conclusion que ces Indiens ignoraient le coït. Hommes et femmes s'adressaient la parole de façon évasive, distante, même quand ils appartenaient à la même famille. Sans être dur ni autoritaire, leur comportement envers les enfants était sévère et leur ton, bien qu'empreint de considération et même d'affection, sentencieux et tranchant. En général, il y avait une séparation assez marquée entre les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre. Le goût de la propreté chez eux était excessif, presque irritant. Un bébé de un ou deux ans qui se promenait les fesses barbouillées d'excréments était un sujet de dispute assuré entre mari et femme. Un enfant qui urinait contre un arbre dans un endroit où il pouvait être vu recevait aussitôt une gifle.

Je viens de consigner un peu plus haut que, sauf pendant les orgies, je ne les avais jamais vus déféquer ni uriner en public ; et je n'ai pas davantage rencontré, aux abords du village, leurs excréments ; pas une seule fois. Je finis par comprendre qu'ils les enterraient ; ils ne se bornaient pas à les recouvrir de terre, de façon plus ou moins sommaire, mais ils creusaient un trou où ils les faisaient disparaître. En période de chaleur, ils se baignaient plusieurs fois par jour dans le fleuve ; aussi l'espace jaune de la plage était-il toujours rempli d'indiens et, quand je me promenais sur le rivage, je les voyais entrer dans l'eau et en sortir sans cesse ; et si, par hasard, je me trouvais plus loin et que le fleuve fût hors de ma vue, je ne cessais d'entendre, toute la sainte journée et même la nuit, le bruit de leurs plongeurs. L'hiver, ils chauffaient l'eau dans leurs marmites d'argile pour se laver, mais ils étaient assez nombreux à se baigner aussi dans le fleuve, à se diriger vers le rivage avec grand naturel, indifférents au givre bleuté du petit matin. Les aliments, ils les lavaient et les relavaient, infatigables, avant de les mettre à

cuire. Avec leurs balais de branches, ils balayaient l'intérieur des huttes et les abords, plusieurs fois par jour, et, les soirs d'été, ils arrosaient l'intérieur et l'extérieur en apportant l'eau du fleuve dans des jarres et en aspergeant le sol de leurs mains, faisant briller les gouttes d'eau dans les dernières lueurs du jour.

À force d'être obligeants, ils en devenaient ennuyeux et pleins d'affectation. Il suffisait que quelqu'un passât près de leur hutte pour qu'ils le saluassent avec insistance, l'engageassent à rester quelques instants à leur porte, eux d'ordinaire si concentrés sur leur tâche, et ils entamaient alors un long interrogatoire destiné à s'informer de l'état de santé de chacun des parents du passant, sans en omettre un seul, exigeant des réponses détaillées, provoquant, avec de nouvelles questions, des réponses plus fournies, de telle sorte que la cérémonie durait une heure et que le maître de maison finissait par demander des précisions sur la santé de personnes qu'il avait vues le matin même sur la plage et avec lesquelles il n'avait échangé qu'un salut distant. Quand ces rencontres de hasard se produisaient sur un espace public, c'est-à-dire un lieu éloigné des habitations de ceux qui se rencontraient, la chose se limitait à un dialogue rapide, laconique et même un peu hautain. Cette distance était également matérielle puisqu'un espace de plusieurs pas les séparait, comme si leur principal souci eût été de ne pas se toucher, d'éviter à tout prix un frôlement possible.

Ils demeuraient pendant quelques secondes très droits, dignes, un peu rejetés en arrière, pour échanger des formules rapides et rien moins que sincères, puis ils poursuivaient leur chemin tête haute, les yeux mi-clos, le dos et les épaules raides, dans une attitude conventionnelle qui dénotait orgueil et gravité. Cet excès de pudeur et de dignité les rendait susceptibles. Les choses les plus insignifiantes les offusquaient. Si, par exemple, une allusion un peu choquante se glissait dans une conversation, ceux qui étaient présents baissaient la tête, adoptaient un air pensif, demeuraient un moment silencieux, puis invoquaient le premier prétexte venu pour se retirer. Avant de traiter de sujets relatifs à la fornication, la menstruation ou les excréments, ils éloignaient les enfants, et si un adulte, agissant à la légère, se mettait à parler de ces choses sans avoir invité les enfants à s'en aller, il était rappelé à l'ordre sur un ton tranchant et péremptoire.

Comme s'ils avaient eu besoin d'un certain temps pour le réapprendre, les Indiens ne récupérèrent que progressivement ce rythme rapide sur lequel ils faisaient toutes choses. Cette rapidité était le fait des mâles, car les femelles se mouvaient avec placidité, l'air absent, elles travaillaient toujours comme

en pensant à autre chose. Les hommes se déplaçaient presque au trot et, quand ils croisaient les femmes, la différence de rythme sautait aux yeux. On eût dit que les hommes étaient l'horizon mobile et dur d'un centre sombre, doux et sédentaire, représenté par les femmes. Lorsque les hommes se rencontraient sur la plage jaune et qu'ils s'arrêtaient pour échanger leurs politesses laconiques, la rapidité de leurs gestes était telle qu'ils semblaient par moments faire de petits sauts sur place, à distance prudente de l'interlocuteur, comme s'il leur eût été défendu de s'arrêter jamais tout à fait. Quand ils allaient par exemple à la pêche dans leurs embarcations, ils traversaient la plage en courant, sautaient dans les barques et s'éloignaient en ramant avec énergie, au point qu'ils disparaissaient en quelques minutes dans les bras de rivière que formaient les îles. C'était une rapidité constante, régulière, de sorte qu'ils semblaient tout faire en courant et, lorsque arrivait la nuit, ils s'abattaient sur le sol en terre des habitations et dormaient d'un trait jusqu'à l'aube.

Ils emplissaient de leurs va-et-vient, dans les matins ensoleillés, l'espace transparent. De ce qui s'était passé les premiers jours, il ne restait d'autres traces que certains estropiés qui s'étaient fondus dans la tribu. C'était un peuple courtois, travailleur, austère. Ils plaisantaient peu et, mis à part les enfants qui, en général, jouaient aux abords du village, ils ne riaient presque jamais. Les femmes, cependant, semblaient moins sérieuses que les hommes ou peut-être moins rigides. Les hommes avaient une attitude qui frisait l'agressivité, les femmes la résignation et l'indifférence. Mâles et femelles semblaient faire les choses non par goût, mais par devoir. Le plaisir semblait absent de la vie commune. Qu'ils copulassent en privé, la preuve en était non pas la concupiscence en leurs actes publics, mais le ventre des femmes qui enflait pendant la grossesse et les enfants ridés et pleins de sang qui, de temps à autre, venaient au soleil de ce monde.

Objet d'attentions et d'indifférence, d'obséquiosité subite et passagère, de demandes incompréhensibles ou de dédain persistant, je dérivais parmi eux, convaincu que ce qu'ils attendaient de moi, si tant est qu'ils attendissent quelque chose, ils ne l'obtiendraient pas avec ma mort, mais bien plutôt par ma présence constante et mon attention patiente à leurs discours interminables. De temps en temps, un Indien s'approchait et, se plantant devant moi, il s'embarquait dans un plaidoyer sans fin plein de gestes lents, explicatifs, qui se rapportaient à l'horizon, au fleuve, aux arbres, non sans que, par moments, un de ses bras se repliât et que la paume de la main vînt frapper avec énergie la poitrine de l'orateur qui, de cette façon, se désignait

comme le centre de ce flot de paroles brèves, rapides, criardes. D'autres fois, quand je passais près d'une habitation, la voix d'une femme qui travaillait dans l'ombre près de la porte m'engageait, en murmurant *Def-ghi, Def-ghi*, sur un ton doux et confidentiel, à m'arrêter, et, sans lever les yeux de son travail, sans jamais m'adresser un seul regard, la femme prononçait un discours bref, précis, puis elle continuait de travailler en silence comme si je m'en étais déjà allé. Plus expansifs, les enfants me suivaient parfois et me parlaient, mais la gravité générale les gagnait eux aussi et ternissait leur enthousiasme.

Les semaines passèrent, et les mois. L'automne arriva, un orage balaya l'été et la lumière qui vint après la pluie fut plus pâle, plus mince ; dans les après-midi ensoleillés, parmi les feuilles jaunes qui tombaient sans cesse et pourrissaient au pied des arbres, je restais immobile, assis par terre, rêvant éveillé dans la fascination incertaine du visible. Sous un ciel bleu pâle et même parfois blanc, dans la lumière ténue et uniforme qui s'amincissait plus encore contre le feuillage jaune, entre l'herbe décolorée et le sable blanchi, sec et soyeux, quand le soleil semblait, en me chauffant la tête, faire fondre le moule limitatif de l'habitude, quand ni tendresse, ni mémoire, ni même étonnement ne donnait un ordre ou un sens à ma vie, alors le monde entier que j'appelle à présent, à ce stade, l'automne, montait, net, depuis son envers noir, devant mes sens et m'apparaissait comme une part de moi ou comme un tout qui m'englobait, si irréfutable et si naturel que rien ne nous reliait d'autre que l'appartenance mutuelle, sans ces obstacles que peuvent être l'émotion, la peur, la raison ou la folie. Puis quand le soleil commençait à décliner et que l'habitude me remisait à nouveau dans la contingence salvatrice, je me promenais parmi les Indiens, cherchant à faire quelque besogne inutile qui me permît d'atteindre la fin de la journée, pour être à nouveau l'abandonné, avec un nom et une mémoire, comme un réseau de pulsations s'agitant au centre du devenir.

L'hiver apporta plus de réalité. En alternant bruine et givre, il nous rappelait l'intempérie humaine et nous engageait à élaborer des intermédiaires pour nous défendre du monde ; la hutte, les fourrures, le feu élémentaire autour duquel nous nous pressions, toutes les feintes pour retrouver la chaleur animale et pour survivre nous occupaient avec des tâches précises et nous distrayaient de l'indicible. Les Indiens traversaient la pénurie avec honneur : le peu qu'ils parvenaient à arracher à l'hiver, ils le partageaient avec équité et les plus forts faisaient un rempart autour des plus faibles en leur procurant nourriture et vie. En tout cela, ils agissaient avec bon sens et

discernement ; c'est ainsi que, beaucoup plus tard, je compris que si certains hommes robustes jouissaient de privilèges pendant les mois de pénurie, ce n'était pas parce que les autres redoutaient leur force brutale, mais parce que ces hommes intrépides étaient nécessaires à la survie de la tribu dans laquelle chacun des membres, même le plus humble, du nouveau-né au vieillard moribond, avait un rôle précis qui lui était assigné. Plus d'une fois, je vis un de ces gaillards céder son vêtement ou sa nourriture à un vieil homme, à un malade ou à un enfant, surprenant contraste avec l'horreur des premiers jours.

Voilà comment se comportaient ces Indiens dans l'hiver rigoureux et gris, sans perdre ni de leur brusquerie ni de leur réserve. Un homme silencieux venait chaque jour à la hutte qu'on m'avait attribuée un peu à l'écart, du village, avec de la nourriture et un peu de bois sec pour le feu. Il est à noter que de tous les hivers que je passai avec eux, le premier fut le plus long et le plus implacable. Pendant des semaines, une bruine glacée noya l'horizon et le ciel, et quand enfin elle s'arrêta, le froid, au lieu de diminuer, augmenta ; nuit après nuit, il se mit à tomber, d'un ciel limpide et si proche qu'il nous écrasait presque, des gelées blanches, de sorte que la campagne chaque matin se réveillait toute blanchie, comme si les étoiles, pulvérisées sous le choc du froid, étaient en train de s'effriter et de saupoudrer la terre. Toutes les eaux, à part celle du grand fleuve, devinrent givre, mince, friable, étincelant, bleu à l'aube, vert-jaune durant le jour et rose à la tombée du soir. Le sable s'affina, comme s'il était fait, lui aussi, de poussières d'étoiles ; et la terre, sèche et durcie aux endroits où elle n'était pas mêlée au sable, devint lustrée et bleuâtre. Il y eut, pendant des semaines, une sorte d'immobilité, comme si l'air et le temps lui-même s'étaient congelés, suspension glacée de la lumière, ou plutôt transparence sur laquelle la lumière changeante, bleue, verte, jaune, violette, rose, rougeâtre, comme sur du givre, se reflétait. Les arbres, pétrifiés, branches nues contre le ciel blanchi, noires et entrecroisées, disposaient un paysage de cauchemar. Bêtes et oiseaux mouraient de froid et restaient là, raides, gris, sans se décomposer, intacts et à demi effacés dans le froid et la mort. Il arrivait la même chose à certains hommes : les vieux surtout qui s'emplissaient, pendant ces nuits interminables, de froid et de rêve, et, sans plus d'envie de se lever, continuaient droit vers la mort par paresse ou commodité. Légers, silencieux, sans violence, comme en automne les feuilles des arbres vers la terre qui est leur maison véritable, ces hommes, dans l'hiver excessif, tombaient dans la mort. Les survivants guettaient, venue du nord incertain, la première brise attiédie. Et quand les feuilles tendres, petites

et rougeâtres se mirent à percer, on eût dit que c'était non pas leurs bourgeons, mais bien l'air glacé qu'elles faisaient éclater.

Peu à peu, les Indiens recommencèrent à sortir de leurs huttes, moins dans l'espace extérieur que dans le printemps. L'air jusque-là immobile coulait à nouveau, comme le givre qui redevenait eau et les arbres cristallisés qui s'étaient mis à lancer dans l'air bleu des nuages graduels de feuilles vertes. Le sable jaunissait et le fleuve paraissait d'or. Dans les champs fleuris, le va-et-vient rapide des Indiens avait repris. Des volées d'oiseaux multicolores sortaient, raides, des îles et venaient s'incruster dans les arbres des champs, derrière le village. Les pumas et les caïmans réapparurent, encore somnolents. Les jours tièdes se prolongeaient en fins d'après-midi rouges, un peu fébriles, et, à mesure que le printemps avançait, on pouvait voir, plus tard chaque jour, la plage jaune se remplir de gens, de sorte qu'entre les odeurs de cuisine, les lentes promenades au bord de l'eau, l'éclat jaune, dans le ciel encore clair, des premières étoiles et la lueur qui nimait les feuillages, les soirées de cette saison d'espoir étaient tranquilles et bienveillantes. Vers le milieu de la matinée, quand le froid déclinait, les premiers feux s'allumaient à l'extérieur, devant les huttes, entre les arbres ; alors, dans l'espace entier qui gardait encore les relents de saisons anciennes, pourries et enterrées, macérées par le temps et les pluies, feuilles, bois, corps animaux, chair et ossements humains, excréments, la fumée lente montait à nouveau, victorieuse parmi les pousses et, avec les sensations qu'elle éveillait, elle apportait à ceux qui avaient perdu, dans la privation de l'hiver, toute trace d'eux-mêmes, le souvenir d'une vieille persistance. J'avais plaisir à voir comme nous revenions au monde, dans ces matinées de plus en plus tièdes, après les mois de somnolence et de repli. Le jour lumineux semblait rendre euphoriques et même joyeux ces êtres circonspects et raides comme du carton. Quelque chose de plus vivant, de plus amical que le devoir, l'efficacité ou la subsistance, avait l'air de les justifier dans leur travail ; et quand ils se croisaient un moment sur la plage ou parmi les arbres, ils s'attardaient à bavarder un peu plus que de coutume, comme si, au lieu de considérer la courtoisie comme un délit ou une négligence, ils eussent senti que le plaisir austère qu'ils échangeaient là était la preuve d'un avantage gagné sur le temps et les choses.

Les jours passant, cette douceur commença cependant de se fissurer. Nous entrions dans l'été comme dans une maison de feu et nous tournions, étourdis et perdus, dans la lumière blanche. L'ombre poisseuse des arbres ne nous protégeait plus. Seul le lever du jour atténuait un peu la chaleur, car la

première lumière de l'aurore dispensait déjà une ardeur qui ne se dissipait que très tard dans la nuit. La tribu s'agitait en un rêve inquiet. Pendant ces derniers mois, les Indiens s'étaient couchés de bonne heure afin de se lever dès l'aube, frais et dispos. La nuit, il n'y avait pas une âme visible dans le village : un silence pacifique régnait, sans autre interruption que les cris des oiseaux nocturnes. Avec les grandes chaleurs, cette discipline spontanée se relâcha. Je l'attribuai au début à ce soleil aride qui montait, constant, abrutissant, dans le ciel sans limites, mais je compris peu à peu que l'année qui passait ramenait avec elle, d'un fond noir inconnu, comme la fin du jour la fièvre dans les entrailles du moribond, une foule de choses à demi oubliées, à demi enterrées, dont la persistance et même l'existence nous paraissent improbables, mais qui, lorsqu'elles réapparaissent, nous démontrent, par leur présence péremptoire, qu'elles n'ont jamais cessé d'être la seule réalité de nos vies. De la même façon, le grand fleuve, paisible pendant des mois, montre avec des détritiques, des bêtes inconnues et une violence graduelle sa force véritable pendant la crue.

Les relations entre les Indiens, si courtoises et distantes jusque-là, dérivèrent vers l'indifférence, la calomnie et la bagarre. Certains d'entre eux devenaient impatients, irritables et, en général, avaient tendance à s'isoler et à déambuler comme des gens égarés ou des somnambules. Le vin des matinées ne semblait pas être facile à boire pour ces hommes, comme s'il avait fermenté en ennui et en nostalgie. Qu'il leur manquât quelque chose, cela était certain, mais je n'arrivais pas, en les observant du dehors, à savoir quoi. Ils épiaient le jour vide, le ciel ouvert, la côte lumineuse, avec l'espoir de recevoir, de l'air qui scintillait, un appel ou une vision. Sans force, sans aucun centre, eût-on dit, ils dérivèrent, pleins d'attente. La substance commune qui d'habitude faisait s'agglutiner la tribu, en lui donnant la cohésion d'un être unique, s'affaiblissait, la menaçant d'errance et de dispersion. Dans le commerce journalier, ils faisaient montre d'absence et d'un retrait farouche. Ils semblaient pressentir un manque sans parvenir à le nommer ; comme s'ils cherchaient sans savoir ce qu'ils cherchaient et sans savoir ce qu'ils avaient perdu.

Quand ils l'eurent compris, tous leurs gestes devinrent message, signe et, peu à peu, chaque fois avec moins d'hésitation, ils convergèrent vers l'action. Je lisais, sur leurs visages et dans leurs gestes, la détermination qui grandissait en eux. Un jour que je passais devant une hutte, je vis une vieille en train de contempler un crâne humain déjà vieux et poli. Le visage ridé de la vieille exprimait, sans retenue, convoitise et fascination. Les jours suivants, je

vis des petits groupes tenir conseil et des Indiens aller et venir d'un groupe à l'autre pour apporter messages et opinions. D'autres préparaient, avec une adresse enthousiaste, des flèches empoisonnées. Des objets qui avaient appartenu à mes compagnons réapparurent en plusieurs endroits, sans que je susse d'où ils pouvaient sortir : des vêtements, un casque, une épée, des pièces de monnaie. Tout le monde voulait y jeter un regard, les toucher, les tripoter. En moins d'un an, ces choses avaient pris l'air usé et définitif qu'ont les reliques. Pour avoir le privilège de les toucher un instant, il y eut souvent des disputes et même du sang. Ces dépouilles étaient mêlées à des objets que je ne connaissais pas, mais dont l'origine était facile à deviner : colliers, pierres, couteaux, morceaux de bois, si jaunes et si polis que c'est à peine s'ils se distinguaient des ossements, humains et animaux à en juger par leurs différentes tailles et formes, parmi lesquels ils étaient égarés. Des crânes roulaient sur le sable au cours de disputes fréquentes et violentes. Personne cependant ne les gardait longtemps en main, comme si, outre la fascination démesurée qu'ils exerçaient, ils exsudaient on ne sait quel poison.

Un matin, de fort bonne heure, une rumeur me réveilla. Le jour pointait à peine. Une foule de corps sombres luisait dans l'air de la plage. Agitation, hâte, enthousiasme, joie même les agitaient. Une centaine d'hommes s'embarquaient dans les canots alignés près du bord, et la tribu entière, venue prendre congé, s'attroupaient autour d'eux. Tout le monde gesticulait en parlant à voix basse et rapide, un peu étouffée par l'excitation contenue. Les canots s'écartèrent de la rive presque en un même temps et, dans le même temps que les hommes montaient à bord, ils s'éloignèrent vers l'amont du fleuve, tous à la même vitesse, jusqu'à ce qu'ils se fussent perdus entre les îles. La tribu resta longtemps sur le rivage avant de se disperser, comme si elle contemplait, avec stupeur et espoir, le grand soleil rouge qui montait au-delà des îles, nettoyant l'air matinal de toute obscurité et semant le fleuve violet de reflets sinueux.

Dans les jours qui suivirent, les regards se portaient sans cesse vers le grand fleuve scintillant et désert. Les îles basses qu'il avait formées s'étalaient en son centre, immobiles, s'allongeant vers l'amont. Aucune fraîcheur ne montait de l'eau. Et aucun signe n'arrivait de l'horizon blanc et brumeux de chaleur. Incertitude, angoisse rongeaient, avec une intensité croissante, le cœur des Indiens. De temps en temps, l'un d'eux, abandonnant ce qu'il était en train de faire, s'approchait de la plage et, sans avoir l'air de rien, tout en feignant de se laver les mains ou d'uriner dans l'eau, il regardait vers l'amont dans l'espoir de découvrir le retour des barques. D'autres sortaient, plusieurs

fois par jour, sur le devant de leurs huttes où ils se protégeaient de la chaleur et ils scrutaient le fleuve. L'impatience leur fit peu à peu abandonner leurs occupations et se rapprocher du rivage. Au début, ils n'étaient que trois ou quatre, le deuxième jour une poignée, le troisième déjà presque une foule, et le quatrième la tribu entière était sur la plage, les yeux rivés sur cet endroit du fleuve, entre les îles plates et allongées, par où avaient disparu les barques et par où, à n'en pas douter, ils attendaient de les voir revenir.

Elles revinrent en effet, brillantes et bleues, non pas à l'aube comme elles étaient parties, mais au crépuscule comme lorsqu'elles m'avaient amené. Les mêmes feux que j'avais vus, depuis l'eau, illuminer la plage s'étaient allumés de nouveau, cette fois sous mes yeux. Tout se répétait, mais à présent ces événements venaient se relier à d'autres, semblables, qui se déployaient dans ma mémoire. Ce qui s'avavançait avait pour moi un goût déjà connu : comme si le temps, en se répétant, m'eût laissé en un autre point de l'espace, d'où il m'était possible de voir, selon une perspective différente, les mêmes événements qui revenaient à intervalles réguliers ; et l'impression que ces événements s'étaient déjà produits fut si grande que, tandis que dans l'air bleu, sur le fleuve qui reflétait les brasiers, je voyais avancer les embarcations à leur rythme rapide et uniforme, je crus un moment, sans m'en rendre bien compte, mais de façon intense et complète, me voir moi-même, perdu et comme fasciné, en train de découvrir dans la tombée du soir pleine de paix extérieure et de confusion humaine l'ombre sans limites que laissaient entrevoir autour de moi ces rivages premiers. Mais ce n'était pas moi qui arrivais dans ces embarcations – il y avait là en effet un homme vivant, qui devait avoir à peu près mon âge et qui se tenait, raide et immobile, parmi les rameurs. *Def-ghi, Def-ghi*, lui disaient certains, à peine eut-il mis pied à terre, quand le désordre et la foule les empêchaient de s'approcher des cadavres que les membres de l'expédition débarquaient et déposaient, en les empilant sans soin, sur le sable de la plage. Le prisonnier – bien que ce mot, comme on le verra par la suite, fût impropre – les ignorait, et si, de temps en temps, il daignait en regarder un, il le faisait avec un dédain calculé et un mépris indifférent. *Def-ghi, Def-ghi*, insistaient les autres en se désignant pour attirer l'attention du prisonnier sur leur personne. Les mêmes sourires mielleux que je connaissais bien lui étaient adressés, les mêmes plaisanteries de mauvais goût, comme de feindre la colère ou d'être disposés à l'agression, pour, un instant plus tard, se répandre en éclats de rire, la même ostentation théâtrale pour poser un personnage facile à reconnaître. Le prisonnier, à dessein, ignorait ces actes de séduction, ce qui contribuait à stimuler les Indiens et à

les pousser à tant de variations qu'on ne savait plus, à certains moments, si le changement d'attitude était véritable ou feint et si le passage de l'hilarité à la rage, du sentimentalisme à la violence, de l'arrogance à l'obscénité, était une modification délibérée causée par le désir qu'ils avaient de se composer une attitude immédiatement compréhensible ou si, en réalité, mus par l'indifférence du prisonnier et par la fébrilité que sa présence semblait leur communiquer, ils étaient pleins d'incertitude et de confusion, comme une substance molle et informe que le va-et-vient de l'événement modèle en figures arbitraires et passagères. Une chose cependant était sûre : le prisonnier savait, depuis le premier moment, ce que les Indiens attendaient de lui, chose que moi, en revanche, je n'ai devinée que peu à peu, et récemment, après de longues années ; et encore aujourd'hui, soixante ans plus tard, tandis que j'écris dans la nuit d'été à la lumière de la chandelle, je ne suis pas sûr d'avoir compris – bien que cette question eût été, tout au long de ma vie, mon seul objet de réflexion – le sens exact de cet espoir.

Ce qui se passa les jours suivants se devine aisément : depuis l'accumulation du désir dans le matin ensoleillé et tranquille tandis que les corps dépecés rôtissaient sur les braises jusqu'à l'éventail de morts et d'estropiés deux ou trois jours plus tard et la reprise hésitante de la vie commune, en passant par le plaisir contradictoire du banquet, par la détermination suicidaire de l'ivresse et par le marais des accouplements multiples, étranges et obstinés, le retour de ces événements, dans un ordre identique, était encore plus étonnant si l'on considérait qu'il ne semblait venir d'aucune préméditation, qu'aucune organisation planifiée ne les déterminait et que les jours mesurés, gris et sans joie de toute l'année menaient peu à peu les Indiens, sans qu'eux-mêmes s'en rendissent compte, vers ce nœud ardent qui était leur seule fête et dont beaucoup se tiraient fort mal en point et à grand-peine, sans parler de ceux qui y restaient englués à jamais. C'était comme s'ils dansaient sur un rythme qui les gouvernait, un rythme secret dont ils pressentaient l'existence, mais qui était inabordable, incertain, absent et présent, réel, mais indéterminé, comme la présence d'un dieu.

Le prisonnier, comme mon ombre, se promenait, un peu oublié, dans la grande clairière sablonneuse où fumaient les grils. Il avait l'air, contrairement à moi qui avais déambulé avec effroi et stupeur au milieu de la tribu, non seulement indifférent et tranquille, mais encore, si l'on tient compte des poses qu'il prenait, un peu déçu que les Indiens, absorbés dans la contemplation des grils ou perdus dans leurs rêves charnels, fissent si peu

attention à lui. Il semblait attendre d'eux hommages ou soumission et il lui venait un air contrarié quand il constatait qu'on ne le fêtait pas assez. On eût dit que le fait d'avoir été capturé lui conférait une certaine supériorité. Il est vrai qu'au moment où il avait débarqué, de nombreuses personnes s'étaient approchées de lui, l'avaient entouré et avaient essayé, par tous les moyens, d'attirer son attention, et j'avais vu recommencer avec lui l'assaut que j'avais eu à supporter pendant les premiers temps de ma vie au village, mais, contrairement à ce qui se passait avec moi, il semblait connaître à fond les motivations des Indiens, et son attitude hautaine et dédaigneuse montrait que ce siège ne lui déplaisait pas, qu'il lui conférait au contraire, pour des raisons mystérieuses, un pouvoir inconnu. En revanche, il était évident que ma présence l'importunait. Les regards dédaigneux qu'il me lançait étaient, à la différence de ceux, prétentieux et arbitraires, qu'il réservait à la tribu, épaissis de haine. Je le surpris plus d'une fois à m'épier, comme qui étudie un ennemi. Il évitait, en général, mon regard, de même qu'il ne me regardait jamais directement, m'ignorant afin, sans doute, d'établir, par dessein magique, dans ce monde où j'avais l'air de le gêner, mon inexistence. Quand je le vis arriver, seul survivant et dans une situation analogue à la mienne, je pensais que l'horizon inconnu m'envoyait un allié, mais un coup d'œil rapide lui avait suffi pour me reconnaître au milieu de la tribu et, depuis ce moment-là, il n'avait été vis-à-vis de moi que dérobadés et hostilité. Lui savait. Il était au courant, non pas seulement de son rôle, qu'il jouait avec ferveur et application, mais aussi du mien, me donnant l'impression assez désagréable d'être, à la fois, admis et repoussé par lui. Lorsque, au cours des pauses pendant la frénésie, les Indiens revenaient à l'assaut, le prisonnier se comportait avec eux comme l'homme important qui daigne, sans y prendre grand intérêt, accorder une attention réticente aux supplications de la plèbe, après quoi il regagne, du même geste arbitraire, ses hauteurs, sans laisser deviner si, dans ses décisions à venir, il tiendra compte des suppliques ni si, tout bonnement, il les a entendues. Cette attitude exaspérait les Indiens qui parfois, excédés, passaient de la supplication à la demande péremptoire ou à la menace. Mais il était évident que ces colères n'effrayaient pas le prisonnier. Il avait l'air de gouverner, de par la simple variation de ses poses exagérées, la tribu tout entière. Les rôtiisseurs, qui n'étaient pas ceux de la première fois, lui accordaient la même courtoisie tranquille que celle qu'ils m'avaient offerte, mais, même avec eux, il était intraitable. Aujourd'hui encore, il m'arrive de me demander si cette conduite excessive était un trait de caractère ou un rôle appris – aujourd'hui, ce soir, tant de temps après, alors

que je crois saisir ce que les Indiens attendaient de moi pour l'avoir découvert peu à peu, à mesure que les années passaient. Le prisonnier, lui, le savait depuis le début, car, du fait qu'il appartenait à une tribu sans doute proche, il connaissait la langue de ceux qui l'avaient capturé, ou bien parce que sa tribu, à cause de ce voisinage, avait déjà été l'objet d'expéditions semblables, il devait savoir, pour l'avoir entendu raconter à d'autres, les raisons de sa captivité. Ces raisons lui conféraient une supériorité dont il n'usait pas, il faut bien le dire, avec suffisamment de décence ; à ce que je pus voir, l'extorsion même n'était pas absente de son manège et il acceptait, avec impudeur, toutes sortes de cadeaux, sans donner cependant, à qui les offrait, l'assurance que ses désirs seraient exaucés. Il passa, dans cette prébende, deux bons mois jusqu'à ce qu'un matin d'automne où il bruinait, dans une barque chargée de nourriture et de colifichets, il disparût, ramant lentement vers l'amont du fleuve, raide et silencieux, sans avoir perdu un seul instant cet air de mauvaise humeur et de mépris de qui se sent mal reçu par des gens inférieurs ne méritant pas son éminente compagnie, impassible aux clameurs de la tribu qui l'escorta jusqu'à la barque comme un prince du sang, sans cesser de manifester, dans ses actes et ses expressions, combien elle désirait être à jamais gravée dans sa considération et sa mémoire. Il disparut peu à peu à l'horizon, se confondant avec lui, dans l'automne avancé, dans le gris égal de la terre, de l'air, de l'eau et du ciel, comme un mirage de plus en ce monde qui nous en dispense déjà tant.

C'était l'époque où les Indiens avaient déjà émergé, non sans peine et lenteur, du puits noir où, à intervalles réguliers, ils s'enfonçaient. Durant les dix années que je passai avec eux, dix fois leur revint, ponctuelle, la même folie. Le plus singulier était que, durant les mois d'abstinence, aucun signe extérieur ne laissait transparaître la force démesurée du désir qui les rongait. Quand je commençais à m'orienter dans la forêt de leur langue et à l'utiliser sommairement, ce qui prit du temps, je les interrogeai, curieux, plusieurs fois, bien que de façon indirecte. C'était comme s'ils avaient perdu la mémoire et ne savaient à quoi je faisais allusion. Il n'y avait dans leur réponse ni dérobade ni hypocrisie ; non, il s'agissait d'oubli ou d'ignorance. Ces Indiens ne mentaient jamais. Ils parlaient peu et toujours pour des raisons précises. L'art de la conversation leur était inconnu. Leurs assemblées n'étaient pas à proprement parler des conversations, mais un échange d'idées très précises qu'ils lançaient, laconiques, à l'auditoire qui, à son tour, les recevait sans commentaires. Parfois, entre une question et sa réponse, des heures se passaient. Et l'agitation verbale qui gagnait ces réunions n'était pas

due au nombre des allocutions, mais à la répétition, qui pouvait changer en rapidité et en intensité, de deux ou trois phrases, brèves et criardes, et parfois même d'un seul mot. Les saluts conventionnels qu'ils s'adressaient et l'excès de formules polies semblaient être, de leur point de vue, un mal nécessaire. Cette pauvreté orale est pour moi la preuve qu'ils ne mentaient pas, car le mensonge en général se forge sur l'idiome et demande, pour se déployer, abondance de mots. L'oubli et l'ignorance semblaient authentiques : c'était comme si une part de l'obscurité qu'ils traversaient imprégnait leurs mémoires, barbouillant de noir des souvenirs qui, s'ils se fussent maintenus, auraient pu les rendre fous. Sans même y prêter attention, ils exagéraient les marques de pudeur, horrifiés sans doute, et de façon confuse, comme les animaux, de pressentir ce dont ils étaient capables. Pendant les mois de l'année où la pénurie les obligeait à affronter l'extérieur, l'oubli devenait total et ils étaient alors austères et fraternels, moins peut-être à cause de nobles sentiments que parce qu'ils comprenaient qu'il fallait assurer, pour leurs fêtes charnelles, la robustesse et l'intégrité de la tribu. Dès la fin de l'hiver, la détérioration commençait. Le jour durable, en sa lumière aveuglante, les mettait peu à peu, nus et abandonnés, face à l'évidence. Ils passaient, comme on passe de l'apathie à l'enthousiasme, non pas à une autre saison de l'année, mais à un autre monde où ils oubliaient également tout, pudeur, mesure ou parenté. Ils allaient d'un monde à l'autre en passant par une zone noire qui était comme une eau d'oubli et ils traversaient, à intervalles réguliers, un lieu où toutes les limites s'effaçaient et qui les laissait au bord de l'anéantissement. Il était normal que certains n'en revinssent pas et que beaucoup en gardassent des brûlures, comme après être passé au travers d'un incendie. Ce va-et-vient était pour eux, je crois, source de malheur. Il suffisait de les voir en possession de l'objet si fort désiré pour comprendre qu'il leur brûlait les doigts. Et la circonspection des mois d'abstinence venait de ce qu'ils sentaient que les actes quotidiens étaient pure apparence et qu'eux-mêmes venaient d'un monde oublié. Voilà comment vivaient ces Indiens, de la naissance à la mort, perdus dans ce pays démesuré. Le feu qui les consumait, omniprésent, brûlait à la fois en chacun d'eux et en la tribu entière. Un feu unique qui ne s'allumait pas, soudain, en une personne mais plutôt circulait, continu, de toutes parts et, de temps à autre, se manifestait. Malmenés par cette exhalaison incandescente, ils n'étaient pas plus maîtres de leurs actes que la spirale de poussière dans la tornade de novembre. Je grandis avec eux et je peux dire qu'avec les années l'horreur et la répugnance qu'ils m'inspiraient au début firent place à la compassion. Ces intempéries

qui les malmenaient, faites de faim, de pluies, de froid, de sécheresses, d'inondations, de maladies et de mort, étaient encloses dans une autre, plus grande, qui les gouvernait avec une rigueur extrême et contre laquelle ils n'avaient aucune défense, car, du fait qu'elle était occulte, ils ne pouvaient élaborer, comme ils le faisaient avec les autres, des manteaux ou des armes qui l'eussent tenue en respect. Je les savais capables de résistance, de générosité et de courage, habiles dans le maniement du connu : il suffisait de voir leurs objets et l'habileté avec laquelle ils les faisaient et les utilisaient pour comprendre aussitôt que ces hommes ne se laissaient pas intimider par la rude écorce du monde. Mais ils étaient comme des naufragés sur un radeau, essayant de maintenir la discipline à bord tandis que l'orage se déchaîne, en pleine nuit, sur une mer inconnue.

Dix années sont faites de beaucoup de jours, d'heures et de minutes. De beaucoup de morts et de naissances aussi. Ce qui m'était étranger quand je touchai la rive le premier soir me devint peu à peu, avec le temps continu qui nous modèle et nous change, familier. Si, pour n'importe quel homme, son passé est incertain et difficile à situer en un point précis du temps et de l'espace, pour moi, qui venais du néant, sa réalité était plus problématique encore. Aucune vie humaine n'est plus longue que les dernières secondes de lucidité qui précèdent la mort. Vingt, trente, soixante, dix mille ans de passé ont la même étendue et la même réalité. De l'incendie le plus colossal, il ne reste d'autre vérité que la cendre. Mais il y a aussi en toute vie une période décisive qui, bien qu'illusion pure sans doute, nous fait cependant à sa forme, définitivement. C'est une illusion un peu plus épaisse que le reste qui nous est offerte afin que nous puissions, d'une certaine façon, nous représenter, lorsque nous le préférons, le mot vie. J'étais argile tendre lorsque j'abordai à ces rivages de délire, et pierre immuable lorsque je les quittai, même si mon séjour y avait été, compte tenu de l'âge que j'ai fini par atteindre, relativement court, et même si, dans les années qui suivirent, je vécus, en apparence, tant de choses que d'autres qualifieraient d'importantes et de variées.

Ma vie parmi les Indiens, du fait qu'elle s'y était tellement prolongée, ne ressemblait pas au séjour fastueux des prisonniers qu'ils retenaient quelques mois à peine et qu'ils renvoyaient ensuite vers l'horizon du fleuve dans des barques chargées de présents. Ils m'accordaient, certes, des privilèges et me protégeaient sans en faire montre, mais je partageais avec eux projets et hasards. Ils surent, cela oui, me garder toujours en marge de leurs fêtes sans mesure. Les dernières fois, pour ne point les voir, je partais pendant trois ou quatre jours à travers la campagne, non pas tant par répugnance que par

chagrin, afin de ne pas voir tomber dans ces marais mouvants plusieurs de ceux qui m'avaient souvent témoigné de la considération et de la bonté, et avaient éveillé en moi de l'affection. L'apprentissage de la langue qu'ils parlaient m'était d'autant plus difficile qu'elle était rudimentaire. Un observateur passager aurait pu penser qu'elle se construisait au gré de celui qui la parlait. Plus tard, je compris qu'il n'est jusqu'au caprice auquel notre intelligence n'impose des lois qui lui donnent l'apparence du savoir, et même en cela la vie des Indiens contrastait avec celle des autres hommes avec qui j'avais vécu et vivrais encore. Cette vie me laissa – et la langue qu'ils parlaient n'était pas étrangère à cette sensation – un goût de planète, de troupeau humain, de monde non pas infini, mais inachevé, de vie indifférenciée et confuse, de matière aveugle et sans dessein, de firmament ouvert : comme d'autres disent de cendres. Pendant des années je me suis réveillé jour après jour sans savoir si j'étais une bête ou un ver de terre, un métal en sommeil, et la journée entière passait en incertitude et désarroi, comme si j'avais été empêtré dans un rêve obscur, plein d'ombres sauvages, duquel seule me délivrait l'inconscience nocturne. Mais à présent que je suis un vieillard, je sais que la certitude aveugle d'être homme et seulement homme nous apparente davantage à la bête que l'incertitude constante et presque insupportable quant à notre propre condition.

Cet horizon d'eau, de sable, de plantes et de ciel, je me suis mis peu à peu à le voir comme un lieu définitif. Dans les premiers mois, les deux ou trois premières années peut-être, mes yeux guettaient ce qui viendrait me délivrer moins du besoin que de l'étrangeté. Mais cette espérance s'effaça avec les années. Le vécu, avec son épaisseur trompeuse, rongeaient les souvenirs fixes et sans défense. Quand nous oublions, c'est que nous avons perdu moins la mémoire que le désir. Rien ne nous est consubstantiel. Il suffit d'une accumulation de vie, même si elle est grise et neutre, pour que nos espoirs les plus fermes et nos désirs les plus intenses s'éboulent. Nous recevons des masses continues d'expérience comme le cercueil les pelletées de terre définitive dans la fosse humide. Pour tout dire, deux ou trois ans après mon arrivée, c'était comme si je n'avais jamais été ailleurs. Il n'y avait que le présent pâteux où se débat notre lucidité vaillante, mais faible et un futur qui annonçait davantage la répétition que la nouveauté. Mon sentiment d'étrangeté était, de ce fait, accompagné non pas d'étonnement, mais d'indifférence. Dans le va-et-vient des saisons, mon corps, densité sans destin propre, sans mémoire, était ballotté par la volée au ralenti des événements, et c'est de ce système, à la fois familier et inconnu, que viendrait me tirer, à son

caprice, la mort. Ma vie ne rêvait plus, ouverte, d'aucune diversité.

C'est, en général, ce que l'on n'a pas prévu qui arrive. Un après-midi, les Indiens, très excités, vinrent me chercher à ma hutte. Les jours précédents, je les avais vus discuter souvent à voix basse en me lançant des regards qu'ils croyaient discrets. Mais ils avaient déjà agi ainsi, chaque fois par exemple qu'ils s'apprêtaient à me proposer un travail ou à me faire une invitation. La première fois qu'ils m'avaient emmené chasser ou lorsqu'ils m'avaient demandé, devant la menace d'un orage, de l'aide pour déterrer leurs légumes, il y avait eu des conciliabules de ce genre. Mais ce qui était différent ce jour-là, c'est que l'attention portée à ma personne, que la longue vie en commun avait fait se relâcher, reprenait soudain une intensité inattendue.

Quand je sortis, je vis que dehors m'attendait la clameur des jours exceptionnels. La tribu entière s'attroupait autour de ma hutte. Trois ou quatre Indiens me firent sortir en me poussant, non pour me faire mal, mais pour que je me hâte ; ils faisaient aussi, sans nécessité, des gestes brusques, uniquement parce que leur excitation était si grande qu'ils n'arrivaient pas à la maîtriser. Ils m'escortèrent à grand-peine, parmi la foule qui poussait pour me voir, jusqu'à la plage. Tout le monde me touchait, me secouait, me caressait même, essayant de me retenir et, pour attirer mon attention, ils prenaient tous des poses exagérées auxquelles leurs regards, suppliants et vaincus, ôtaient toute vraisemblance. Ces regards, où semblait se réfugier leur dernier espoir, sont l'image la plus forte qui me reste d'eux et l'ultime preuve de la persistance de cette chose qu'ils s'efforçaient, avec leurs attitudes si peu naturelles, de vaincre et de dissimuler. On peut dire que, d'une certaine façon, ce sont ces regards qui, dans la nuit nette, m'aident à tenir la plume. Les yeux des Indiens trahissaient toujours cette présence indicible. Je n'ai jamais vu quelqu'un s'enfoncer dans des sables mouvants, mais je pense qu'en pareille situation, lorsque même la possibilité de se débattre vous est refusée et qu'on se voit obligé à l'immobilité pour ne pas collaborer avec ce qui vous avale, les yeux d'un homme attrapé dans cet abîme visqueux ne doivent pas regarder autrement. Ces regards, que tant d'hommes ont appris à dissimuler, sont comme le revers, constant, qui réfute la chair faussement orgueilleuse du visible. Ce sont eux qui prouvent que la compassion est justifiée, mais inutile, eux qui démantèlent, avec leur effroi discret, le luxe de l'apparence. Malgré leur éclat assourdi, voilé par ce qui les obsède, ils sont cependant, et peut-être à cause de cela même, méridiens. À tant indiquer leur origine, ils deviennent révélateurs : celui qui les voit dans leur insistance désespérée, celui qui perçoit leur sens malgré les efforts faits pour le cacher, celui-là peut se

considérer au fait du prix de ce monde.

On m'avait préparé, comme à mes prédécesseurs, une barque chargée de nourriture qui se balançait près du bord. Partagés entre leur volonté de me frayer un passage et celle de m'offrir des présents, les Indiens s'agitaient avec des gestes contradictoires qui installaient un désordre bruyant dans la foule. Les derniers mètres, je les fis presque en l'air, soulevé par des bras forts et pressants, et je me retrouvai assis comme par miracle dans l'embarcation ; presque dans le même temps, plusieurs Indiens entrant dans l'eau la poussaient vers l'aval. Je les laissais faire, immobile, sans même toucher la pagaie, voyant, tandis que je m'éloignais, la foule assemblée sur la plage, dont les plus proches de la barque, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, paraissaient être les derniers îlots d'une côte tourmentée qui se serait avancée dans l'océan. De nombreux Indiens couraient sur le rivage, dans le sens du courant, gesticulant en direction de la barque. L'un d'eux plongea et se mit à l'accompagner à la nage. Toutes les deux ou trois brasses, il s'arrêtait et, émergeant de l'eau, me faisait des gestes démesurés et se frappait la poitrine ; après quoi il replongeait et continuait de nager. Je finis par saisir la rame afin de mieux orienter l'embarcation. À mesure que je m'éloignais, ce qui se passait devant mes yeux gagnait du sens au lieu d'en perdre, et l'ensemble de la tribu, secouée par une clameur ambiguë, fut pour la première fois une évidence que je pouvais percevoir du dehors, au point que celui qui nageait à mes côtés ou ceux qui couraient sur le rivage pour accompagner la barque, afin de se faire remarquer, afin que je *les* reconnusse et les gardasse plus que les autres, ou plus frais, dans ma mémoire, par le fait même de s'être séparés de la tribu, ceux-là, au lieu de devenir plus nets, paradoxalement, s'effaçaient. Il est vrai qu'à présent je peux me souvenir d'eux à part, mais ils ne sont que celui qui nageait près de la barque ou ceux qui couraient sur le rivage, sans que je puisse affirmer à coup sûr que c'est ce rôle qu'ils aient voulu jouer. Mais ils finirent eux aussi par s'arrêter. Le nageur se dirigea, ruisselant d'eau, épuisé par l'effort, vers le bord, et les autres, après avoir couru un peu encore, s'immobilisèrent. Les *Def-ghi Def-ghi* qu'ils m'avaient adressés jusqu'au dernier moment cessèrent de retentir, presque plus personne ne gesticulait, personne ne me faisait plus de signes ni ne se livrait à ces actes dérisoires qui devaient les distinguer de la foule anonyme, et je pouvais les voir, figés sur place, nombreux, sur le fond d'arbres qui s'ouvrait en demi-cercle derrière la plage, au-delà des constructions qui laissaient voir entre elles, fragmentaire, la végétation, sous le soleil unique qui déjà déclinait vers la terre jaune pâle, dans un ciel presque vert, face au fleuve sauvage qui agitait à peine la barque

dans son avancée. Tandis que je m'éloignais porté par le courant, sans destin connu, j'éprouvais une impression que cette nuit seulement, soixante ans plus tard, alors que ne se déploie devant moi que fort peu d'avenir, je me hasarde à formuler, sans être cependant tout à fait sûr de ce que j'avance : il n'y avait personne dans la barque, en train de ramer dans le courant, personne n'existait là ni n'avait jamais existé hors celui qui, dix ans durant, avait déambulé, incertain et nébuleux, dans cet espace d'évidence. Cela dura jusqu'à ce qu'un coude du fleuve eût effacé, abrupt, la vision, et je sortis de ce rêve pour toujours.

Le courant m'emmenait, ferme, dans le crépuscule. De la rame, j'orientais la barque sans effort. Pendant des heures, on n'entendit que le bruit de la pagaie et, parfois, le tumulte d'oiseaux que ce bruit inquiétait quand je m'approchais trop de la rive ; sans bruit, à demi endormis, les caïmans se laissaient glisser de la boue rougeâtre des rives jusqu'à l'eau. Parfois, un poisson sautait et, sans être vraiment visible à la surface où il était monté pour happer, d'une goulée, quelque brouille comestible, il se laissait deviner par le bruit qu'il faisait, plus ou moins intense selon sa taille, et par le panache d'eau blanchie qu'il soulevait. J'en ai vu des jaunes, comme cuirassés d'or, des tigrés, d'un vert cuivré, à têtes de chats ou de serpents, certains deux fois plus hauts qu'un homme, d'autres gros comme des vaches, diversité vivante et mystérieuse qui avait fait de ce fleuve son foyer. Insectes, oiseaux, poissons, bêtes, et même monstres si l'on veut : parmi toute cette fièvre animale, moi seul, avec la petite lumière allumée au fond de moi, comme la flamme d'une bougie capable de résister à tous les vents, je dérivais, perdu et abandonné, dans l'extériorité pure. La nuit arriva. C'était une nuit sans lune, très sombre, pleine d'étoiles. Comme, dans ce pays plat, l'horizon est bas et que le fleuve redouble le ciel, j'eus, pendant un moment, l'impression d'avancer non pas sur le fleuve, mais sur le firmament noir. Chaque fois que la pagaie touchait l'eau, on eût dit que de nombreuses étoiles éclataient, se pulvérisaient, disparaissaient dans l'élément dont elles tiraient origine et qui les maintenait à leur place, qu'elles se transformaient, de points lumineux et fixes en taches informes ou en lignes capricieuses, de sorte que, sur mon passage, l'élément sur lequel je dérivais semblait être, à mesure, anéanti ou réabsorbé par la nuit.

La fatigue m'amena à la rive. Je m'endormis dans la barque. À l'aube, une voix me réveilla. Il a de la barbe, disait-elle, prudemment, mais non loin de mon oreille. Quand j'ouvris les yeux, deux barbues, penchés vers moi, m'observaient, surpris. Des casques luisants couronnaient leur tête ; ils

avaient l'air fatigué et un peu simple. Comme ils étaient penchés vers moi depuis la rive, j'eus d'abord un sursaut, car, voyant leur visage à l'envers, je crus – je sortais d'un rêve que c'était une espèce particulière d'aborigènes à qui la nature avait donné, par caprice, des têtes inversées, mais, en me redressant brusquement, ce qui effraya un peu les deux hommes qui se relevèrent en me menaçant de leurs armes, je pus voir que les têtes étaient bien à leur place et que les visages qui me regardaient ressemblaient beaucoup à tant d'autres que pendant mon enfance j'avais vus dans les ports. Pour les calmer, je me mis à leur raconter mon histoire, mais, à mesure que je parlais, je voyais grandir l'étonnement sur leur visage jusqu'à ce que je me fusse aperçu, au bout d'un moment, que j'étais en train de leur parler dans la langue des Indiens. J'essayai alors de parler ma langue maternelle, mais je dus constater que je l'avais oubliée. Au prix d'un grand effort, je parvins à prononcer quelques mots isolés, les rassemblant, par habitude, selon la syntaxe propre aux Indiens, ce qui, joint à mon aspect physique et même si mes explications n'en furent pas éclaircies pour autant, donna aux deux hommes la preuve que j'étais, comme eux, un étranger dans ce lieu de cauchemar.

Ils m'ordonnèrent de les suivre. Il y avait, plus bas sur le rivage, un campement et, un peu plus loin, un navire immobile au milieu du fleuve. Tout avait, dans l'aube avancée, cette couleur singulière qui annonce les jours d'exclusion et de délire. Les barbes des hommes, comme des masques rigides, entouraient des visages pâlis et légèrement anxieux. Je m'aperçus, à la difficulté que j'avais de m'entendre avec eux, que dix ans parmi les Indiens m'avaient déshabitué de ces gens. Quand nous arrivâmes au campement, ils me déroberent à la curiosité des subalternes qui travaillaient au bord du fleuve et m'emmenèrent en présence d'un officier qui se mit à m'interroger, mais, malgré toute ma bonne volonté, je ne pus comprendre grand-chose. Les mots, qu'il prononçait avec lenteur pour m'en faciliter la compréhension, n'étaient pour moi que bruit, les quelques sons isolés qui me permettaient de former une image précise étaient comme les fragments plus ou moins reconnaissables d'une chose qui m'avait été familière à une époque, mais qui, à présent, semblait avoir été mise en pièces par un cataclysme. À l'inverse, à chaque silence que l'officier laissait s'établir pour me permettre d'intercaler ma réponse, les quelques mots de notre langue commune qui me revenaient étaient comme agglutinés à ceux que j'avais appris avec les Indiens et qui semblaient, comme les plantes qui poussent dans cette région, plus forts, plus exubérants, plus naturels, plus nombreux. Nous finîmes par communiquer

par signes : oui, il y avait des Indiens à moins d'une journée de là, en amont du fleuve ; contre le courant, ça demanderait peut-être plus de temps ; ils s'appelaient colastiné ; non, ils n'avaient ni or ni pierres précieuses, mais des lances, des arcs et des flèches, ça oui ; oui, oui, ils mangeaient de la chair humaine. L'officier secouait la tête, un peu impatient. Bien que ce fût, comme je l'appris plus tard, la première fois qu'il foulait cette terre, il considérait chacune de mes réponses rudimentaires comme la confirmation de ses soupçons et de son opinion profonde, et il prenait chacune des caractéristiques des Indiens, pour aussi innocente qu'elle fût, comme une offense personnelle. J'eus l'impression que moi-même je lui semblais suspect, comme si un long séjour dans ce pays m'eût contaminé de quelque force négative. Pour un peu, il m'aurait envoyé au cachot, mais, au dernier moment, il consentit à me remettre entre les mains d'un curé. Cet officier était ce que dans ces nations on appelle une belle personne : barbe et cheveux noirs, lisses et bien coupés, corps athlétique et de belles proportions, peau bronzée et florissante à cause de sa longue fréquentation de la mer et des intempéries, et même dans cette aube immobile, sur ces rivages boueux où guettaient, avec une attention sournoise, crocodiles, araignées et indigènes, il était habillé comme pour assister à un bal de la cour, chemise empesée, métaux reluisants, raide, lustré et élégant. Quand il s'estima suffisamment informé, il parut oublier ma présence et se mit à donner des ordres que ses subalternes exécutaient avec rapidité et dévotion – le peu de temps que j'eus l'occasion de l'observer je pus constater que marins et soldats le vénéraient, et ses plaisanteries, toujours laconiques et mesurées, n'aidaient pas peu à adoucir les travaux brutaux de tous ceux qui étaient à ses ordres. On eût dit qu'il était conscient des privilèges que ce commandement impliquait et qu'il éprouvait de la compassion et même un certain amour pour ces hommes, et pourtant, à peine l'eus-je devant moi que j'éprouvai pour lui une sorte de répulsion, laquelle, les jours suivants, ne fit que croître. Les hommes m'emmenèrent avec eux vers le bateau ancré au milieu du fleuve et, pendant deux bonnes heures, ils préparèrent, avec un déploiement d'armes et de cris, une expédition. Jusqu'au soir, le bateau fit route vers l'amont puis il s'immobilisa de nouveau loin des berges. Je passai la nuit dans un coin du pont, assisté par le curé qui, après m'avoir donné à manger, entre de longs moments de silence, m'interrogeait avec douceur, mais sans résultat : la fatigue ou ces événements incertains et comme distants qui arrivaient, semblait-il, à mes sens, ne trouvaient pas, au fond de moi, un langage qui pût les exprimer. Au matin suivant, l'officier m'interrogea à nouveau en me

montrant les rives et, avec des gestes, je lui expliquai que le village n'était pas loin ; comme nous étions près du bastingage, je pus voir que pendant la nuit un autre navire avait jeté l'ancre près du nôtre : du second bateau arrivaient vers nous plusieurs embarcations chargées d'hommes en armes et, sur le nôtre, l'équipage lui aussi se préparait. Jusqu'au dernier moment, l'officier parut disposé à m'emmener avec lui dans son expédition, mais cette sorte de méfiance envers ma personne qui lui venait peut-être de ce qu'il avait deviné, sans bien s'en rendre compte, l'aversion qu'il m'inspirait le poussa non seulement à me laisser à bord, mais à m'envoyer dans la cale avec le curé, comme s'il avait craint de moi trahison et maléfice. Je dois dire que, les premiers temps, la curiosité qu'éveillaient mon aventure et ma personne s'accompagna de soupçon et de rejet, comme si mon contact avec cette zone sauvage m'eût donné une maladie contagieuse et qu'ayant été si longtemps soustrait à la zone à laquelle appartenaient ces hommes je fusse revenu à eux contaminé par l'extérieur.

L'expédition partit vers le milieu de la matinée et revint à la tombée du soir ; ils avaient bien trouvé les arbres, la plage semi-circulaire, le village, mais pas trace des habitants supposés. De la cendre encore tiède était mêlée à la terre sablonneuse. L'officier me fit appeler pour m'interroger une troisième fois. Le curé m'accompagnait. Avec des gestes fatigués, des phrases fragmentaires qui mêlaient des mots des deux langues et d'autres qui les combinaient sans exister en aucune des deux, je racontais, à la demande de l'officier, que les Indiens avaient sans doute vu les navires et que, comme j'avais pu le constater plusieurs fois, au moment des crues ou des risques d'invasion de quelque tribu voisine, ils s'étaient retirés vers l'intérieur des terres. L'officier, les yeux mi-clos, secouait la tête avec des mouvements lents et affirmatifs comme s'il avait déjà prévu cet affront. Il semblait émaner de tous ses gestes la conviction que les Indiens, au lieu de se replier à l'intérieur en les voyant arriver dans leurs bateaux pleins de soldats en armes, eussent dû, en raison d'on ne sait quelle obligation, rester à les attendre. C'était comme si cet officier exigeait que les Indiens eussent connaissance des plans qu'il avait conçus à leur endroit et que, les approuvant sans hésiter, ils dussent réaliser tous les actes que leur exécution nécessitait. Pour lui, il semblait inconcevable que les Indiens pussent avoir un point de vue personnel sur ces projets-là.

Après m'avoir vidé à force de questions qui se répétaient, inutiles, il me fit transférer, sans oublier le curé, à bord de l'autre navire. De nombreux officiers se chargèrent de moi ; ils m'interrogèrent, sous le regard curieux des

marins, puis ils me reléguèrent dans un coin du pont. Au vêtement qu'ils m'avaient donné le premier jour pour couvrir mes parties génitales vinrent s'ajouter chemise et culotte qu'au début il n'y eut pas moyen d'enfiler ; les vêtements me râpaient la peau, me faisaient me sentir bizarre, loin de mon corps ; mais je finis par m'y habituer et par oublier que je les avais sur moi. Le matin suivant, le curé me réveilla pour me couper la barbe et les cheveux et pour me donner à manger. Il m'apprit qu'une nouvelle expédition était partie à l'aube vers la côte et que, de ce moment-là, notre navire avait commencé sa descente du fleuve. J'allai me pencher au bastingage, mais je ne vis que le grand fleuve sauvage qui coulait vers la mer et les rivages vides et silencieux. Il n'y avait trace ni d'indiens ni de soldats, et cependant il n'y avait pas longtemps que nous voguions. Nous nous arrêtâmes dès la tombée de la nuit. Tant de silence venu des rives que le navire dans sa course avait laissées derrière lui et qui, à présent, de loin, bordaient ses flancs, finissait par être accablant. Je scrutais l'horizon sans bien savoir pourquoi. La lune, cette nuit, après son absence périodique, ressortit un arc jaune. Je contemplais, du haut du pont envahi par les moustiques, nombreuses entre les mâts et les cordages, les étoiles. Mais aucun bruit ne montait vers elles ; de l'amont du fleuve ne venait jusqu'aux bordages endormis que le même silence ininterrompu de la journée entière.

Rien de différent n'apparut le lendemain. À l'aube, nous reprîmes la route vers l'aval et, au crépuscule, nous jetâmes l'ancre à nouveau. L'équipage semblait se désintéresser complètement du navire que nous avions laissé plus haut, entre des îles basses et oubliées. J'étais le seul qui regardât, inquiet, au-delà du sillage que nous laissions. Au petit matin du troisième jour, les signes tant attendus apparurent. Comme, contrairement à notre navire, ils ne s'étaient pas, eux, arrêtés pendant la nuit, de nombreux cadavres nous avaient dépassés et flottaient en avant de la proue. Quelques soldats, mais surtout des Indiens : hommes, femmes, vieillards, enfants. Les soldats avaient souvent la poitrine ou le cou transpercé d'une flèche, je courus à la poupe et je pus constater que, de même qu'à la proue, de même qu'à bâbord et à tribord, de nombreux cadavres s'avançaient au fil de l'eau, presque aussi vite que le navire, de sorte que pendant les deux ou trois jours qui suivirent, il poursuivit sa route vers l'embouchure, escorté d'une foule de morts. Les marins, satisfaits de les reconnaître, montraient certains soldats dont le visage endormi émergeait de l'eau. Mais les officiers donnèrent l'ordre de les laisser flotter. Entre les Indiens et les soldats cela faisait beaucoup de corps, raides et indistincts, dérivant de plus en plus vite, comme une procession muette,

jusqu'à ce que, comme le fleuve atteignait son embouchure, dans cette mer douce que dix ans auparavant le capitaine avait découverte, ils se dispersassent et se perdissent en direction de la haute mer, ouverte et hospitalière. Ce même jour, je sus que le navire allait la traverser, cette mer, comme un pont de jours immobiles, sous un soleil aveuglant, vers ce que les marins appelaient, non sans une certaine solennité obtuse, notre patrie.

Jour après jour, la langue de mon enfance, de laquelle ne m'avait semblé subsister pendant les premières heures que des morceaux indéchiffrables, revint, intime et entière, d'abord à ma mémoire, puis, peu à peu, à l'habitude même de mon sang. Le curé, avec son insistance, m'aidait, mais les soupçons qu'il nourrissait à mon endroit, pour autant qu'il accomplît ponctuellement son devoir de charité, étaient plus grands que chez les autres, car il semblait convaincu, comme je pus m'en rendre compte à ses questions toujours orientées dans le même sens, que la compagnie des Indiens, dont par ailleurs il ne savait rien, avait été pour moi une occasion de goûter à tous les péchés. Ce curé qui, pendant trois ou quatre mois, s'occupa de ma personne jusqu'à ce que, soulagé, il pût me remettre en de bonnes mains, voyait en moi la présence du diable, et, n'eussent été sa droiture et son observance méticuleuse des obligations ecclésiastiques, il m'eût abandonné, car il était évident que je lui inspirais plus de peur que de compassion. La méfiance que j'éveillais chez tous était ancrée chez le curé dans plus de certitude ; si j'avais été lépreux, il m'eût sans doute touché avec plus de naturel. Ce prurit que provoquait ma personne fut, les premiers temps, si généralisé que j'en vins, par moments, à me demander s'il n'y avait pas eu, dans le fait d'avoir survécu et longtemps séjourné parmi les Indiens, quelque secret délit dont tout homme honorable devait se sentir coupable, à moins que les Indiens ne m'eussent, malgré moi, rendu solidaire de leur essence pâteuse et que, depuis, je ne me fusse promené parmi les hommes comme un signe vivant, évident pour tous sauf pour moi. Le voyage et l'arrivée ne furent qu'interrogations et regards discrets ou inquisiteurs d'hommes qui essayaient de m'arracher quelque chose qui les obsédait, eux, mais dont j'ignorais tout. Officiers, fonctionnaires, marins, prêtres semblaient pâtir de la même obsession dont, comme moi, ils ne savaient rien. Et ni eux ni moi ne pouvions décider si les soupçons insistants et sans fondement qu'ils faisaient peser sur ma personne étaient ou non justifiés.

Un seul homme ne les éprouva pas, ces soupçons, et moins par pitié que par sagesse. Cet homme, le père Quesada, est mort depuis plus de quarante ans. Quand le curé qui m'accompagnait sur le bateau et qui m'amena ici

comme on peut apporter une braise dans le creux de la main, tout occupé qu'il était de son salut davantage que du mien et convaincu, à cause de sa crédulité, que les deux étaient liés, commença à se dire, après que j'eus été interrogé, étudié, tirailé à hue et à dia par des savants et des courtisans, que le moment était venu de se débarrasser de ma personne, il suggéra à quelques personnages haut placés qu'il n'y avait pour moi de destin possible que dans la religion. Grâce à la conviction du curé que le diable logeait en ma personne, je pus connaître le père Quesada. J'ai passé avec lui sept ans dans un couvent d'où l'on voyait, en haut d'une colline, un petit village blanc.

Depuis l'aube où les soldats m'avaient trouvé endormi dans la barque jusqu'à l'après-midi où j'arrivai au couvent à cheval et sous bonne garde, de longs mois s'étaient écoulés qui m'avaient peu à peu plongé dans la tristesse comme dans une mare d'eau trouble. Les mots se défaisaient dans ma bouche comme des poignées de cendre et tout me semblait, dans le jour indifférent, dévasté. La tentation de ne plus bouger, de ne plus parler, de devenir une chose oubliée et sans conscience était en train, jour après jour, de m'envahir. Pendant tout un temps, la chute d'une feuille, une rue dans le port, le pli d'un vêtement ou tout autre objet insignifiant suffisaient à me faire monter les larmes aux yeux. Parfois, je sentais quelque chose, à l'intérieur de moi, s'amenuiser au point de disparaître presque, et le monde, alors, à commencer par mon propre corps, était un événement étrange et lointain qui ne m'envoyait plus qu'un bourdonnement monotone. Quand je n'étais pas assailli par ces extrêmes, je traversais, comme endormi, les jours, insensible à l'épaisseur et à la rugosité des choses et appauvri par l'indifférence. En quelques mois, tout geste ou mouvement me devint difficile. Je passais des heures entières près d'une fenêtre sans voir ni la vitre ni l'extérieur. Mon premier désir, en m'éveillant le matin, était que la nuit revînt au plus vite pour pouvoir dormir. Quand on ne venait pas sans cesse me chercher pour des questions et des observations, je restais la journée entière sur mon grabat, dans une somnolence vide. C'était comme si, et c'est la première fois que je le pense, je demandais de l'aide à l'oubli pour me sortir d'une chose qui m'enterrait sous des couches d'ennui et de peine sans cause.

De par sa seule présence, le père Quesada, peu à peu, me tira de cette misère. Ce n'était pas seulement un homme bon ; il était aussi courageux, intelligent et, lorsqu'il était en veine, il pouvait me faire rire pendant des heures. Les autres membres de la congrégation faisaient mine de réprover sa conduite ; au fond, ils l'enviaient. Quand je fis sa connaissance, il avait cinquante ans ; la barbe grisonnante, les cheveux en bataille et déjà

clairsemés le vieillissaient un peu, mais son corps était épais et musclé et la tête se tenait fermement sur les épaules grâce à un cou tendu et plein de vigueur. Les veines, les muscles, la peau toujours bronzée par le soleil faisaient songer aux racines, au bois sec et noueux. La première fois que je le vis, il revenait d'une promenade à cheval, de sorte qu'il arriva au couvent après moi et mon escorte ; je me souviens que j'entendis les sabots du cheval avant de voir le cavalier et que je me retournai seulement quand je vis le regard vaguement réprobateur que lui adressait le moine qui nous recevait. Les cheveux grisonnants et en broussaille se découpaient, longs et soyeux, contre le soleil couchant et la sueur coulait sur son front et ses pommettes pour aller se perdre, un peu sale, dans la barbe grise. Il émanait de sa personne une insolence généreuse et résignée. Je sus, au regard rapide qu'il m'adressa, qu'il devinait mes peines, les légitimait et y compatissait. Cependant, ce regard était souriant, presque ironique, comme s'il eût vu plus clairement que moi dans mon propre mystère et qu'il eût, grâce à sa compréhension, ramené ma souffrance à des dimensions tolérables. Ce regard ironique, qui irritait tellement ses pairs, avait la fermeté d'un métal que la flamme travaille, constante, sans parvenir à l'attaquer. Il était, en ce sens, moins humain que d'autres, car il ignorait l'inquiétude errante de la panique et la distraction résignée. Cette première rencontre qui ne dura que quelques secondes ne me rendit pas tant courage ou lucidité qu'elle ne me laissa entrevoir, léger et vague, un espoir. Le père Quesada nous salua d'une inclination de tête et ramena l'animal à l'écurie.

C'était un homme érudit, savant même. Tout ce qui peut être enseigné, je l'appris de lui. J'eus enfin un père qui, lentement, me sortit de mon abîme gris jusqu'à ce que je pusse obtenir, par étapes, le maximum que peut nous accorder ce monde : un état neutre, continu, monocorde, à égale distance de l'enthousiasme et de l'indifférence, et qui, de temps en temps, à cause de quelque modeste exaltation, se trouve justifié. Ce ne fut pas facile ; plus que le latin, le grec, l'hébreu et les sciences qu'il m'apprit, il eut du mal à m'inculquer leur valeur et leur nécessité. Pour lui, c'était comme des pincettes destinées à manipuler l'incandescence du sensible ; pour moi, fasciné par le pouvoir de la contingence, c'était comme de partir à la chasse d'une bête féroce qui m'eût déjà dévoré. Et cependant, il m'améliora. Cela lui prit des années, et ce qui soutint mes efforts ce fut plutôt mon amour pour sa patience et sa simplicité que celui du savoir. Par la suite, beaucoup plus tard, alors qu'il était mort depuis longtemps, je compris que s'il ne m'avait pas appris à lire et à écrire, le seul acte propre à justifier ma vie eût été hors de ma

portée.

Je me rappelle que, les premiers jours, je ne le revis pas, et j'ai su par la suite qu'il était allé à Cordoue et à Séville débattre de certaines questions avec des amis et chercher certains ouvrages. Son savoir lui octroyait des libertés que les autres membres de la communauté jugeaient excessives, mais, comme bon nombre d'autorités venaient le consulter, il leur fallait bien les tolérer.

À cheval, il m'avait paru grand ; lorsque je le revis, à pied et dans une des galeries du couvent, je pus constater qu'il était de petite taille. Mais c'était justement cette petitesse du corps qui semblait irradier sa force, en la multipliant et en la concentrant. Une force discrète, éloignée de toute ostentation et, par là, de toute violence. C'était, peut-être, moins une force qu'une fermeté, une qualité, dont, malgré sa modestie et malgré même ses accès d'orgueil, il usait moins pour convaincre ou pour transformer que pour se maintenir impassible. Il avait une forme particulière d'humilité, qui consistait à se ridiculiser lui-même avec des tournures dubitatives et moqueuses, ce qui lui assurait du succès non pas tant auprès de ceux qui l'aimaient que de ceux qui le détestaient, désireux, sans doute, de voir leurs calomnies confirmées par la réalité : les rires excessifs et vulgaires qui accueillait la caricature que le père faisait de lui étaient comme la preuve audible, à cause de sa démesure même, de cet espoir. Et le père, qui n'était pas dupe, s'entêtait, par pure charité, à se rendre ridicule. Les quelques personnes qui l'aimaient dans le couvent s'en affligeaient, et lui, il faisait semblant de ne pas le voir, comme s'il exigeait d'eux la même humilité. Moi, qui n'aurais pas osé faire la moindre objection, je percevais la situation un peu à distance, du fait que j'étais nouveau venu, et je n'arrivais pas à savoir s'il y avait ou non du calcul dans l'attitude du père Quesada, car, à mesure que je connaissais les autres religieux, je me rendais compte que sous des dehors pieux et débonnaires plusieurs d'entre eux étaient capables, parce qu'ils avaient l'autorité de leur côté, de commettre les plus grands délits. Sans doute était-ce pour ne point les blesser que le père Quesada faisait taire ainsi son orgueil, car ils étaient ignorants, superstitieux, ladres, tatillons, procéduriers et puérils, mais c'était aussi pour se protéger, car, malgré leurs airs paisibles et mesurés, ils étaient fort capables d'envoyer un homme au bûcher. Le père Quesada avait sans doute, aux yeux de la religion, quelques défauts ; mais les autres pères n'en étaient pas moins exempts, sans posséder pour autant aucune de ses vertus. On racontait qu'à Cordoue et à Séville où il allait souvent le père avait des concubines, chose que, outre que cela m'était

complètement indifférent, je n'eus jamais l'occasion de vérifier. Ce qui était sûr, c'était son amour démesuré pour le vin, mais cela, me semble-t-il, au lieu de le corrompre, le bonifiait. Les qualités qu'à jeun il dissimulait par humilité ressortaient dans tout leur éclat quand il avait un peu bu en compagnie de ses amis et le rendaient, sans qu'il s'en rendît compte, encore plus digne de notre amour. Pendant des nuits entières, il nous émerveillait et nous faisait rire, et tous les sujets de conversation lui étaient familiers. C'était un philosophe fin et ouvert, un « rhétoricien » patient et exact, mais la vie de tous les jours l'intéressait autant que la physique ou la théologie. À la fin, quand il avait trop bu, il devenait triste, mais d'une tristesse généreuse, axée sur le destin des autres, car pas une seule fois en sept ans je ne l'entendis se plaindre du sien. Dans l'aube, qui n'était même pas fraîche, transpirant à cause du vin, il demeurait silencieux en regardant le vide sans ciller, et soudain, secouant la tête, il se mettait à parler de Simon de Cyrène, par exemple, déplorant le hasard qui l'avait fait se trouver sur le chemin de la croix et l'avait transformé en instrument du calvaire, ou bien de saint Pierre qui, après avoir renié trois fois Jésus-Christ, s'était mis à pleurer. Quand on en arrivait là, ses amis s'adressaient des sourires discrets et commençaient à prendre congé, sûrs que cinq minutes plus tard le père ronflerait dans son fauteuil. Je le pressais de se lever, et lui, docile et distrait, se laissait accompagner, en s'appuyant mon épaule, jusqu'à sa cellule et, avant que j'eusse refermé la porte derrière moi, il s'était déjà endormi, allongé sur son lit. Ce goût pour le vin augmenta avec les années, et les réunions amicales qui, dans les premiers temps de mon séjour au couvent, avaient lieu une fois par mois ou tous les quinze jours se passaient, les derniers temps, une fois par semaine et parfois deux et trois. Le père disait qu'il avait de fortes douleurs dans le dos et que seul le vin les faisait passer. Les derniers mois de sa vie, cependant, il ne prenait plus rien, et aujourd'hui encore je me demande si ce n'est pas ce qui l'a tué. Toujours est-il qu'un matin il partit de bonne heure à cheval et que, quelques heures plus tard, l'animal revint seul à l'écurie. Lorsque nous le retrouvâmes, le soir, dans la montagne solitaire, il était mort, sans blessure visible, si ce n'était un peu de sang qui avait coulé de son nez et qui avait déjà séché dans sa barbe blanche, mais nous n'avons jamais su si ce fut la chute ou une attaque qui l'avait tué. Comme on était en plein été, il a dû mourir, sous le ciel ouvert, face à cette même lumière intense et indéchiffrable que son intelligence avait affrontée tous les jours de sa vie.

C'est par compassion et non par curiosité qu'il s'était occupé de moi, bien qu'à mesure qu'il me connaissait mieux, mon cas, comme il appelait parfois

ma situation particulière, se fût mis à l'intéresser de plus en plus. Je dois dire que la mort du capitaine et de mes compagnons, qui s'était produite sous les yeux de l'équipage resté sur les bateaux et observant la scène depuis le bastingage, s'était répandue dans toutes les grandes villes après que les navires furent revenus à leurs ports d'attache et pendant plusieurs mois elle avait été discutée, amplifiée, altérée et colportée sans cesse des ports vers les cours et des cours vers les grands centres de commerce. D'autres cas semblables s'étaient produits en d'autres lieux d'Afrique ou des Indes. Une fois, des Indiens avaient fait prisonniers un groupe de marins, et le reste de l'équipage, au lieu de se retirer, avait décidé, après de longues délibérations, de partir à leur secours, mais quand ils étaient arrivés au village des Indiens, ils avaient découvert que leurs compagnons avaient été mangés crus et qu'il ne restait plus d'eux que quelques os avec leurs filaments de viande et quelques crânes pelés. La condition même des Indiens était sujette à discussion. Pour certains, ce n'étaient pas des hommes ; pour d'autres, c'étaient des hommes, mais pas des chrétiens ; et, pour beaucoup, ce n'étaient pas des hommes parce que ce n'étaient pas des chrétiens. Le père Quesada me posait de temps en temps, au cours des leçons, des questions qui parfois me déconcertaient, mais dont il notait les réponses en me les faisant répéter pour obtenir d'autres détails. Ces indiens avaient-ils un gouvernement ? Des propriétés ? Comment déféquaient-ils ? Échangeaient-ils des objets qu'ils fabriquaient contre d'autres fabriqués par des tribus voisines ? Étaient-ils musiciens ? Avaient-ils une religion ? Portaient-ils des ornements aux bras, au nez, au cou, aux oreilles ou en quelque autre endroit du corps ? De quelle main se servaient-ils pour manger ? Avec les données que peu à peu il recueillit, le père écrivit un bref traité qu'il intitula *Récit d'un abandonné* et dans lequel il racontait nos dialogues. Mais je dois dire qu'à cette époque j'étais encore étourdi par les événements et que mon respect pour le père était si grand que, tout intimidé, je n'osais pas lui signaler bien des choses essentielles que ses questions n'abordaient pas. Un jour, dans une de ces réunions avec ses amis, je l'entendis dire avec un sourire, et en secouant un peu la tête, que les Indiens étaient bien des fils d'Adam, putatifs sans doute, mais fils quand même, ce qui signifiait pour lui qu'ils étaient des hommes. Et moi, silencieux, je pensais cette nuit-là, je m'en souviens fort bien, qu'il n'y avait pas pour moi sur cette terre d'autres hommes que ces Indiens et que, depuis le jour où ils m'avaient renvoyé, je n'avais rencontré, à part le père Quesada, que des êtres étranges et problématiques auxquels seule l'habitude ou la convention pouvait faire appliquer le nom d'homme. Le couvent qui eût

dû être un lieu de retraite n'était qu'un va-et-vient interminable. Les religieux de bonne famille avaient leurs serviteurs personnels et des étrangers entraient et sortaient à toute heure : c'étaient des parents, des visites, des paysans, des artisans, des colporteurs et de nombreux religieux de passage dans la région qui s'arrêtaient la nuit au couvent. Chaque moine recevait ses amis, ses protecteurs, et certains, leur maîtresse. Les novices étaient les commissionnaires de ceux qui avaient été ordonnés et les fêtes religieuses qui commençaient tôt le matin avec la messe se prolongeaient d'un jour ou deux en divertissements et ripailles. De temps en temps, le supérieur réunissait les pères et les exhortait à plus de discrétion et de mesure. Mais lui-même, qui avait beaucoup de relations parmi les gens haut placés, passait son temps à recevoir des artistes et des grands seigneurs et à organiser des processions et des joutes poétiques en l'honneur de tel ou tel saint, exigeant qu'elles surpassassent en éclat celles qui avaient lieu dans les couvents avoisinants.

Une fois, un peintre de la cour vint s'installer parmi nous pour peindre une cène destinée au réfectoire. Il resta presque un an au couvent et fit grand remue-ménage avec ses préparatifs ; il nous regardait avec attention, de face, de profil, nous devions lui montrer nos mains et prendre les poses les plus étranges, il nous faisait habiller de mille façons. Finalement, il choisit ses modèles et commença de peindre. Le couvent entier devait être à sa disposition et il donnait des ordres à tout le monde, même au supérieur, lequel se montrait avec lui soumis et plein de respect et semblait de surcroît prendre grand plaisir à l'avoir au couvent, ce pourquoi il faisait ses quatre volontés. Ce peintre passait son temps à demander des choses qu'il fallait lui procurer sur-le-champ, et, même quand il était en train de peindre, on l'entendait parler à voix haute si on passait devant la porte de la salle où il travaillait. Mais parfois, quand le soir tombait et qu'il commençait à manquer de lumière, il congédiait ses modèles d'un air fatigué et distrait, et, après avoir rangé son matériel avec soin et précaution, il se dirigeait vers la cellule du père Quesada en emportant sous sa cape un peu de vin et il restait à parler avec lui, tranquille et disert, entre les murs couverts de livres, jusque passé minuit.

C'est la présence du père qui me retenait au couvent. S'il n'eût tenu qu'à moi, je n'y aurais pas fait long feu. J'étais habitué aux intempéries, au silence véritable, à la solitude, et tout ce trafic me donnait le tournis. Par ailleurs, le père avait deviné que je ne percevais de la religion qui devait me régénérer que le bruit monotone de paroles creuses et la répétition rituelle d'une gesticulation vide de sens. Les premiers jours, avant que le père m'eût pris à

sa charge, on m'avait mis entre les mains d'un exorciste afin qu'avec des formules en latin il me délivrât de mes démons. Au bout de quelques semaines, le père intervint et obtint qu'on me laissât en paix. Il me fit servir sa messe, mettre en ordre sa cellule, m'apprit peu à peu à lire et à écrire et, comme il vit que je progressais vite, il décida de me mettre au courant de nombre d'autres choses, car, me dit-il, je venais juste d'arriver au monde et aussi nu qu'à la sortie du ventre de ma mère. Je ne parlais presque jamais et il respectait mon silence. Il y a, me dit-il une fois, peu de temps avant de mourir, deux sortes de souffrance : avec l'une, on sait que l'on souffre et, tandis que l'on souffre, une vie meilleure dont le goût persiste dans la mémoire est escamotée ; avec l'autre, on ne le sait pas, mais le monde entier, jusque dans la plus modeste de ses présences, apparaît aux yeux de celui qui le traverse comme un lieu désert et calciné. Cette souffrance ignorée, me disait le père sans me regarder, de peur sans doute de la voir apparaître, sans que je m'en rendisse compte moi-même, sur les reliefs de mon visage, les exorcistes peuvent bien, si cela les amuse, la pourchasser à coups de formules en latin, mais il n'existe aucune sonde capable de l'atteindre et, pour l'effacer du monde, il faudrait anéantir le monde avec elle.

Cet homme bon, qui avait affronté les choses à partir de la dimension juste qu'exige le vrai sans pour autant rien abandonner en échange, on le ramena un soir d'été au couvent, absent et muet, sa barbe blanche à peine teintée de sang. Père est, pour moi, le nom le plus exact qu'on puisse lui donner, pour moi qui viens du néant et qui, par naissances successives, retourne peu à peu et sans trembler au lieu d'origine. À peine la terre se fut-elle refermée sur lui que je rassemblai les quelques effets que j'avais, montai à cheval et allai, pour un temps, me perdre dans les villes. Les premières années y furent d'ombre et de cendres. Je déambulais, comme exténué, à travers plusieurs mondes qui s'entremêlaient sans aucune loi qui les régît, ou plutôt sur des coques vides de mondes, des pays exsangues sur les steppes desquels erraient des épaves sans épaisseur qui gardaient, à cause de Dieu sait quel prodige, une vague apparence humaine. Si je me maintins en vie, ce fut, à coup sûr, le fruit d'un miracle.

Ce furent souvent la mendicité et les tas d'ordures qui me donnèrent à manger ; d'autres fois, des travaux éphémères et subalternes. Il est vrai que les temps étaient difficiles et que mes habitudes de vie ne coïncidaient guère avec celles du reste des hommes, mais de ce choc avec le monde pendant ces années-là il ne m'est resté qu'une sorte d'étourdissement, et mes raisons de vivre alors, et même mon envie, étaient quasiment inexistantes. Jusque-là,

l'être et le vivre avaient été une seule et même chose, et continuer de vivre était pour moi une source d'eau amère, mais ininterrompue et sûre ; à partir du retour, le vivre devint une chose étrange que je voyais se dérouler à certaine distance de moi, incompréhensible et fragile, et qui, au plus léger tremblement, s'effritait. Le vivre avait été comme expulsé de mon être et, pour cette raison, ils étaient devenus tous deux obscurs et superflus. Parfois, je me sentais moins que rien – si par se « sentir rien » nous entendons le calme de la bête et la résignation –, moins que rien c'est-à-dire chaos lent et visqueux, dans lequel la parole est balbutiement et qui, justement parce qu'il est moins que rien et ne possède même pas la force étrangère du désir, se débat dans les limbes épais et comme étrangers du mépris de soi et des rêves d'anéantissement.

Une paix imprévisible, cependant, et trouvée dans un endroit banal, m'attendait. Un soir, dans une gargote, des personnes qui étaient en train de se soûler à la table voisine entamèrent, je ne sais plus comment, la conversation avec moi. Il y avait là deux hommes, un jeune et un vieux, et quatre femmes. Voyant que j'avais un peu étudié, ils pensèrent que j'étais un homme de lettres et j'appris en retour qu'ils étaient des acteurs. Le vin nous rapprocha. Ils allaient de village en village représenter des comédies afin de gagner, par ce moyen enfantin, une vie misérable. Mais le vieux qui, malgré sa pauvreté, possédait une certaine dignité, était intelligent et ne dédaignait pas les plaisirs de la conversation. Quand il s'aperçut que je connaissais le latin, le grec, que je n'ignorais ni Plaute ni Térence, il me proposa de me joindre à eux pour partager dangers et bénéfices. Le jeune homme, qui était son neveu, appelait toutes les femmes ses cousines. Sans laisser deviner qu'il s'agissait pour moi de choisir entre le théâtre et les dépotoirs, et avec l'audace que nous donne le vin nocturne, j'acceptai la proposition.

C'est ainsi que nous partîmes sur les routes. Du haut du grand chariot bâché, je voyais défiler oliviers, blé et étendues pierreuses. Ces champs vides me rappelaient parfois le grand hier de ma vie. Un jour, alors que nous campions parmi les arbres au bord d'un ruisseau, par un de ces après-midi de printemps qui sont à eux seuls délice, tandis que les autres dormaient ou se promenaient, paisibles, dans les alentours, je racontai au vieux mon histoire. Il m'écouta, partagé entre la compassion et la stupeur, et, quand j'eus fini, il se mit à bâtir des plans avec enthousiasme, mais à voix basse et fiévreuse, en se rapprochant de moi, en lançant des coups d'œil soupçonneux autour de lui comme s'il avait peur que ce qu'il était en train de me proposer et qui avait l'air d'avoir pour lui autant de valeur qu'un trésor enterré, pût être entendu

par des espions mystérieux qui eussent pu tirer parti de ses projets. D'après le vieux, ce qui m'était arrivé voilà quelque vingt ans avait fait le tour du pays et on parlait encore de ces événements avec la ténacité que provoquent les légendes. Si notre compagnie créait une comédie basée sur ces péripéties et en annonçait la représentation, c'était, à n'en point douter, la richesse assurée. Les yeux mi-clos, fixes, le buste un peu penché vers moi et de tout près, le vieux attendait ma réponse. Je savais que notre art était insensé et nos objectifs intéressés et vulgaires, mais l'indifférence est souvent la cause secrète des entreprises les plus réussies, et comme la compagnie, malgré de troubles manèges qui frôlaient la délinquance, était loyale et amicale avec moi, je m'engageai à leur écrire une comédie et à me produire sur scène dans mon propre rôle.

Ce ne fut pas difficile. Toute vérité était absente de mes vers et si, d'aventure, quelque parcelle y demeurait, le vieux, moins intéressé par la véracité des faits que par le goût de son public qu'il connaissait de longue date, me la faisait supprimer. Quand la pièce fut prête, il réunit la compagnie pour que je la lusse à voix haute et, lorsque j'eus fini de lire, ce public réduit qui m'avait écouté en prenant les poses les plus exigeantes et les plus intelligentes qu'il avait pu trouver se pressa autour de moi pour me féliciter de la prosodie parfaite de mes vers et de la précision arithmétique de l'action. Nous commençâmes les répétitions, le vieux jouait le rôle du capitaine, son neveu, le reste de mes compagnons et les femmes, les sauvages. À moi, on me réservait, comme un attribut naturel à une entité encore vide, mon propre rôle.

Les représentations commencèrent. Dès après les premières soirées, où que nous allâmes, notre renommée nous précéda. Nous eûmes un tel succès que l'on nous fit venir à la cour et que le roi lui-même nous applaudit. Moi, j'étais étonné. En voyant l'enthousiasme de notre public je ne cessais de me demander si ma comédie ne transmettait pas, sans que je m'en rendisse compte, un message secret dont les hommes dépendaient comme de l'air qu'ils respiraient, ou si, pendant les représentations, nous, les acteurs, nous jouions nos rôles sans voir que le public jouait aussi le sien et que nous étions, tous, les personnages d'une comédie dans laquelle la mienne n'était qu'un détail sans importance et dont la trame nous échappait, une trame suffisamment mystérieuse pour qu'en elle nos erreurs vulgaires et nos actes sans contenu devinssent des vérités essentielles. Le sens véritable de notre simulation grossière devait être prévu de tout temps dans quelque canevas qui nous englobait, car autrement les applaudissements et les honneurs qui

accompagnèrent nos tournées eussent été une prébende injuste. Les rois qui venaient nous fêter devaient en savoir plus long que nous, sinon il eût été absurde qu'après les représentations ils ordonnassent en aparté à leurs trésoriers de nous manifester leur reconnaissance de façon palpable. Je naviguais, neutre, dans ce triomphe incertain. Mes collègues, en revanche, n'étaient pas atteints par le doute. Ils profitaient, ravis, de l'innocence parfaite et fructifère du fabulateur qui, plus par ignorance que par charité, montre à des épouvantails qui se croient sensibles et amis du vrai l'aspect tolérable des choses. Le fait que la prospérité en fût la conséquence leur semblait être la preuve irréfutable d'un ordre juste et universel. Nous vécûmes des années sur ce malentendu. Le plus surprenant est qu'aucune voix sensée ne s'éleva jamais pour le dénoncer. Dans la clameur, continue qui chantait nos louanges, j'espérais à tout moment percevoir le silence sceptique ou réprobateur qui allait dénoncer notre supercherie, jusqu'à ce que je finisse par m'apercevoir que ce silence était en moi depuis le premier jour et que sa seule présence, dans toute cette rumeur déraisonnable de villes et de cours, réduisait des foules entières à la simple condition de fantasmagories ou de pantins sans vie personnelle. J'appris, grâce à ces enveloppes vides qui prétendent s'appeler hommes, le rire amer et un peu supérieur de qui possède, face aux manipulations de généralités, l'avantage de l'expérience. Plus que la cruauté des armées, plus que la rapine indécente du commerce et que les tours de passe-passe de la morale pour justifier toutes sortes de bassesses, ce fut le succès de notre comédie qui m'ouvrit les yeux sur l'essence véritable de mes semblables : la vigueur des applaudissements qui célébraient mes vers insensés prouvait la vacuité absolue de ces hommes, et l'impression que c'était une foule de vêtements bourrés de paille, ou des formes sans substance gonflées par l'air indifférent de la planète, ne laissait pas de m'assaillir à chaque représentation. Parfois, exprès, je changeais le sens de mes propres discours, les alambiquant et les transformant en phrases creuses et absurdes avec l'espoir que le public réagirait enfin et ferait s'effondrer l'imposture, mais ces manœuvres ne modifiaient en rien le comportement de la foule. C'était quelque chose d'extérieur à eux, la renommée nous précédant ou la légende à l'origine de la comédie, qui avait décidé d'avance que notre représentation devait avoir un sens, et le public, machinal, le saisissait aussitôt et s'en émerveillait. On se mit bientôt à nous demander dans d'autres pays et, comme on y parlait d'autres langues, il nous fallut, le vieux et moi, transformer en une nuit, afin que tout le monde pût comprendre, la comédie en pantomime. Un natif de l'endroit racontait en

prologue les événements principaux puis nous apparaissions pour les représenter. L'absence de paroles amenuisait encore la comédie qui, en devenant pantomime, se transforma en squelette sommaire où il ne restait plus le moindre lambeau, pour aussi exsangue qu'il fût, de vie véritable. La musique, la couleur, les pirouettes donnaient à ces fantômes qui regardaient nos évolutions arbitraires l'illusion d'absorber du sens et de l'intensité. Sur tout le continent et jusqu'aux cours les plus obscures, les plus glacées, notre triomphe ne cessa de croître. Je me laissais incorporer, indifférent, à cet ordre qui m'échappait.

Nous finîmes par connaître abondance et mondanités. Le vieux et son neveu prirent des allures de seigneurs. Moi, j'accumulais mes gains, sans trop savoir qu'en faire. Les femmes, non contentes de se montrer sur les planches déguisées en ce qu'elles croyaient être des sauvages, s'employaient à faire les putains. Le temps libre que leur laissaient les représentations, elles le passaient dans le lit de hauts personnages. Ce n'était plus dans des chariots que nous logions, mais dans des hostelleries. On nous recevait dans les châteaux et dans les couvents. Fort souvent, des savants et des fonctionnaires demandaient à me voir. J'avais appris du vieux que les réponses les plus appropriées que nous pouvons donner sont celles que l'on attend de nous. Mes interlocuteurs, après nos rencontres, repartaient s'installer dans l'atmosphère tiède de leurs convictions, satisfaits de les avoir vues corroborées de l'extérieur. Je restais seul avec mon rire muet qui, avec les ans, avait pris sous ma barbe grisonnante la raideur d'une grimace.

Trois enfants naquirent en cinq ou six ans des accouplements intéressés de la plus jeune des femmes qui était avec nous, la dernière qui se fût jointe au groupe. À peine savaient-ils marcher que le vieux les habillait en sauvages et les obligeait à monter sur scène. Ils me faisaient pitié et je les pris en affection. Ils étaient tous fils de nombreux pères, ce qui revient à dire, comme moi, d'aucun. C'étaient deux gars et une petite bonne femme. Le vieux, qui avait sans doute participé, de même que son neveu, à la fécondation, les regardait de temps en temps et, pensant à la vie que menait leur mère, secouait la tête, apitoyé. Pendant mes moments libres, je leur apprenais à lire et à écrire. Eux, dociles, et comme égarés en ce monde, s'attachèrent à moi. Un soir, après la représentation, la mère s'en fut avec un homme et ne revint plus. Un amant jaloux la faufila à coups de poignard et la laissa sur le bord du chemin ; il avait plu pendant la matinée et l'eau avait lavé le sang, de sorte que ses blessures, sur la chair blanche et bleuie par la violence et la pluie, ressemblaient à des cicatrices anciennes que la mort mettait enfin en

évidence.

Un jour, fatigué de tant de faux-semblants, je décidai de quitter la compagnie. Mon souci des enfants n'était pas étranger à cette décision. Au début, et bien qu'il fût lui-même las de cette vie et beaucoup plus près que moi de la mort, le vieux ne voulut rien savoir, convaincu que sans ma présence le succès des représentations diminuerait. Il n'avait pas entièrement tort. Ma condition de survivant authentique donnait sans doute au spectacle une plus grande force de conviction. Mais, en même temps, cela l'affligeait de me contrarier, car il reconnaissait que c'était grâce à moi que ses affaires étaient devenues florissantes et aussi parce que, après tant d'années à me voir silencieux, solitaire, indifférent aux gains comme aux pertes il lui était venu pour moi une sorte de respect, mêlé peut-être de quelque compassion. Moi aussi cela m'affligeait un peu de l'abandonner parce que je lui étais utile et aussi parce que, quoi qu'il en fût, ces acteurs m'avaient, par hasard, sorti d'un puits profond et ramené à la surface indolore et neutre de la résignation. Le vieux ne voulait pas non plus que j'emmenasse les enfants, prétendant qu'ils étaient acteurs de la troupe, mais, comme il était sûr que je ne céderais pas sur ce point, il n'insista pas trop. Nous discutâmes pendant des heures en essayant de trouver une solution jusqu'à ce que l'idée nous vînt que le neveu, qui avait plus ou moins mon âge, pouvait interpréter mon rôle et assumer également mon identité ; je m'engageais également à changer de nom et à ne pas écrire d'autres œuvres de théâtre qui raconteraient mon aventure. Sur ces bases, nous nous accordâmes sans difficulté. Nous étions, en ce temps-là, dans le nord brumeux et nocturne. Un matin, après avoir enveloppé les enfants de fourrures, je pris congé du vieux et des autres acteurs et, le long d'un chemin humide, ouvert entre deux plaines de neige bleutée, j'entrepris mon voyage vers le sud, pendant des mois, sans presque m'arrêter, jusqu'à cette ville blanche qui cuit au soleil entre les vignes et les oliviers.

C'est dans cette ville que nous nous sommes installés, dans cette même maison blanche où j'écris à présent. J'avais amassé une certaine fortune et le vieux m'avait donné, avant que nous nous séparions, une partie des économies de la femme poignardée. Le père Quesada m'avait légué son goût des livres, lesquels remplissaient de leur musique silencieuse l'ennui des jours interminables. Dans les pays du nord, j'avais vu comment on les imprimait et il me vint à l'idée que je pourrais faire de même, moins pour accroître ma fortune que pour apprendre à ceux qui étaient mes enfants un métier qui leur permît de manipuler quelque chose de plus réel que des poses ou des simulacres. Cela nous réussit assez bien. Le travail à l'imprimerie était

pour les enfants une sorte de jeu et, à mesure qu'ils grandissaient, mes loisirs augmentaient. Nous sommes peut-être des gens sans joie, mais nous avons d'abondance loyauté et sagesse. J'ai à présent des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Tout ce gai vacarme éclaire de temps en temps l'imprimerie, et ses échos, parfois, dans la journée, parviennent jusqu'à ma chambre. Ces dernières années, ma vie s'est limitée à quelque fête de famille, à une promenade de plus en plus courte chaque soir, à la lecture. La nuit, après dîner, à la lumière d'une chandelle, la fenêtre ouverte sur l'obscurité étoilée et tranquille, je m'assieds pour me souvenir et écrire. La nuit d'été, une fois calmée la rumeur des rues, envoie jusqu'à ma pièce blanche des odeurs de ciel et de chèvrefeuille qui, à mesure que le silence s'installe dans la ville, me lavent du bruit des années vécues. Très rarement, la pluie vient frapper au carreau, et les premières gouttes qui arrivent après plusieurs jours de chaleur s'évaporent en touchant la chaux aride des murs avec un chuintement bas et rapide et un petit nuage transparent. D'avoir été élevé à la dure me rend supportable l'hiver qui est ici court et fort tempéré. Derrière les vitres, les arbres déploient contre le ciel bleu un filigrane noueux, noir et lustré. Tous les soirs, à dix heures et demie, une de mes belles-filles me monte mon repas qui est toujours le même : du pain, une assiettée d'olives, un verre de vin.

C'est, chaque soir, et bien qu'il se renouvelle ponctuellement, un moment singulier et, de toutes ses qualités, celle de se répéter périodiquement comme le passage des constellations est bien la plus lumineuse et la plus bienveillante. Ma chambre, à part un mur latéral couvert de livres, est presque vide ; la table, la chaise, le lit, les candélabres qui portent les bougies ressortent, sombres, sur les murs blancs. L'assiette blanche où se mêlent les olives vertes et noires qui luisent un peu, fraîches sorties du bocal où on les tient à la cuisine, et le verre à pied d'où le vin, couleur de miel fin, laisse échapper son odeur terrestre et âpre, reflètent de diverses façons la lumière des bougies qui, dans l'air tranquille, semblent reconquérir à tout instant leur hauteur et leur immobilité ; le gros pain de ménage qui repose sur une autre assiette est irréfutable et dense, et son retour quotidien, joint à celui du vin et des olives, dote chaque présent où il réapparaît, comme un discret miracle, d'une auréole d'éternité. Posant ma plume, je porte les olives à ma bouche, lentement, l'une après l'autre, et, crachant les noyaux dans le creux de ma main, je les dépose avec soin sur le bord de l'assiette. Au sortir de la bouche ils sont encore tièdes de la chaleur que leur communique l'intérieur de mon corps. Comme je fais alterner, par simple habitude, les olives vertes aux noires, les deux saveurs, l'une sur l'autre, m'apportent l'image, régulière, de raies vertes et noires qui passent, parallèles, de la bouche au souvenir. Et la première gorgée de vin, dont la saveur est identique à celle de la veille et à celles de tous les soirs qui l'ont précédée, me donne, de par sa constance, à présent que je suis un vieillard, une de mes premières certitudes. C'est une des rares qui soient, mais si fragile qu'elle n'a pas valeur de preuve. À dire vrai, davantage que certitude, ce serait plutôt comme l'indice d'une chose impossible, mais véritable, un ordre interne propre au monde et très proche de notre expérience de l'impression d'éternité qui semble être, pour d'autres, l'attribut supérieur, mais n'est en fait qu'un signe modeste de ce monde, la rognure qui se met à notre portée afin que nos sens, mesquins, la puissent percevoir. C'est un moment lumineux qui passe, rapide, chaque soir à l'heure du repas, et qui ensuite, pendant tout un moment, me laisse comme assoupi. Il est aussi parfaitement inutile, car il ne peut faire échec, dans le cours des journées monotones, à la nuit qui les gouverne et qui nous mène, comme par caprice, à l'abattoir. Et cependant ce sont ces moments-là qui soutiennent chaque soir la main qui attrape la plume et qui lui font tracer, au nom de ceux qui sont définitivement perdus, ces signes qui, incertains, cherchent leur durée.

Ce n'est que peu à peu que j'ai découvert qu'il ne restait plus rien d'eux.

Déjà, quand le navire descendait vers la mer, escorté de cadavres, je m'étais rendu compte qu'ils n'avaient pas su, quand ce nouvel orage s'était abattu sur eux, se mettre à l'abri. Ils n'étaient pas, il faut bien le dire, gens à partir en guerre pour un oui ou pour un non. Rarement, à part leurs expéditions annuelles, d'où ils revenaient, avec exactitude et dextérité, chargés de leurs proies, la guerre les requérait, et ce n'était jamais eux qui la provoquaient, à moins que les attaques dont ils étaient de temps en temps l'objet ne fussent des représailles de leurs voisins à cause des victimes qu'ils allaient leur prendre. Leurs expéditions étaient plutôt de chasse que de guerre. C'était le besoin qui motivait leurs expéditions et non le luxe sanglant qui préside à toute guerre. Ils s'apitoyaient sur le sort des peuples guerriers et semblaient considérer la propension à la guerre comme une sorte de maladie. Elle était pour eux une dépense inutile, une mauvaise habitude d'enfants déraisonnables. Mais ce n'était pas son caractère sanglant qui les gênait ; ce qui provoquait leur réprobation, c'était le gaspillage et les perturbations domestiques que cela entraînait. Quand on les attaquait, plutôt que de pleurer leurs blessés, ils se lamentaient sur le désordre des lieux, les habitations incendiées, les ustensiles brisés, la saleté. Ils se défendaient bien, avec une certaine facilité ; c'est peut-être pour cela que les expéditions contre eux étaient rares. Les tribus des environs devaient les craindre ou les respecter grandement, car, au cours de toutes ces années, il n'y eut que trois ou quatre attaques et deux seulement contre le village. Les deux autres fois, il s'était agi d'escarmouches contre des hommes qui partaient à la chasse. Les agresseurs, en général, ne s'en tiraient pas à bon compte. La rapidité inouïe de la tribu les désorientait et les surprenait, elle les précipitait dans la fuite, dans la déroute ou dans la mort. Aujourd'hui, cela me paraît même comique de les revoir, au milieu de la bataille, se lamenter, avec de grands gestes de protestation, devant une marmite renversée ou cassée ou devant un toit en flammes qu'ils déploraient avec force cris et gestes à l'adresse de leurs ennemis, au milieu des flèches empoisonnées qui zébraient l'air transparent. Qu'une flèche se plantât dans la gorge d'un membre de leur famille paraissait moins les indigner que les dommages matériels. Et il est vrai qu'une fois la bataille finie ils s'occupaient avec plus d'attention de leurs biens que de leurs blessés. Ils donnaient l'impression désagréable de n'être pacifiques que par pingrerie. Quant aux prisonniers et aux blessés de la bande adverse, ils les achevaient rapidement, sans cruauté, mais sans pitié hypocrite, et ils les dépouillaient de leurs armes et de leurs ornements. Parfois, ils leur coupaient la tête, les dépeçaient et jetaient les morceaux dans le fleuve. Après la bataille, leur

principal souci était de tout ranger et tout nettoyer ; ils balayaient, lavaient, réparaient huttes et ustensiles, de sorte que le jour suivant on n'aurait jamais dit que quelques heures auparavant, mort, feu et désordre dévastaient le village.

Ce fut peut-être cette méticulosité qui les perdit. Il est probable qu'après s'être retirés à l'intérieur des terres devant l'arrivée des soldats ils s'étaient mis à considérer l'état dans lequel avaient dû rester leurs habitations et leurs biens, et ils étaient revenus sur les lieux pour les protéger ou les prendre, faisant passer le danger de mort après celui de gaspillage et de désordre. De toute façon, la mort, pour ces Indiens, ne signifiait rien. Mort et vie étaient sur le même plan et hommes, choses et animaux, vivants ou morts, coexistaient dans la même dimension. Ils voulaient, bien sûr, comme tout un chacun, rester en vie, mais mourir n'était pas pour eux plus terrible que d'autres dangers qui les rendaient fous de panique. À condition qu'elle fût réelle, la mort ne les effrayait pas. De sorte que je peux fort bien les imaginer revenant chercher leurs biens sous le feu des soldats et je suis sûr que les corps violacés qui, quelques jours plus tard, faisaient escorte aux bateaux n'avaient pas abandonné cette vie avec peur ou tristesse. Ce n'était pas l'inexistence éventuelle d'un autre monde qui les terrorisait, mais bien celle de ce monde. L'autre monde faisait partie de celui-ci et les deux étaient une seule et même chose ; si celui-ci était réel, alors l'autre l'était aussi ; il suffisait qu'une seule chose le fût pour que toutes les autres, visibles ou invisibles, prissent, de cette façon, réalité.

Une fois revenu de ces pays, j'eus pendant des années la tentation, lorsque je me trouvais à proximité des ports, d'interroger les marins de retour des Indes afin de surprendre dans leurs récits confus des détails qui m'eussent donné quelques indices sur le destin de la tribu. Mais pour ces marins, tous les Indiens étaient semblables et ils ne pouvaient pas, comme moi, faire la différence entre les tribus, les régions, les noms. Ils ignoraient que sur quelques lieues vivaient, juxtaposées, plusieurs tribus différentes et que chacune d'elles était non pas un simple groupe humain ou la prolongation numérique d'un groupe voisin, mais un monde autonome avec ses lois propres, son langage, ses coutumes, ses croyances, vivant dans une dimension impénétrable aux étrangers. Ce n'étaient pas seulement les hommes qui étaient différents, mais l'espace, le temps, l'eau, les plantes, le soleil, la lune, les étoiles. Chaque tribu vivait dans un univers singulier, infini et unique qui ne recoupait aucunement celui des tribus voisines. Auprès d'eux, j'appris peu à peu à distinguer les tribus qui peuplaient ce pays interminable et, bien que

mes compagnons fussent convaincus que s'il y avait une possibilité d'être réels cette possibilité leur était réservée et que ce qui se trouvait hors de leur horizon, c'est-à-dire les autres peuplades, était un magma indifférencié et visqueux, ce magma possédait cependant à leurs yeux une apparence d'existence et il était passible de classification. Les modes de vie étrangers leur semblaient dérisoires et vains, mais ils les connaissaient par le menu. Ils savaient que ces simulacres sans existence auxquels ils faisaient toujours référence avec sarcasme ou ironie se regroupaient en tribus organisées, dispersées sur des lieues et des lieues à la ronde. Leurs particularités étaient toujours pour eux motif à rire : qu'ils soient nomades ou sédentaires, qu'ils vivent de la pêche ou de l'agriculture, qu'ils mangent régulièrement de la chair humaine ou qu'ils s'en abstiennent complètement, qu'ils aillent nus ou habillés, qu'ils se mettent des ornements aux lèvres, au cou ou aux oreilles, qu'ils vivent dans des tentes de peau ou dans des villes de pierre, qu'ils fument certaines herbes ou entassent l'or et les pierres précieuses, qu'ils se déplacent à pied ou en barque, qu'ils vouent un culte aux lieux ou aux ancêtres, que leur taille diminue à mesure qu'on allait au nord ou au contraire qu'elle augmente vers le sud, qu'ils soient pacifiques ou belliqueux, tout semblait à mes Indiens également inepte, inutile et ridicule. C'étaient eux qui étaient au centre du monde ; le reste, incertain et amorphe, était à la périphérie. Que les marins ne parvinssent pas à les individualiser aurait été pour eux une raison de plus de s'esclaffer.

Les marins, à la vérité vraie, ne savaient rien de rien, et la seule certitude que je tirais de ces conversations était que, depuis que marins et soldats avaient débarqué sur ces terres que beaucoup d'entre eux, au début, avaient prises pour le paradis, un relent de mort y flottait. Ce ne fut qu'à la longue que la conviction me vint que plus rien ne devait rester des Indiens. Déjà, la première bataille avec les soldats avait dû les décimer et leur laisser peu de force pour affronter les suivantes. Il m'est difficile d'imaginer les survivants, dispersés ou captifs, en un autre lieu que cette plage jaune, rayée des-va-et-vient exagérément rapides des corps nus. Le centre du monde c'était aussi ce lieu qu'ils portaient en eux et à partir duquel l'horizon visible était fait d'anneaux de réalité problématique dont l'existence était de moins en moins probable à mesure que l'on s'éloignait de ce point d'observation. J'avais pu constater avec quelle réticence ils s'en éloignaient, contraints par les crues, comment ils essayaient de raccourcir par tous les moyens la distance entre le lieu habituel du village et celui où ils avaient déménagé et comment ils revenaient s'installer sur la côte dès que l'eau commençait à baisser. C'était,

comme s'ils revenaient non pas à leur foyer, mais à celui de l'avenir. Ce lieu était pour eux la maison du monde. Si quelque chose pouvait exister, ce ne pouvait être que là. En fait, affirmer que ce lieu était la maison du monde, c'est de ma part une erreur, car ce lieu et le monde étaient pour eux une seule et même chose. Où qu'ils allassent, ils l'emportaient avec eux. Ils étaient eux-mêmes ce lieu. C'est en lui qu'ils naissaient et mouraient, qu'ils semaient, qu'ils travaillaient et, quand ils partaient à la pêche ou à la chasse, c'est là qu'ils rapportaient ce qu'ils avaient pris. Leurs expéditions étaient comme le prolongement élastique du lieu où ils vivaient ; ou, puisqu'ils le portaient en eux, c'était comme si ce lieu, à chaque déplacement, se déplaçait avec eux. En même temps, c'étaient eux qui donnaient réalité aux autres lieux qu'ils visitaient ; ils matérialisaient à mesure, de par leur seule présence, l'horizon incertain et sans forme. Ils étaient le noyau résistant du monde, entouré d'une masse molle qui, grâce à leurs déplacements, pouvait, de temps en temps, engendrer des îlots fugaces de vie compacte. Quand ils reprenaient le chemin du retour, cette fermeté provisoire s'évanouissait. Et ils revenaient promptement, car le peu de certitude que leur donnait le lieu habituel s'usait vite au contact de l'absence. Au-dehors, ils ne se sentaient pas en lieu sûr.

Et pas davantage au-dedans. Les lois ardues d'une grande intempérie les châtaient, même au cœur de leur foyer. Ils étaient certes, eux et le monde, une seule et même chose, mais l'être unique qu'ils constituaient, au lieu de s'affirmer par leur présence mutuelle, s'affaiblissait de l'incertitude commune. Le monde des Indiens était le plus réel, mais non pas parce qu'il était le seul possible ni le meilleur de tous. Même quand ils tenaient pour incertaine l'existence des autres, la leur n'en était pas pour autant irréfutable. En tout cas, pour eux, la principale caractéristique des choses était leur précarité. Non pas seulement pour la difficulté à subsister en ce monde, à cause de l'usure et de la mort, mais plutôt, ou peut-être surtout, pour la difficulté à y accéder. La simple présence des choses ne garantissait pas leur existence. Un arbre, par exemple, ne se suffisait pas toujours à lui-même pour prouver qu'il existait. Il lui manquait toujours un peu de réalité. Il était présent comme par miracle, par une sorte de tolérance méprisante que les Indiens voulaient bien lui accorder. Ils la lui concédaient en échange de certains profits : fruits, bois, ombre. Mais, dans leur for intérieur, ils savaient que la vérité effective de cet échange était assez problématique. L'arbre était là et eux étaient l'arbre. Sans eux, il n'y avait pas d'arbre, mais sans l'arbre, eux n'étaient plus rien. Ils dépendaient tant l'un de l'autre que la confiance était impossible. Les Indiens ne pouvaient pas se fier à l'existence de l'arbre

parce qu'ils savaient que l'arbre dépendait de la leur, mais, en même temps, comme l'arbre contribuait, avec sa présence, à garantir la leur, ils ne pouvaient pas se sentir entièrement exister, car ils savaient que, si l'existence leur venait de l'arbre, cette existence était problématique puisque l'arbre semblait tirer la sienne de celle que les Indiens lui accordaient. Le problème venait non d'un manque de garantie, mais plutôt d'un excès. En plus, il était impossible de sortir de ce cercle vicieux et de voir les choses de l'extérieur pour essayer de découvrir, avec impartialité, la base de ces évidences.

L'extérieur était leur principal problème. Ils n'arrivaient point, comme ils l'eussent voulu, à se voir du dehors. Moi, en revanche, venu de l'horizon vague, le premier souvenir que j'aie d'eux c'est justement leur extériorité, et les voir traverser la plage, compacts et lustrés, entre les feux qui brûlaient dans le crépuscule fut comme de savourer, pour la première fois, le goût de l'indestructible. Vus du dehors, ils semblaient à l'abri de toute détérioration, de toute incertitude. Les premiers temps, ils me donnaient l'impression d'être la mesure même qui définissait, entre la terre et le ciel, le lieu de chaque chose. Après que leurs fêtes abominables eurent pris fin, quand on les voyait maîtriser avec rapidité et efficacité l'aspérité du monde, on pouvait penser, tout naturellement, que ce monde était fait pour eux et qu'au fond d'eux-mêmes les Indiens, même s'ils passaient par des zones de confusion, ne détonnaient pas. Je les regardais parfois pendant de longs moments, essayant de deviner comment, de l'intérieur, ils vivaient ces gestes que, dans le centre du jour, ils projetaient vers l'horizon matériel qui les entourait, et si ces mains tellement sûres qui saisissaient os, bois, poisson et modelaient l'argile rouge pour lui donner la forme de leurs rêves étaient jamais envahies, au contact de l'air ardent, d'aucune hésitation. Mais leurs gestes étaient muets et ne laissaient transparaître aucun signe. Ils semblaient, comme les animaux, contemporains de leurs actes, et on eût dit que ces actes, au moment même de leur réalisation, épuisaient leur sens. Pour eux, le présent ouvert et précis d'un jour vigoureux, sans commencement ni fin, semblait être la substance où, comme des poissons dans l'eau, ils se mouvaient. Ils donnaient l'impression, enviable, d'être en ce monde plus que toute autre chose. Leur manque de gaieté, leur air farouche étaient la preuve que, grâce à cet ajustement général, le bonheur et le plaisir leur étaient superflus. Je pensais que, reconnaissants de coïncider en leur être matériel et en leurs appétits avec ce côté disponible du monde, ils pouvaient se passer de la joie. Lentement, cependant, je finis par comprendre que c'était plutôt le contraire, que, pour eux, il fallait à tout moment réactualiser ce monde qui avait l'air si

solide afin qu'il ne s'évanouît point comme un filet de fumée dans le crépuscule.

Cette constatation, je la fis peu à peu, à mesure que je pénétrais, comme dans un borbier, dans la langue qu'ils parlaient. C'était une langue imprévisible, contradictoire, sans forme apparente. Quand je croyais avoir compris la signification d'un mot, je voyais un peu plus tard que le même mot voulait dire aussi le contraire, et après avoir pris connaissance de ces deux sens, d'autres encore me devenaient évidents sans que je pusse bien comprendre pour quelle raison un même vocable désignait à la fois des choses si différentes. *En-gui*, par exemple, signifiait *les hommes, les gens, nous, moi, manger, ici, regarder, dedans, un, éveiller* et bien d'autres choses encore. Quand ils prenaient congé, ils employaient une formule, *negh*, qui indiquait aussi la continuation, ce qui est absurde si l'on considère que, lorsque deux hommes se séparent, l'échange de phrases est considéré comme fini. *Negh* signifie quelque chose comme *et alors*, comme lorsqu'on dit *et alors il arriva telle ou telle chose*. Une fois, j'entendis rire un des Indiens parce que les membres d'une nation voisine pleuraient aux naissances et donnaient de grandes fêtes lorsque quelqu'un mourait. Je lui fis alors remarquer qu'eux-mêmes, lorsqu'ils se séparaient, disaient *negh*, et il me regarda longuement, les yeux mi-clos, d'un air méfiant et méprisant, après quoi il s'éloigna sans me saluer. Dans cette langue, il n'y a aucun mot qui équivaille à *être*. Le plus proche veut dire *sembler* ou *paraître*. Comme ils n'ont pas non plus d'articles, s'ils veulent dire qu'il y a un arbre, ou qu'un arbre est un arbre, ils disent *paraît arbre*. Mais *paraît* à moins le sens d'une ressemblance que celui d'une méfiance. C'est plus un vocable négatif que positif. Il implique davantage l'objection que la comparaison. Il ne renvoie pas à une image déjà connue, mais il tend plutôt à détériorer la perception que nous en avons et à lui enlever tout caractère concluant. Le mot qui désigne l'apparence désigne aussi l'extérieur, le mensonge, les éclipses, l'ennemi.

L'horizon circulaire, qui m'avait paru au début indiscutable et compact, était en réalité, comme le désignait le langage de ces Indiens, un magasin de supercherries, une machine à leurres. Dans ce langage, lisse et rugueux se disent de la même façon, un même mot, également, désigne, avec des variantes de prononciation, le présent et l'absent. Pour les Indiens, tout semble et rien n'est, et le paraître des choses se situe surtout dans le champ de l'inexistence. La plage ouverte, le jour transparent, le vert frais des arbres au printemps, les loutres à la peau tiède et palpitante, le sable jaune, les

poissons à écailles dorées, la lune, le soleil, l'air et les étoiles, les ustensiles qu'ils arrachaient, avec patience et habileté, à la matière réticente, tout ce qui se présente avec netteté aux sens était pour eux informe, indistinct et poisseux au revers où se pressait le noir.

Ils pataugeaient avec difficulté dans ce milieu instable et sentaient à tout moment la menace de l'anéantissement. L'extérieur, avec sa présence incertaine, leur enlevait à eux-mêmes de la réalité. Or, malgré son caractère précaire, le monde était plus réel qu'eux. Ils avaient, eux, le désavantage du doute, car ils ne pouvaient rien vérifier de l'extérieur. L'univers entier était incertain ; eux, en revanche, se concevaient comme une chose un peu plus sûre ; mais comme ils ignoraient ce que l'univers pensait de lui-même, cette incertitude supplémentaire diminuait son autorité. Toutes ces élucubrations étaient pour eux bien plus pénibles qu'il ne paraît à les voir écrites, car, bien qu'ils les vécussent dans leur chair, ils les ignoraient. Ils les vivaient dans tous les actes qu'ils accomplissaient, dans chaque mot qu'ils proféraient, dans leurs constructions matérielles et dans leurs rêves. Par tous les moyens, ils cherchaient à faire persister le monde incertain et changeant. Par exemple, abîmer une flèche était pour eux se déprendre d'un fragment de réalité. Ils réparaient toutes choses et ne cessaient de balayer et de nettoyer. Quand l'inondation les chassait vers l'intérieur des terres, ils revenaient s'installer au même endroit à peine l'eau avait-elle un peu baissé. Pour aussi précaire qu'il fût, il leur fallait à tout prix préserver le seul monde connu. S'il y avait quelque possibilité d'être, de durer, ce ne pouvait être que là. Et c'était cela qu'il fallait faire durer, pour aussi incertain que ce fût. À tout moment, ils actualisaient, même quand cela n'en valait pas la peine, le seul monde possible. Il n'y avait pas grand choix ; de toute façon, c'était celui-là ou rien.

Ce monde-là, ils le soignaient, le protégeaient, en essayant d'augmenter ou plutôt de maintenir sa réalité. Si le mauvais temps ou le feu détruisait les huttes, si l'eau pourrissait les barques, si l'emploi constant des objets les usait ou s'ils se cassaient, c'était parce que l'envers insidieux, fait d'inexistence et de noir, qui est la vérité ultime des choses, abandonnait ses limites naturelles et se mettait à ronger le visible. Quand ils n'allaient pas à la pêche ou à la chasse, ils passaient, puisque c'étaient les femmes qui s'occupaient des travaux d'intérieur, des heures à réparer. Ils allaient, avec leur rapidité habituelle, d'un travail à un autre, et quand il n'y avait plus rien à arranger, ce qui était assez rare, ils fabriquaient des choses qui, sous le prétexte du besoin matériel, leur donnait, de façon peu convaincante, l'illusion de dominer l'ingouvernable. Ils se reposaient rarement. Pour eux, se reposer, c'eût été

perdre du terrain, céder à la viscosité qui les harcelait. Parfois, à la fin de l'hiver, on les sentait plus calmes, mais c'était moins par ce qu'ils avaient engrangé d'espoir que parce que, sans doute, le noir y condescendait. Il fallait maintenir entier et, dans la mesure du possible, identique à lui-même ce fragment rugueux qu'ils habitaient et qui semblait ne se matérialiser que grâce à leur présence. Tout changement devait avoir sa compensation, toute perte son substitut. L'ensemble devait demeurer, en forme et en quantité, plus ou moins le même à tout moment. C'est pour cela que, lorsque quelqu'un mourait, ils attendaient, anxieux, la naissance suivante ; un malheur devait être compensé par une satisfaction, et si, en revanche, il leur arrivait quelque chose d'agréable, tant qu'il n'était pas survenu quelque mal tolérable qui rétablît l'équilibre ils n'étaient pas tranquilles. Une fois, un Indien me donna ces explications : le monde, ai-je cru comprendre qu'il me disait, est fait de bien et de mal, de mort et de naissance, il y a des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, l'hiver et l'été, l'eau et la terre, le ciel et les arbres et il faut *toujours* qu'il y ait tout cela ; si une seule chose venait à manquer, tout s'écroulerait. Comme c'était pendant les premières années de mon séjour et que les mots pour eux veulent dire tant de choses la fois, je ne suis pas sûr que ce soit exactement cela que l'Indien m'ait dit ; d'ailleurs, tout ce que je crois savoir d'eux me vient d'indices incertains, de souvenirs indécis, d'interprétations, de sorte que mon récit peut, lui aussi, signifier plusieurs choses, sans qu'aucune, venant de sources aussi peu claires, soit nécessairement la bonne. Si j'ai bien compris, le monde, pour ces Indiens, est un édifice précaire qui, pour se maintenir debout, a besoin qu'aucune pierre ne manque. Tout doit être présent à la fois et dans tous les états possibles. Lorsque, depuis le grand fleuve, les soldats avançaient avec leurs armes à feu, ce n'était pas la mort qu'ils apportaient, mais l'innommé. Le seul lieu ferme disparut peu à peu sous la montée du noir. Dispersés, les Indiens ne pouvaient plus être du côté clair et net du monde. Je ne crois pas que beaucoup aient échappé au massacre ni même qu'ils aient eu l'intention de le faire ; ceux qui, solitaires, auraient réussi à survivre à l'intérieur des terres, aucun monde ne leur serait resté.

Cependant, en même temps qu'ils tombaient, ils entraînaient dans leur chute ceux qui les exterminaient. Comme ils étaient les seuls soutiens de l'extérieur, l'extérieur, réduit au silence, disparaissait avec eux dans l'inexistence à cause de la destruction de cela même qui le concevait. Ce que les soldats qui les massacraient n'arriveraient jamais à comprendre, c'est qu'eux aussi, en même temps que leurs victimes, abandonnaient ce monde.

On peut dire que, depuis que les Indiens ont été anéantis, l'univers entier est parti à la dérive dans le néant. Si cet univers si peu sûr avait, pour exister, quelque raison, cette raison c'était justement les Indiens qui, au milieu de tant d'incertitudes, étaient ce qui semblait le plus certain. Les appeler sauvages est preuve d'ignorance ; on ne peut appeler sauvages des êtres qui assumaient une telle responsabilité. La petite lumière tenue qu'ils portaient en eux et qu'ils parvenaient à grand-peine à maintenir allumée éclairait, malgré sa fragilité, de ses reflets changeants, le cercle incertain et obscur qu'était l'extérieur et qui commençait à leurs propres corps. Le ciel vaste ne les abritait pas, tout au contraire il dépendait d'eux pour pouvoir déployer, sur cette terre nue, sa fixité étoilée.

Depuis des années, nuit après nuit, je me demande, les yeux perdus sur le mur blanc où danse la lueur de la chandelle, comment ces Indiens, près comme ils l'étaient de l'acceptation animale, pouvaient se perdre dans la négation craintive de ce qui paraît à première vue irréfutable. Parmi tant de choses étranges, le soleil périodique, les étoiles nombreuses et ponctuelles, les arbres qui répètent, obstinés, la même splendeur verte quand revient, mystérieuse, leur saison, le fleuve qui enfle et se retire, le sable jaune et l'air de l'été qui ondoient, le corps qui naît, change et meurt, la distance et les jours, énigmes que l'on croit, dans ses années d'innocence, familières, il n'est pas étonnant qu'un jour, parmi toutes ces présences qui semblent ignorer la nôtre, et devant l'évidence de l'inexplicable, s'installe en nous l'impression, certes fort peu agréable, de traverser une fantasmagorie, impression semblable à celle qui m'assaillait parfois sur la scène du théâtre lorsque, parmi, les toiles peintes, devant la foule d'ombres assoupies, je nous voyais, mes compagnons et moi, répéter des gestes et des mots d'où le vrai était absent. Mais cette impression, que nous avons tous parfois, est, bien qu'intense, passagère, et elle ne nous pénètre pas jusqu'à se confondre avec nos vies. Un jour, quand nous nous y attendons le moins, elle nous assaille, subite ; pendant quelques minutes, les choses connues deviennent comme indépendantes de nous, inertes et lointaines malgré leur proximité. Le premier mot venu, le plus commun, que nous employons plusieurs fois par jour, prend soudain une sonorité étrange, il se détache de son sens et devient bruit pur. Curieux, nous nous mettons à le répéter ; mais le sens, qui nous était pourtant si manifeste, ne revient pas malgré la répétition, au contraire, plus nous répétons le mot, plus il nous paraît étrange et inconnu. Cette perte de sens qui, sans être convoquée par nous, nous envahit en même temps qu'elle envahit les choses nous imprègne, rapide, d'un goût d'irréalité que les

jours, avec leur poids de somnolence, finissent par effacer presque, nous laissant à peine un arrière-goût, une réminiscence vague ou une ombre d'objection qui trouble un peu notre commerce avec le monde. Sans nous en rendre compte, nous continuons de battre des cils de façon imperceptible, après l'éblouissement et, absolvant le monde, nous préférons, pour esquiver le délire, nous attribuer de façon exclusive les causes de cette étrangeté. Il est sans doute mille fois préférable que ce soit nous qui vacillions plutôt que le monde.

Les Indiens, en revanche, n'avaient pas cette consolation. À mesure que l'extérieur s'éloignait d'eux, il devenait de plus en plus improbable. Eux non plus n'étaient pas complètement véritables, mais, de toute façon, ou bien le réel était en eux, ou bien il n'était nulle part. Ils étaient, malgré leur fragilité, le soutien incertain des choses, pas plus durable, il est vrai, ni plus sûr que la flamme de la bougie au cœur de la tempête. Cette situation n'était pas le résultat d'une impression passagère, mais la vérité principale du monde qui, comme une trace de torture, apposait sa marque sur leur langue et sur leurs os. Dans chaque geste qu'ils faisaient et dans chaque mot qu'ils prononçaient, c'était la persistance de toutes choses qui était en jeu, et toute négligence ou toute erreur de leur part auraient suffi à la défaire. C'est pour cela qu'ils étaient, sans s'accorder aucune trêve, si efficaces et si anxieux : efficaces parce que le vaste jour et ce qui le peuplait dépendaient d'eux, et anxieux parce qu'ils n'étaient jamais sûrs que ce qu'ils édifiaient n'allait pas à tout moment s'écrouler. Ils tenaient sur leur tête, en équilibre précaire, périssables, les choses. À la moindre inattention, elles pouvaient dégringoler et les entraîner dans leur chute.

D'où pouvait leur venir pareil sentiment, voilà une question sur laquelle je reviens, sans cesse, tous les jours de ma vie, depuis plus de cinquante ans. Cette faille au bord du noir qui les menaçait, continue, découlait sans doute de quelque désordre archaïque. Les hommes, en un certain sens, naissent neutres, égaux, et ce sont leurs actes, les choses qui leur arrivent qui les différencient peu à peu. En outre, ce n'était pas tel ou tel Indien qui venait au monde de cette façon, mais la tribu entière, et je pus voir, au cours de ces années, comment les enfants, à mesure qu'ils grandissaient, entraient tout naturellement dans cette incertitude fangeuse. L'insouciance enfantine cédait le pas jour après jour à la sécheresse des adultes : lustrés et florissants au-dehors, mais de plus en plus fanés au-dedans, envahis par l'anxiété qui les tiendrait avec elle jusqu'à la mort. C'est la même obsession qui, de façon différente, transparaisait dans les regards des hommes et des femmes. Une

conviction commune les rapprochait : sans eux, la brèche s'élargirait et l'anéantissement général ne tarderait pas.

J'eus beaucoup de mal à comprendre que, si tant de maux les assaillaient, c'était parce qu'ils mangeaient de la chair humaine. Pour les membres d'autres tribus, être mangé par ses ennemis pouvait signifier un honneur exceptionnel, comme me l'expliqua un jour, avec un mépris indicible, un des Indiens. Ce fut au cours d'une conversation confidentielle, où, bien sûr, on ne fit aucune allusion au fait que c'était lui qui les mangeait. Nous venions de les voir dans leurs barques au loin descendre le fleuve un matin d'été. Nous étions assis à l'écart du village, sous les saules de la rive, et, en les reconnaissant, l'Indien fit une grimace : c'était un peuple qui n'était installé nulle part et qui, inlassable, parcourait en aval, en amont, toute l'année, les eaux du grand fleuve. En plus – laissa échapper l'Indien en baissant un peu la voix –, ils aiment à être mangés. Pour autant que je l'interrogeai, je ne pus rien lui faire dire de plus. Je crus comprendre que son mépris venait de ce qu'avait d'inexplicable ce penchant et qu'il le considérait comme un goût équivoque, pervers ; cela semblait être un mépris d'ordre moral, comme si, dans l'abandon que ces gens faisaient de leur corps à la voracité des autres quand ils étaient pris, se manifestait une sorte de volupté. Mais manger de la chair humaine ne semblait pas non plus être une coutume dont ils pussent tirer fierté, la preuve en était qu'ils n'en parlaient jamais et semblaient même l'oublier pendant toute l'année jusqu'à ce que, toujours à peu près à la même époque, ils fussent prêts à recommencer. Ils le faisaient contre leur volonté, comme s'il ne leur était pas possible de s'en abstenir ou comme si cet appétit qui revenait fût, non pas celui de chacun des Indiens considéré séparément, mais l'appétit d'une chose qui, obscure, les gouvernait. Si le fait d'être mangé avilissait, ce n'était pas seulement à cause de la volupté inavouable que cela laissait supposer, c'était aussi, ou plutôt surtout, parce que devenir objet d'expérience signifiait être mis au rebut, de façon définitive, du côté de l'extérieur, s'égaliser, en perdant réalité, à l'inerte et à l'indistinct, s'agglutiner à la pâte molle des choses apparentes. C'était, de façon extravagante, vouloir ne pas être. Il n'y avait qu'à voir les Indiens manipuler les corps dépecés de leurs semblables pour se rendre compte que, pour eux, il ne restait plus, dans ces membres sanguinolents, le moindre vestige d'humanité. Le désir avec lequel ils les regardaient rôtir était celui de retrouver non pas le goût d'une chose qui leur était étrangère, mais celui d'une expérience antique incrustée en eux au-delà de la mémoire. Si, lorsqu'ils commençaient à mâcher, le malaise grandissait en eux, c'était parce que cette viande devait avoir, bien qu'ils

n'eussent pu le préciser, un goût d'ombre épuisée et d'erreur répétée. Au fond, ils savaient, puisque l'extérieur n'était qu'apparence, qu'ils ne mâchaient rien, mais ils étaient obligés de refaire, encore et encore, ce geste vide pour continuer, à tout prix, de jouir de cette existence exclusive et précaire qui leur permettait de se donner l'illusion d'être, sur l'écorce de ce pays désolé, traversé de fleuves sauvages, les hommes véritables.

Cette évidence me gagna peu à peu, au long de toutes ces années : si, chaque été, avec leurs façons efficaces et rapides, les Indiens s'embarquaient dans leurs pirogues vers une destination décidée d'avance, et mus par ce désir qui leur venait de si loin, c'était parce que, pour eux, il n'y avait pas d'autre moyen de se distinguer du monde et de devenir à leurs propres yeux un peu plus nets, un peu plus entiers et de se sentir moins empêtrés dans l'improbabilité flasque des choses. De cette chair qu'ils dévoraient, de ces os qu'ils rongeaient et suçaient avec une obstination pénible, ils tiraient, pour un temps, jusqu'à ce qu'il se fût de nouveau dégradé, leur être faible et passager. S'ils agissaient de cette façon, c'est parce qu'ils avaient éprouvé, à quelque moment, avant de se sentir différents du monde, le poids du néant. Cela avait dû se produire avant qu'ils se missent à manger des hommes non véritables, ceux qui venaient de l'extérieur. Avant, c'est-à-dire pendant les années obscures où, mêlés à la viscosité générale, ils se mangeaient entre eux. C'est ce que, tout juste à présent, et si près moi-même de mon propre néant, je commence à comprendre : les Indiens ne parvinrent à se sentir les hommes véritables que lorsqu'ils cessèrent de s'entre-dévorer. Une autre attitude, différente de la chasse réciproque, les transforma. Ils ne se mangeaient plus entre eux, ils se tournaient vers l'extérieur, formant ainsi une tribu qui était le centre du monde, entourée de l'horizon circulaire qui devenait de plus en plus problématique à mesure que l'on s'éloignait du centre. Bien que provenant eux aussi de cet extérieur improbable, ils avaient accédé, non sans peine, à un niveau différent, et même si leurs pieds pataugeaient encore dans la boue originelle, la tête, déjà libérée, flottait à l'air libre du vrai. Cette victoire, cependant, ne donnait pas l'impression, quand on les voyait si anxieux, d'être définitive. C'était comme si le vieux péril eût continué de les menacer. Comme si, pour autant de terrain qu'ils eussent gagné, ils sentaient qu'à tout moment ils pouvaient le reperdre. Ils savaient qu'ils étaient, en ce monde, ce qu'il y a de plus vrai, mais ils n'étaient pas sûrs de l'être assez, d'avoir atteint un point de réalité optimal et indestructible, gagné pour toujours et au-delà duquel on ne pourrait aller. Mais surtout, ce qu'ils rapportaient du passé, la sensation ancienne du néant, confuse et

rudimentaire, était restée en eux comme leur véritable façon d'être. S'il est vrai, comme disent certains, que nous cherchons toujours à répéter nos expériences premières et que, d'une certaine façon, nous les répétons toujours, l'anxiété des Indiens devait leur venir de cet arrière-goût archaïque qu'avait, et bien qu'il eût changé d'objet, leur désir. Ils ne pouvaient avoir de la réalité une certitude plus grande, car ils savaient au fond d'eux-mêmes que, quelles que fussent les choses du monde extérieur qu'ils avaient choisies comme objets et pour aussi lointains et vagues que leur semblassent les hommes qu'ils dévoraient, la seule référence qu'ils avaient pour reconnaître le goût de cette chair étrangère était le souvenir de la leur. Les Indiens savaient que la force qui, plus régulière que le passage du soleil dans le ciel, les poussait à partir vers l'horizon incertain pour rapporter de la chair humaine n'était pas le désir de dévorer l'inexistant, mais celui, plus ancien, plus enfoui, de se dévorer eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils étaient à la fois la cause et l'objet de leur anxiété. Ils se connaissaient sans se connaître et ils accomplissaient des actes dont ils savaient que le sens évident n'était pas le véritable ; l'objet en apparence le plus éloigné de leur désir, c'est-à-dire eux-mêmes, était, et ils le savaient sans se le représenter sans doute clairement, la cause véritable de leurs expéditions. Pour retrouver le goût premier et ancien, ils faisaient un immense détour par l'extérieur. Pendant un temps, ce simulacre les calmait. Ils se laissaient tomber, ivres et aveugles, dans le noir, pour émerger de nouveau, peu à peu, à un jour plus clair et plus ordonné qui, avec la révolution régulière de l'année, recommençait à se dégrader. Ils ne voulaient pas penser à ce qui s'était passé parce que, pour eux qui l'avaient vécu du dedans, il n'y avait aucun doute sur les causes véritables. Ils se prévalaient, un peu hébétés par le retour obstiné de cette faim qu'ils croyaient avoir rassasiée une fois pour toutes, d'une grande machination générale qui déployait, à la lumière du jour, les preuves de leur être et de leur innocence. Mais malgré leurs manigances, ils n'arrivaient point à effacer ce qui était en eux depuis le début. Ils avaient, harcelés, accepté un pacte aveugle dont ils avaient toujours la plus mauvaise part. Pour eux, le monde ne pouvait pas avoir grande valeur, car ils savaient que même les hommes véritables qui semblaient s'être arrachés au noir traînaient encore dans leurs actes essentiels la pâte poisseuse et noire de l'indistinct dans le marais duquel aucune clarté persistante et ferme n'était possible.

Chaque homme et chaque chose dans ce monde incertain occupait sa place exacte. Dans les travaux du commun, chaque Indien accomplissait sa tâche au moment précis où il le fallait, mais il m'était impossible de savoir qui en avait

donné la consigne ni à quel moment. S'ils partaient en barque, chaque homme occupait une place déterminée, et ceux qui tenaient les pagaies les avaient empoignées comme s'il avait été décidé de tout temps que c'était leur tour de ramer. Il en allait de même quand ils partaient à la chasse, quand ils péchaient, quand ils faisaient la guerre. Les femmes, qui semaient, récoltaient et accomplissaient les travaux domestiques, agissaient de la même façon. Ils s'acquittaient tous avec rapidité et efficacité, sans se tromper ni occuper la place d'un autre, de la tâche nécessaire au moment voulu, sans que personne, semble-t-il, ne la leur eût assignée. Je n'ai jamais vu aucun Indien faire ce qu'on pourrait appeler un acte spontané. Tout acte, si minime fût-il, entrait dans un ordre préétabli. Certaines actions qui, au début, me semblaient absurdes révélèrent, à la longue, leur stricte nécessité. Dans les deux ou trois lieues à la ronde qu'ils occupaient, sous un ciel indifférent, tous les actes humains étaient destinés à préserver, à tout moment, la constance improbable du monde que guettait, tenace, l'anéantissement. Même les jours les plus limpides et les plus paisibles étaient contaminés par cette menace. Chaque geste constituait un étai pour le monde prêt à la débandade ; chaque action, une forme imposée aux choses pour qu'elles ne se défassent point ; chaque regard, une façon, vigilante et soucieuse, de s'assurer que l'ordre précaire du tout avait condescendu, pour un moment encore, à persister. Dans cette stratégie, j'occupais moi aussi ma place, comme toutes les choses visibles dans l'espace vide et scintillant. Le rôle qu'ils m'attribuaient m'avait permis de survivre. Chaque fois qu'ils partaient en quête d'êtres humains pour leurs fêtes annuelles, ils ramenaient quelqu'un comme moi qu'ils ne tuaient pas et qu'ils renvoyaient au bout d'un certain temps après lui avoir fait mener grande vie. Pendant dix ans, je vis se succéder ces hôtes dédaigneux. Ils les retenaient deux ou trois mois, quelquefois moins ; et quand la tribu, après ses sables mouvants, revenait aux jours paisibles et monotones, ils les laissaient repartir. S'ils me gardèrent tant d'années, c'est parce qu'ils ne savaient pas où me renvoyer ; à peine eurent-ils vu que des hommes à ma ressemblance tournaient dans les parages qu'ils me mirent dans une barque et me poussèrent au fil de l'eau. De tous ces hôtes, j'étais le seul qui ne sût pas comment se comporter ; les autres avaient l'air de savoir ce que les Indiens attendaient d'eux et ce savoir les autorisait à se montrer distants et hautains. Ils savaient, avant même d'arriver, ce que je mis des années à déchiffrer. Le *Def-ghi*, *Def-ghi* insistant et mielleux qui leur était adressé, à peine avaient-ils débarqué sur la plage jaune, avait pour eux un sens non équivoque ; pour moi, en revanche, le démêler fut comme de me

frayer un passage dans un taillis touffu et résistant. Les Indiens, qui considéraient ce qui était extérieur comme leur étant subordonné, ne pensèrent pas un instant que je pouvais ignorer leur langue et leurs intentions. Moi qui, à dire vrai, n'avais, de leur point de vue, aucune existence propre, je ne pouvais pas ignorer, de ce même point de vue, ce qu'ils attendaient de moi. Pas une seule fois ils ne me donnèrent d'explication. Déjà, dans les premiers regards qu'ils m'avaient lancés le soir où je m'avancais parmi les feux de plein air, il y avait, je m'en aperçois aujourd'hui, outre le désir d'attirer mon attention et de me plaire, l'expression de celui qui rappelle à l'un des contractants, avec une insistance un peu obscène, les clauses d'un pacte secret. J'eus besoin de désempourber, des années durant, cette langue marécageuse pour apercevoir, sans être jamais sûr d'y être tout à fait parvenu, le sens exact de ces deux syllabes rapides et criardes par lesquelles ils me désignaient. Ces deux sons, *def-ghi*, comme tous les autres qui composaient leur langue, signifiaient en même temps beaucoup de choses différentes et contradictoires. On disait *def-ghi* des personnes absentes ou endormies ; des indiscrets qui, durant une visite, au lieu de rester chez l'autre un temps prudent, s'attardaient indéfiniment ; on appelait aussi *def-ghi* un oiseau à bec noir et au plumage jaune et vert, qu'on apprivoisait et qui faisait rire parce qu'il répétait, comme s'il eût parlé, les mots qu'on lui avait appris ; *def-ghi*, c'étaient aussi certains objets qu'on mettait à la place d'une personne absente et qui la représentaient dans les réunions au point que parfois on leur donnait une part de nourriture, comme s'ils allaient la manger en lieu et place de l'homme représenté ; de même façon on appelait *def-ghi* le reflet des choses dans l'eau ; une chose qui durait, c'était *def-ghi* ; j'avais remarqué aussi, peu de temps après mon arrivée, que les enfants, quand ils jouaient, appelaient *def-ghi* celui qui se séparait du groupe et se mettait à gesticuler comme s'il représentait un personnage. Et *def-ghi*, c'était encore l'homme qui, dans une expédition, partait en éclaireur et venait rapporter ce qu'il avait vu, ou bien celui qui allait épier l'ennemi et donnait tous les détails de ses mouvements, ou celui qui, dans les réunions, se mettait parfois à pérorer à voix haute, mais comme à part lui. *Def-ghi*, c'était tout cela et bien d'autres choses encore. Après de longues réflexions, je déduisis que, s'ils m'avaient donné ce nom, c'était parce qu'ils me rendaient solidaire de quelque essence commune à tout ce qu'ils nommaient ainsi. Ils attendaient de moi que je pusse dédoubler, ainsi que l'eau, l'image qu'ils donnaient d'eux-mêmes, répéter leurs gestes et leurs paroles, les représenter en leur absence et que je fusse capable, quand ils me rendraient à mes semblables, de faire comme

l'espion ou l'éclaireur qui, après avoir été témoin de choses que la tribu n'a pu voir, revient sur ses pas pour raconter toutes choses en détail à tous. Menacés par ce qui nous régit du fond de l'obscur et qui nous maintient (à l'air libre jusqu'au jour où, d'un geste subit et capricieux, il nous rend à l'indistinct, ils voulaient que de leur passage à travers ce mirage restât un témoin et un survivant qui fût, à la face du monde, leur narrateur.

Les moments les plus ardues et aussi les plus dangereux de l'existence difficile qu'ils menaient, c'étaient ceux où, dépassés par leur désir, ils s'abandonnaient à lui et se risquaient à traverser, comme des somnambules, le plus dense de la nuit. Ils gardaient, par prudence, les rôtiisseurs pour veiller sur eux, paisibles comme des bergers non de brebis, mais de loups. Et, comme dernière carte, l'hôte dédaigneux qui les savait dépendants de son caprice ou de sa mémoire et qui pouvait perpétuer, dans le monde incrédule qui les avait plongés dans cette indigence de réalité, quelque image forte et entière, immédiatement reconnaissable et qui pût les faire durer parmi les choses visibles alors qu'eux, fugitifs, se seraient pour toujours effacés. S'ils ramenaient, sans jamais y manquer, ces hôtes, les jours où ils mangeaient de la chair humaine, c'était aussi pour montrer, pour que cela fût évident, qu'ils s'étaient arrachés, méritoires, à la pâte originelle et que, puisqu'ils avaient appris à faire une distinction entre l'intérieur et l'extérieur, entre ce qui s'était érigé dans l'air lumineux et ce qui était resté à patauger dans le noir, le monde vaste et vague devait savoir que c'était sur eux que prenait appui, ardu, le réel et que c'étaient eux les hommes véritables. Pendant ces jours sanglants, ils nous posaient ainsi en témoins de leur innocence. Nous devons apporter à l'horizon ennemi, pour le cas où ils se laisseraient anéantir, le signalement de leur vie. Nous étions, dispersés de par le monde, les dernières braises de l'incandescence qui les consumait. Ils nous relâchaient pour que nous fussions les messagers de cet engloutissement. Et la pointe de la plume qui avance, lente, en égratignant, dans la nuit silencieuse, la feuille rêche tandis que monte, par la fenêtre ouverte, une odeur de chaux et de chèvrefeuille, ne laisse, tenue par la main encore ferme, que la trace de cette rumeur qui me revient, je ne sais d'où, à travers des années de silence et de mépris.

C'est ainsi que, soixante ans plus tard, ces Indiens occupent encore, invincibles, ma mémoire. Je ne peux pas les voir séparés du ciel immense, bleu et lumineux qui, le soir, se remplissait d'étoiles. Quand il n'y avait pas de lune, elles étaient infinies, énormes et grésillantes. En hiver, bleues, vertes, violettes, rouges, jaunes, glacées, elles scintillaient. Je me rends compte à

présent que si elles étaient là à nous entourer, nous, frange si mince de peur, d'ignorance et de pulsations, c'était parce que les Indiens, à tout moment, sans trêve, les soutenaient. Le grand fleuve qui les redoublait, s'emplissant à son tour d'étincelles, coulait vers le sud avec l'élan que les Indiens lui donnaient et les arbres, à chaque printemps, reverdissaient parce que leur sang se mêlait à la sève. Ils payaient jour après jour, jusqu'à l'usure, le prix interminable qu'il en coûtait de s'être à demi arrachés à un berceau fangeux qui leur avait laissé pour toujours une saveur d'égarément. Beaucoup des souvenirs qui, durant le jour, comme des météores, traversent à leur guise ma mémoire viennent des alentours de ce grand fleuve dont la surface était rayée par le sillage des barques qui y passaient, rapides, en toutes directions, et bon nombre des gestes que je fais, machinaux, aux moments les plus inattendus, sont comme imprégnés de ces souvenirs, parfois de façon si indirecte et secrète que je ne me rends pas compte moi-même qu'ils y sont reliés, mais j'éprouve, à travers cet acte fugitif et secondaire, la sensation étrange que toutes les années soudain vont remonter de la région obscure où elles sont enfouies.

Aux souvenirs de ma mémoire que la lucidité, jour après jour, regarde comme des images peintes, s'ajoutent ces autres souvenirs dont le corps seul garde la marque et qui s'actualisent en lui sans parvenir toutefois à se présenter à la mémoire où la raison, les retenant avec attention, les examinerait. Ces souvenirs-là ne se présentent pas sous forme d'images, mais plutôt comme des frémissements, des nœuds semés dans le corps, des palpitations, des rumeurs inaudibles, des frissons. En entrant dans l'air translucide du matin, le corps se souvient, sans que la mémoire le sache, d'un air fait de la même substance qui l'enveloppait, identique, en des années déjà enterrées. Je peux dire que, d'une certaine façon, mon corps entier se souvient à sa manière de ces années de vie épaisse et charnelle et que cette vie semble l'avoir tellement imprégné qu'elle l'a rendu insensible à toute autre expérience. De même que les Indiens de certaines tribus voisines traçaient dans l'air un cercle invisible pour se protéger de l'inconnu, mon corps est comme enveloppé de la peau de ces années qui ne laissent plus rien passer de l'extérieur. Seul ce qui y ressemble est accepté. Le moment présent n'a d'autre fondement que sa parenté avec le passé. Avec moi, les Indiens ne se sont pas trompés : je n'ai, à part ce scintillement confus, rien à raconter. En plus, comme je leur dois la vie, il est juste que je paie ma dette en revivant, jour après jour, leur vie à eux.

Mais ce n'est pas facile. Ces souvenirs qui, assidus, me visitent ne se

laissent pas toujours attraper ; parfois ils semblent nets, austères, précis, d'une seule pièce, mais, dès que je me penche pour, d'un seul geste, les saisir et les perpétuer, ils commencent à se déployer, à se répandre, et les détails que l'ensemble, vu à distance, cachait, prolifèrent, se multiplient, prennent de l'importance, de telle sorte qu'à un moment donné je suis pris d'une sorte de vertige et qu'il me devient difficile d'établir une hiérarchie entre tant de présences qui me font signe. On ne sait plus où est le centre du souvenir ni quelle est sa périphérie : le centre de chaque souvenir semble se déplacer dans toutes les directions à la fois, et comme chaque détail grandit dans l'ensemble et que, à mesure que ce détail grandit, d'autres qui étaient oubliés surgissent, se multiplient et enflent à leur tour, je finis très souvent par me sentir découragé et je me dis que non seulement le monde est infini, mais que chacune de ses parties, et par suite mes propres souvenirs, le sont aussi. Ces jours-là, j'ai coutume de me dire que les Indiens, en m'ayant gardé tant de temps avec eux, n'ont pas su me préserver du mal qui les rongait. D'autres fois, cependant, nombre de ces images se présentent en ordre paisible, claires et délimitées, et elles persistent longtemps, disparaissent et réapparaissent grâce à une force constante et mystérieuse qui, non seulement leur permet de conserver sans équivoque leurs caractéristiques, mais semble les polir à mesure et les arrondir jusqu'à ce qu'elles soient fermes et nettes comme des pierres ou des os.

Un de ces souvenirs, chose curieuse, concerne les enfants que je vis, le lendemain de mon arrivée, en train de jouer loin du village, au bord du fleuve. Plusieurs fois par la suite, je les vis, sous le soleil paisible, s'abandonner, heureux, au même jeu. En dix ans, les enfants changeaient, car, lorsqu'ils parvenaient à un certain âge, ils disparaissaient plusieurs jours dans les îles, accompagnés de chasseurs et, quand ils revenaient, l'air un peu plus farouche, c'étaient déjà des hommes. Mais comme les groupes étaient formés d'enfants de tous âges, les plus jeunes assuraient la continuité, de sorte qu'on eût dit toujours le même groupe que celui que j'avais vu le premier jour. Au début, comme j'avais du mal à reconnaître chacun, vu qu'ils avaient tous les mêmes cheveux lisses et très noirs et le même corps lustré et basané, je ne me rendais pas compte des changements et il me semblait qu'ils étaient toujours les mêmes. C'est qu'ils s'efforçaient, il est vrai, à ce que tout, à tout moment, restât identique à soi-même pour obtenir, de cette façon, une illusion d'immobilité. J'ai certainement vu jouer ces enfants des centaines de fois, mais, dans ma mémoire, c'est toujours le même souvenir, celui du premier jour, qui revient, chaque fois plus obstiné et net. Je m'étais éloigné de la plage

en courant pour ne pas voir, dans le soleil éblouissant, la boucherie qui m'épouvantait. Le jeu indolent des enfants me calma et, pendant un long moment, je demeurai à les regarder. Ils se mettaient en file, parallèle au fleuve, en laissant un petit espace entre eux, puis ils se laissaient tomber l'un après l'autre et restaient par terre comme endormis ; lorsque le dernier de la file était tombé, le premier venait se mettre derrière lui, tous les autres le suivaient dans le même ordre et le jeu recommençait. Parfois, le dernier appuyait ses mains sur les épaules de l'avant-dernier, l'avant-dernier sur les épaules de celui qui le précédait et ainsi de suite jusqu'au premier, puis la file, formant chaîne, se déplaçait un moment en ligne droite avant de se refermer en cercle, ou bien elle se mettait à tourner sur elle-même comme une spirale. Les enfants s'adonnaient, heureux, pendant des heures, à ce jeu dont le souvenir, chaque fois plus limpide et plus ineffaçable, me visite souvent. Dans ses caractéristiques qui, année après année, se précisent, il me semble entrevoir quelque signe obscur du monde qui se présenterait ainsi, sans que je sache pourquoi, à la lumière du jour, car il est difficile d'imaginer que la persistance de cet acte, de la part des enfants, à travers plusieurs générations, et sa présence insistante dans ma mémoire soient de simples faits de hasard qui, mesurés à l'aune de l'infini, n'auraient aucune signification. Tant d'obstination à durer à la lumière adverse du monde suggère quelque complicité, peut-être, avec son essence profonde. Ce jeu est sans doute le chiffre de choses élémentaires, comme la forme du temps ou la raison de l'espace, traversées par le va-et-vient du sang humain dans ses sursauts, ses émerveillements et ses palpitations. Mais même si aucune chose occulte ne se révélait dans l'image de ces jeux, leur réapparition constante, à chaque fois simplifiée, dans ma mémoire, décante peu à peu les événements de la lie qu'ils contiennent pour mettre à l'abri de la contingence la limpidité géométrique des figures que les enfants traçaient sur le sable avec leurs corps ; une ligne de points, discontinue, lorsque en se laissant tomber l'un après l'autre ils demeuraient comme endormis, brisait en plusieurs endroits la ligne droite qu'ils reformaient ensuite quand ils appuyaient leurs mains sur les épaules de celui qui les précédait et formaient une chaîne qui, en tournant, se transformait son tour en cercle ou en spirale.

Un autre de ces souvenirs qui, fréquent, et sur un rythme mystérieux propre à lui, me visite, est celui d'un petit matin d'été, au lendemain des fêtes où les Indiens, à chaque retour d'année, naufrageaient. Un d'entre eux agonisait, couché sur le dos, face à l'air pâli. Il avait le corps couvert de blessures, de coups, de brûlures. Il avait passé le jour précédent à manger de

la chair humaine, à se soûler et à copuler. Les yeux, larges ouverts, regardaient le ciel livide et, de sa bouche entrouverte, s'échappait, aux commissures des lèvres, un filet de sang et de salive qui, au contact de l'air frais du matin, avait déjà séché. À mesure que cet homme entrait dans la mort, le soleil d'été, presque au même rythme, s'élevait dans le ciel qui, avec la lumière montante, devenait, après la pâleur de l'aube, de plus en plus bleu. Que le monde tirât de nous sa substance, qu'il se soutînt de notre sang, le contraste qu'offrait l'homme agonisant et l'espace à l'intérieur duquel il s'éteignait aurait pu en être la preuve, car, à mesure que la lueur de ses yeux s'éteignait, que sa respiration devenait plus intermittente et plus faible, la lumière matinale gagnait en magnificence et en éclat, comme si le monde eût tiré de l'ultime souffle de l'homme les reflets qui papillotaient sur l'eau, rendaient plus intense le jaune de la plage, épanouissaient le bleu du ciel et ricochaient sur les feuilles vertes et bien éveillées des arbres. J'étais accroupi près du moribond, qui était un peu plus âgé que moi et ne remarquait même plus ma présence. Dans la mesure où il m'était possible de connaître ces Indiens, je le connaissais assez bien ; il vivait avec sa famille dans une hutte proche de la mienne et souvent il m'envoyait de la nourriture par les femmes ou par les enfants, ou bien il me l'apportait lui-même. Ce qui m'avait frappé chez lui, c'étaient sa discrétion et sa mesure. Car les Indiens, même s'ils oubliaient pendant des semaines ou des mois ma présence ou l'acceptaient avec indifférence, m'assaillaient la plupart du temps de leurs poses exagérées, de leurs cajoleries et de leurs requêtes. Lorsque, par exemple, ils m'apportaient à manger, il n'était pas rare qu'ils me le fissent lourdement remarquer, sans doute pour que je tinsse compte de leur générosité lorsque, dans un futur probable, je parlerais d'eux. S'ils accentuaient tellement tous leurs actes et leurs diverses facettes, c'était pour devenir plus intelligibles et pour que je pusse les appréhender avec plus de facilité. Les poses qu'ils prenaient ne révélaient pas toujours le meilleur d'eux-mêmes, mais il leur importait peu que l'image qu'ils donneraient d'eux fût bonne ou mauvaise, l'important étant qu'elle fût intense et facile à retenir. Plusieurs d'entre eux me poursuivirent, dix ans durant, avec des détails puérils, qu'ils répétaient, toujours de la même façon, et qu'ils ne manquaient jamais d'évoquer chaque fois qu'ils me rencontraient. L'un d'eux qui, le premier jour, pour attirer mon attention, m'avait menacé de me manger moi aussi et qui, pour bien m'en persuader, faisait mine de se mordre le bras, me le rappelait en riant chaque fois qu'il me voyait : *Def-ghi, Def-ghi*, me disait-il toujours, en ajoutant deux ou trois sons rapides qui voulaient dire à peu près : *C'est moi qui, par*

*plaisanterie, disais que j'allais te manger.* Au cours de ces dix années, il vieillit et perdit presque toutes ses dents ; il était large et trapu et la peau, autour de ses yeux en amande, se plissait toute quand il riait en montrant ses gencives d'un rose blanchâtre. Jamais, de tout le temps que je passai avec eux, cet Indien ne m'adressa la parole pour me dire autre chose : toujours deux ou trois sons rapides et criards par lesquels il voulait graver dans mon souvenir cette plaisanterie puérile qui, inoubliable, devait le sauver. Parfois, il me croisait, l'air distrait et grave, et il passait son chemin sans me saluer, puis soudain, comme s'il se souvenait, il me rappelait, m'adressait un sourire machinal et les mots consacrés, après quoi il reprenait son sérieux et s'éloignait à nouveau. L'après-midi où ils me mirent dans la barque avec des vivres, pour me renvoyer au fil de l'eau, je l'aperçus pour la dernière fois, essayant de se frayer un passage dans la foule qui se pressait autour de moi, conservant à grand-peine son sourire à cause des poussées et des bourrades et répétant sans cesse les sons que la clameur de la foule m'empêchait d'entendre, mais que je devinais aisément : *Def-ghi, Def-ghi, C'est moi qui, par plaisanterie, disais que j'allais te manger, C'est moi qui, par plaisanterie, disais que j'allais te manger.*

Presque tous les Indiens, sans pour autant en arriver à de tels extrêmes, agissaient de la même façon. La peur de se perdre dans la pâte anonyme de l'indistinct leur faisait adopter ces attitudes fixes et sans nuances qu'ils tentaient, quand ils le pouvaient, d'une façon ou d'une autre, de graver dans ma mémoire. Quand ce qu'ils me montraient d'eux-mêmes était des qualités, ils faisaient étalage d'une vanité démesurée. L'un prétendait être le meilleur chasseur de la tribu, l'autre celui qui faisait les meilleures flèches, un troisième celui qui prenait le plus de bains de la journée. Ils n'avaient pas l'habitude de mentir, mais, en certaines occasions, je m'aperçus qu'ils exagéraient, non pour me tromper, mais pour augmenter à leurs propres yeux, et aux miens également, l'évidence du personnage qu'ils représentaient. Un vieux me dit un matin que toutes ses dents étaient tombées d'un seul coup ; une femme, et ce avec force circonlocutions pour dissimuler son exagération, que lorsqu'elle était vierge on voulait toujours que ce fût elle qui mâchât les racines avec lesquelles on préparait certain breuvage parce que, sa salive était la plus douce. Elle crachait sur le bout de ses doigts et voulait me faire goûter en disant que si j'essayais je n'en oublierais jamais le goût. Leur volonté d'être remarqués et gardés en mémoire n'était pas le seul obstacle à avoir avec eux une amitié ou du moins une relation simple et naturelle. Cette raideur, qui frôlait parfois l'agressivité, décourageait, âpre, toute approche. La

gaieté commune à tous qui apparaît parfois répartie en chacun, discrète, mais pleine et libératrice, leur était inconnue : ils semblaient s'être interdit d'avance toute jouissance élémentaire. Une obligation de tristesse ou de sérieux, rigoureuse, les desséchait. Ils s'imposaient une vie étroite et aride d'où ils exilaient, méfiants, le plaisir ; cette sécheresse délibérée devenait évidente surtout lorsqu'un événement semblait le déclencher en eux parce qu'alors ils montraient par leurs expressions que ce plaisir qui revenait les assaillir, malgré le refus constant qu'ils lui opposaient, les troublait et que le fait de l'éprouver était pour eux motif de lutte intérieure et de sentiments contradictoires. Ce qui les intéressait le moins dans le plaisir, c'était son assouvissement. La décision de l'exiler de leur vie semblait toute naturelle, du moins tant qu'il ne s'y présentait pas. Quand il apparaissait sous une forme sensuelle ou comme une simple joie motivée par un événement imprévu, ils essayaient de le dissimuler en prenant un air confus ou honteux. Ils ne voulaient pas reconnaître leur jouissance. Ils n'aimaient pas qu'une chose, détruisant leurs défenses, vînt à leur plaisir.

L'homme qui, sur le sable jaune, dans le matin graduel, agonisait face au ciel, était un peu différent. Chez lui, l'anxiété et la raideur propres aux Indiens étaient moins évidentes. Il donnait l'impression d'être, plus que les autres, disposé à s'abandonner, à se laisser modeler, docile, par le va-et-vient des jours, sans s'obstiner à toujours forger de soi une certaine image et à toujours refuser d'admettre le rythme de la contingence. Cette souplesse me permettait d'avoir avec lui des rapports plus directs et plus naturels.

Bien sûr, il n'y avait entre nous aucune intimité et fort peu d'échanges verbaux, mais je pouvais être sûr que, si je le rencontrais, lui au moins n'allait pas m'adresser un de ces sourires conventionnels et mielleux dont les autres étaient coutumiers ni essayer de faire sur moi une impression ineffaçable. Même le rythme de ses pas était un peu plus lent que celui des autres. Dans cette indolence presque imperceptible je devinais, sans me le formuler, une sorte d'originalité, de prise de position personnelle devant cette impossibilité qu'était l'essence des choses, de la langue et même de la chair de son peuple, impossibilité qui, pour lui, n'était peut-être pas si absolue, ou alors, si elle l'était, il se réservait malgré tout le choix de défier les lois rigides du monde et de vivre une vie différente, quand bien même il eût été pour cela menacé d'anéantissement. Il émanait de cette différence infime une espèce de bonté. J'allais le voir fréquemment et il passait bon nombre de fois chez moi. En général, nous parlions fort peu, mais je croyais comprendre que sa seule présence signifiait une certaine compassion pour mon destin. Il m'apprit à

pêcher avec des lances et des flèches et même avec ces petits couteaux en os à la fabrication et à l'utilisation desquels ils montraient tant d'habileté. Avec les enfants, il était patient et affectueux. Quand les hommes délibéraient, on lui demandait souvent son opinion et il la donnait de façon précise, sans emphase, d'un air pensif qui semblait prouver qu'il accordait à ses propos un caractère moins infallible que celui qu'avaient l'air de lui attribuer, avec leur attitude presque respectueuse, ses interlocuteurs. C'était comme si, paternel, il confirmait les autres dans leurs attentes erronées parce que en secret il les croyait incapables de supporter des vérités plus accablantes.

L'année d'avant, cet homme s'était trouvé parmi les rôtisseurs, et les années précédentes je ne l'avais pas encore remarqué parmi les autres membres de la tribu. L'attitude sereine et vigilante des rôtisseurs m'avait amené à penser que ces hommes se conduisaient en tout temps de cette manière ; je prenais leur fonction passagère pour une façon d'être permanente. Ces rôtisseurs étaient désignés chaque année par les Indiens sur la base de raisonnements qui m'échappaient, sauf le fait que ceux qui ramenaient les proies devaient, à cause d'une éthique que je ne comprenais pas, s'abstenir d'en manger. Les chasseurs étaient choisis chaque année au cours de longues délibérations confidentielles. La première fois que je remarquai cet homme, il était en train de préparer, loin du tumulte de la tribu, un repas frugal pour les rôtisseurs, et le premier souvenir que j'aie de sa personne s'associe, dans ma mémoire, à ses gestes précis, rapides et tranquilles. Cette image estompait d'autres évidences auxquelles, sur l'instant, je ne pensais pas : qu'il avait, par exemple, le jour d'avant, massacré ceux que la tribu était en train de dévorer et qu'il avait sans doute employé sa matinée à découper avec son petit couteau d'os les corps capturés et à les disposer sur une couche de feuilles vertes. Pendant l'année qui suivit, cette image sereine ne fit que se confirmer grâce à l'attitude raisonnable et chaleureuse de l'homme.

Son agonie me prouvait, interminable, mon erreur. Le jour d'avant, j'avais dû accepter peu à peu ma déception. Je l'avais vu, le matin, surveiller avec avidité les rôtisseurs qui plaçaient, indifférents et habiles, les corps dépecés sur les braises. Son expression, sans équivoque, ne laissait transparaitre aucune lutte intérieure, aucune hésitation. Il tournait, encore plus impatient que d'autres, autour des grils fumants. Chez beaucoup d'indiens, un demi-sourire distrait, lent, rêveur anticipait, dans leur imagination, le plaisir réel qui allait suivre. Chez lui, il n'y avait même pas trace de cette joie bâtarde : l'air farouche, absorbé, presque furieux, il allait et venait aux abords des grils,

et on voyait bien que, pour lui, le bruit varié du monde avait cessé de retentir, je me mis à l'observer à distance, en essayant de ne pas le perdre de vue. Quand la viande fut prête, je fus effrayé de voir qu'il donnait un coup de poing sur l'épaule d'une femme pour l'obliger à lui céder le pas. Avec ce même air morose et concentré qu'il avait eu pendant qu'il attendait, il prit un morceau de viande puis, comme un animal absent, chercha des yeux un coin tranquille où s'asseoir pour le dévorer. Il se dirigea, solitaire, vers la rive du fleuve et, s'asseyant dans une barque vide, il se mit à manger. Il mâchait, obstiné, sans beaucoup relever la tête, avec une fureur croissante, comme s'il pestait en lui-même de ne pouvoir, d'une seule bouchée, dévorer, non seulement sa part de viande, mais le monde entier qui la contenait. Lorsqu'il eut fini son premier morceau, il sauta de la barque et, d'un pas décidé, repartit vers les grils en chercher un autre. Après qu'il l'eut obtenu, il resta près du feu pour le manger, l'acheva en deux coups de dents et en demanda un troisième. On voyait qu'il était gavé, mais ce troisième morceau semblait être une obligation que, de façon délibérée, il s'imposait. Sa portion à la main, il se mit ensuite à déambuler, lent, presque au rythme de sa mastication, s'interrompant de temps en temps et demeurant la bouche ouverte. Les dernières bouchées n'arrivaient pas à passer. Il les mâchait longtemps, très lentement, les sourcils froncés, le regard fixe, ce qui lui restait de viande oublié là en bas au bout de sa main qui se balançait le long de son corps tandis qu'il avançait. Il eut grand mal à l'achever. Quand il ne resta plus qu'un os bien nettoyé, il le laissa tomber distraitement sur le sable que, dans ses va-et-vient, ses pas laborieux creusaient.

Il finit par s'écrouler par terre. Pendant un bon moment, il sommeilla au soleil, jusqu'à ce que le vacarme des Indiens qui s'attroupaient autour des jarres d'eau-de-vie le réveillât et le fit se redresser à demi en battant des paupières dans cette direction. Un jour plus tard, à peine, il serait sur cette même plage en train d'agoniser, mais déjà, à ce moment-là, il était comme absent de ce monde qui avait perdu, semblait-il, toute matérialité pour lui. Sans sortir de sa somnolence, il se leva et se dirigea vers les récipients. Il ne vit même pas que l'un de ceux qui distribuaient l'alcool lui tendait unealebasse pleine ; il en prit une autre par terre, la plongea dans la jarre et, la retirant débordante, la vida d'un seul trait. Il répéta six ou sept fois l'opération, très droit, raide, la poitrine un peu bombée, le regard de plus en plus trouble et dont l'opacité démontrait qu'il n'y avait derrière aucun songe tumultueux, mais seulement du noir, épais et continu. Après quoi, il s'éloigna de nouveau et resta planté, raide, au bord de l'eau, jusqu'à la tombée de la

nuit. On voyait qu'il lui fallait faire un effort démesuré pour demeurer ainsi immobile et que tout son corps luttait pour maintenir cette rigidité, au point que des veines, grosses et tortueuses, enflaient à son cou, saillaient sur son front en même temps qu'il gardait les yeux fixes, grands ouverts, et les dents serrées entre lesquelles chuintaient parfois, à cause de l'effort, des gouttes de salive. Cette immobilité semblait encore plus étrange, comparée à l'activité que déployait autour de lui, dans la fièvre du crépuscule, la tribu entière ; depuis un bon moment déjà, les corps, par couples ou par groupes où se retrouvaient mêlés des Indiens de tous âges, s'entrelaçaient, brutaux, emplissant l'air lisse et tiède du soir de leurs soupirs, de leurs cris, de leurs appels et de leurs lamentations. Plusieurs se vautraient à quelques mètres à peine de l'homme immobile qui demeura droit et tendu jusqu'à ce que, à un moment donné, imprévisible et brusque, il partît en courant et disparût entre les arbres et aussi dans l'obscurité, car à ce moment même la nuit s'épaississait. Je le perdis de vue. Je sais qu'il alla se mêler au tumulte de la tribu, qu'il traversa plusieurs fois le marécage qui engloutissait, chaque année, pendant des heures, la tribu entière et qui rendait plusieurs de ses membres fort mal en point quand il n'en gardait pas bon nombre pour toujours. L'immobilité qu'il s'était imposée pendant des heures n'était pas une preuve de maîtrise ni un effort démesuré pour se retenir au bord du chaos, mais, tout au contraire, un défi insensé, une forme de délire et d'excès. En tout cas, ce que l'ombre rendit dans l'aube livide à la plage jaune, après une nuit interminable, ce fut l'enveloppe meurtrie et vide de l'homme que j'avais connu.

Penché sur lui, dans le soleil du matin, je le regardais mourir. À la différence de l'autre souvenir, fait de plusieurs expériences distinctes qui se confondent et ne forment plus qu'une seule image dans ma mémoire, celui-ci est unique, car la mort de chaque homme est unique, et c'était cet homme qui mourait et non pas un autre. La mort et les souvenirs en cela se révèlent égaux. Ils sont, pour chaque homme, uniques, et ceux de nous qui croient avoir, pour les avoir vécus dans une même expérience, des souvenirs communs, ne savent pas qu'ils ont des souvenirs différents et qu'ils sont condamnés à la solitude de ces souvenirs comme à celle de leur mort. Ces souvenirs sont, pour chacun, comme un cachot où il est enfermé de la naissance à la mort. Chaque homme meurt de les posséder de façon unique parce que, justement, ce qui meurt, ce qui est passager et ne renaît pas en d'autres personnes, ce qui, dans les foules, est destiné à mourir, ce sont ces souvenirs uniques qui nourrissent l'illusion d'un remémorant commun que

la mort finira par effacer. De cet homme meurtri qui ne respirait plus qu'à peine, j'appris aussi, ce matin-là, que, du noir qui nous cerne, la vertu ne nous sauve pas. Si nous esquivons, pleins de vaillance, une nuit, une autre plus grande, un peu plus loin, nous attend. En vain, cet homme, dans les jours de paix, tenait à juste prix d'être bon ; la bouche béante sur laquelle, en équilibre, il dansait l'avalait tout pareillement. Nos vies s'accomplissent en un lieu terrible et neutre qui ne reconnaît ni la vertu ni le crime et qui, sans nous dispenser ni le bien ni le mal, nous anéantit, indifférent. Vers midi, l'homme, enfin, cessa de respirer. Entre le ciel bleu, les feuilles vertes, le fleuve doré et le sable jaune, il devint une tache incertaine et sans nom, comme si cette évidence, pleine et extérieure, du monde qui nous entourait l'eût dépouillé de son souffle et de sa substance pour pouvoir se déployer à la lumière. À peine un rêve est-il passé qu'il devient, pour aussi vivant qu'il ait été et pour aussi clair qu'il demeure en la mémoire du rêveur, indémontrable et lointain. S'il le raconte, celui qui l'écoute croira vainement en reconnaître les détails et le sens. Ils sont problématiques pour le rêveur lui-même. Si, par exemple, lui revient un après-midi, à cause d'un signe qui le lui rappelle, un rêve oublié, il n'y aura pour lui aucun moyen de retrouver le moment exact où il a fait ce rêve et il ne pourra pas préciser s'il l'a rêvé la nuit d'avant ou il y a un mois ou encore des années plus tôt. Il ne pourra pas savoir si ce rêve qu'il croyait oublié est vraiment un rêve ancien qui lui revient et non pas un nouveau qui lui apparaît pour la première fois, soudain et flambant neuf, mais sous forme de souvenir. Rêves et souvenirs sont faits de la même matière. Et, à y regarder de près, tout est souvenir. Pourtant, le monde peut leur donner âge et épaisseur. Si en ce moment, par exemple, me revenait un rêve où serait présent le père Quesada, cette présence daterait le rêve puisque je n'aurais pu le rêver avant de connaître le père, et son souvenir, qui autorise à lui donner une existence indépendante de mes rêves, prend épaisseur et réalité grâce à quelques livres qu'il m'a donnés avant de mourir et dont je ne me suis jamais séparé. De cette façon, rêve, souvenir et expérience rugueuse se délimitent et s'entrelacent pour former, comme en un tissu lâche, ce que j'appelle, sans grande euphorie, ma vie. Mais parfois, dans la nuit silencieuse, la main qui écrit s'arrête et, dans le présent net et presque incroyable, il m'est difficile de savoir si cette vie a vraiment eu lieu, pleine de continents, de mers, de planètes et de hordes humaines, ou si elle a été, à l'instant même où elle passe, une vision causée moins par l'exaltation que par la somnolence. Qu'être, pour les Indiens, se dise paraître n'est pas après tout une distorsion excessive. Et plus d'une fois quelque chose, profond en moi, acquiesçait,

docile, à leurs certitudes.

Ainsi, un jour, j'étais assis au crépuscule, paisible et vide, sur le seuil de ma hutte. C'était par une de ces longues journées de printemps où le vent, tiède, constant, point trop fort, pousse dès le matin des nuages épais et blancs qui laissent apercevoir le ciel lumineux, et ne s'arrête qu'à la tombée du soir. À cette heure déjà il ne soufflait plus. Il avait nettoyé le ciel sauf deux ou trois nuées très allongées et presque transparentes, superposées et parallèles comme des traits tremblés que la lumière du soleil colorait d'orange et de vert pâle. Assis sur le sol balayé de frais, le dos appuyé au mur de pisé, je les regardais s'évanouir insensiblement tandis que le ciel, lisse et tendu, s'obscurcissait. Le vent semblait avoir chassé mes pensées en même temps que les nuages. Je regardais changer de couleur les traces qui restaient au ciel et qui, en même temps qu'elles viraient au violet et au bleu, s'amincissaient et disparaissaient. Le soleil s'était enfoncé dans l'horizon et ce qui éclairait encore le soir c'était, de plus en plus uniforme, sa dernière lumière.

Le crépuscule apaisait également le village. Quelques Indiens se reposaient comme moi sur le pas de leur porte. D'autres, plus indolents que d'habitude ou qui, à présent dans le souvenir, me donnent cette impression, traversaient, un peu plus loin, la plage dans tous les sens. Un homme, agenouillé, s'employait à allumer un feu. Plusieurs enfants, estompés par la pénombre des arbres, se concentraient sur leurs jeux étranges. Grâce, peut-être, à l'accalmie subite du vent turbulent, le soir, les hommes et l'horizon circulaire plein de choses épaisses et mystérieuses semblaient plus constants, plus bienveillants. Une odeur de nourriture, de foyer élémentaire commençait à flotter dans l'air sans le salir. Je me laissai distraire un moment à observer ce village obscurci qui palpait autour de moi, comme tenu sous le charme, et quand je relevai la tête, les lambeaux de nuages avaient disparu. Il n'y avait plus qu'un ciel vide d'un bleu très lisse qui s'assombrissait par degrés et, s'approchant eût-on dit de façon insensible, si faibles encore qu'il fallait faire un effort pour les découvrir, les premières étoiles. C'étaient de petits points ténus qui semblaient briller et s'effacer, briller et s'effacer, comme si exister leur coûtât, à elles aussi à qui l'on attribue avec tant de certitude l'éternité, sueur et larmes comme à nous.

À cette époque-là, je croyais que mon destin était joué et que, sans variantes possibles, mon maigre avenir déboucherait sur la mort. J'ignorais qu'à peu de temps de là les Indiens m'enverraient, dans une barque chargée de présents, à la rencontre de cette nuit d'été si éloignée et si différente de ces journées qui me semblaient définitives. Mais je ne mêlais à cette conviction

ni fureur ni angoisse. Je me laissais aller, neutre, affleurant juste à mon destin, livré à l'ordre de l'immédiat ; démuné comme je l'étais depuis ma venue au monde, le pain de ma vie, pour aussi dur qu'il fût, me suffisait et j'ignorais des saveurs meilleures qui eussent pu justifier la nostalgie. Dans ce crépuscule paisible j'étais encore plus vide que d'habitude, mais, grâce peut-être à la clémence du temps, je ne m'en rendais même pas compte, je restai un long moment à regarder apparaître les étoiles, puis je me levai et allai me promener dans le village.

Certains Indiens me lançaient des regards entendus et complices auxquels je m'étais, depuis tant de temps, habitué. *Def-ghi, Def-ghi*, me disaient-ils en se désignant du doigt quand ils me croisaient, et ils fermaient à demi les yeux ou faisaient une grimace. D'autres, indifférents, ne me remarquaient même pas. Parfois, le bruit subit d'un plongeon montait du fleuve. L'homme qui, quelques minutes plus tôt, essayait d'allumer un feu était parvenu à ses fins. Comme il avait mêlé au bois beaucoup de broussailles et de paille sèche, les flammes jaillirent d'un coup, verticales et hautes, crépitant fort et pétillant. Tout aussitôt, une poignée de papillons noirs sortis de la pénombre bleue se précipita dans les flammes. Aux alentours du feu, l'air tiède se réchauffait encore et, bien qu'il n'y eût pas le moindre vent, la violence avec laquelle le feu avait pris dispersait une première fumée turbulente. L'homme arrangeait le bois dans le brasier avec un bâton, rassemblant de sa pointe les brindilles éparpillées tout autour. Des Indiens qui passaient lui adressaient un salut rapide avant de s'enfoncer dans la pénombre. Je laissai derrière moi toute cette agitation de fumée, d'étincelles et de flammes, et me dirigeai vers le fleuve. Dans l'obscurité bleue, le sable luisait, plus jaune qu'à la lumière du jour. Un homme sortit du fleuve, ruisselant d'eau, et partit en courant entre les arbres. Je m'arrêtai sur la rive.

La pénombre s'immobilisa sans devenir plus dense. Il me parut étrange de ne pas entendre les oiseaux qui d'habitude chantaient beaucoup au crépuscule. À vrai dire, il y avait un bon moment déjà qu'ils faisaient silence. L'eau non plus ne bougeait pas, à l'exception des battements presque imperceptibles qui parvenaient, réguliers, jusqu'au bord. Seuls résonnaient, insistants, des bruits humains et des voix humaines, cris, salutations, conversations, bruits d'os et de bois manipulés pour extraire de l'indistinct des formes reconnaissables. Des bruits étouffés de pieds nus qui allaient et venaient, glissant ou bondissant sur le sable, se faisaient entendre aussi, par moments, derrière moi. Un peu plus loin, le long de la rive, plusieurs embarcations se découpaient en silhouettes. Tout le présent, nous y compris,

se situait en un lieu, et en même temps il était ce lieu. En réalité, c'est nous qui étions ce lieu, plus encore que le lieu lui-même ; et comme, dans le crépuscule, il paraissait étrangement accueillant, le mutisme dédaigneux qu'il nous dispensait d'habitude n'en devenait que plus blessant. La paix de cette soirée le mettait à découvert. Que nous puissions durer grâce à sa condescendance nous rabaissait encore plus que les bêtes soumises ou indifférentes. C'était, comme le pensaient les Indiens, grâce à notre paraître que ce lieu en paraissait un, et cependant il ne faisait rien, aucun signe, pour gagner notre confiance.

Le sable ferme de la rive mouillait mes pieds nus. Distrayant comme je l'étais, je tardai à m'apercevoir que, depuis un moment, il s'était mis à briller ; un éclat blanc, phosphorescent, et je vis, en levant les yeux, que le fleuve s'était couvert lui aussi de reflets d'une teinte semblable. Je relevai tout à fait la tête et me tournai vers le ciel. C'était la lune. Je ne l'avais jamais vue aussi grande, aussi ronde, aussi brillante. Elle brillait tellement que toutes les étoiles avaient été effacées du ciel. Elle montait, lente, irréfutable et unique, tiède et familière, et son intensité expliquait que la progression de l'obscurité eût été, à un moment donné, arrêtée. Maintenant, tout le visible était décoré de taches lunaires qui passaient à travers les feuillages et, d'un blanc absolu, s'imprimaient par terre, sur les murs et sur les toits, sur les corps nus qui bougeaient parmi les arbres, en émettant comme un feu froid et fixe. Elle avait, la lune, cette proximité amicale des choses qui nous sont incompréhensibles, mais qui ne nous effraient plus parce que nous avons accepté, qui sait pourquoi, leur mystère. Aucune raison ne justifiait sa présence, et cependant, de tant la voir, constante et régulière avec ses phases périodiques, moins distante et plus douce que le soleil aveuglant, avec ses allées et venues si exactes que nous pouvions les prévoir et qu'elles nous servaient même à rythmer, de plusieurs façons, nos vies, au lieu de nous inquiéter comme cela aurait dû, elle nous rassurait. Tous les jours, le soleil dédaigneux passait pour nous montrer avec sa lumière crue, la persistance injustifiée du lieu que nous étions également nous-mêmes, tandis que la lune, aimable, faisait partie, elle aussi, grâce à sa proximité, de ce lieu, elle était une sorte de pont entre le lointain et le familier. Grâce à elle, le tout qui dérivait, inachevé, dans l'obscur, semblait savoir quelque chose de nous et nous promettre un anéantissement moins aveugle. Bien qu'elle ne fût capable ni de nous préserver ni d'intercéder, la lune tiède, avec sa compagnie insistante, pouvait nous donner l'illusion que l'inachevé nous mesurait, de l'extérieur, à la même aune que celle dont nous usions pour nous-mêmes.

Les Indiens, en général, se couchaient tôt. Mais pendant ces soirées tempérées, plusieurs d'entre eux s'attardaient dehors jusqu'à ce qu'il fût nuit noire. Celui qui avait allumé un feu n'avait eu d'autre but que de s'amuser à remuer des braises et à les alimenter de bois qu'il allait chercher aux alentours, et les flammes montantes faisaient luire son corps sombre lorsqu'il se penchait vers elles pour mieux disposer le bois avec son bâton. Absorbé dans son travail, il ignorait la lune qui montait dans le ciel au-dessus de lui, sa rondeur parfaite et démesurée, son éclat étrange, d'une blancheur bleutée, sa présence excessive et péremptoire. La lueur qu'elle répandait, ni nocturne ni diurne, semblait avoir une coloration d'imminence, et comme elle devenait, de minute en minute, plus intense, les taches de blancheur épaisse qui filtraient à travers les feuillages et celles qui se reflétaient dans le fleuve s'éteignirent peu à peu, absorbées par la clarté générale. Même les flammes du feu pâlissaient dans cette luminosité mitigée. La lumière qui, un moment auparavant, lançait des rayons dispersés, isolés et un peu arbitraires, était devenue clarté inespérée et uniforme qui donnait aux choses, déjà de par elles-mêmes incertaines, une étrangeté supplémentaire. Je sentis soudain, de façon confuse, que nous n'étions peut-être pas où nous pensions ni ce que nous pensions être et que cette lumière inhabituelle allait nous révéler, avec son éclat inconnu, notre condition véritable.

À l'instant même où elle atteignait, en se disséminant, sa plus grande intensité, elle commença à se voiler. Je le remarquai en même temps que certains Indiens qui déambulaient entre le village et la plage. Aucun d'eux n'avait attentivement observé la lune, mais, pour une raison inexplicable, ils perçurent la chose en même temps que moi qui, depuis un bon moment, ne l'avais pas quittée des yeux. Une teinte bleue, avançant avec lenteur, se superposait à la brillance excessive, l'atténuant peu à peu. Et la partie non recouverte paraissait par contraste plus éclatante. Mais la pénombre bleue gagnait du terrain. Une ligne nette, verticale, divisait la lune en deux : la partie bleue qui, bien que lentement, ne cessait de grandir était comme un arc devenant plus large à mesure que la partie brillante diminuait. Quelques minutes plus tard, la ligne verticale divisait l'astre en deux moitiés : l'une voilée de bleu, l'autre brillante. Mais si l'on regardait avec attention, on pouvait voir, sur le bord extérieur de la moitié bleue, une nouvelle ligne verticale qui glissait, imperceptible, vers le centre et faisait avancer l'ombre. La partie brillante se réduisait de plus en plus et l'on devinait que dans quelques instants elle serait complètement effacée.

L'homme qui s'était amusé à faire un feu laissa tomber le bâton avec

lequel il remuait les braises et, la tête levée vers la lune, il avança à pas laborieux jusqu'au milieu de la plage. Son corps qui luisait à la lumière du feu perdit, en s'éloignant des flammes, de sa netteté et devint une silhouette bleutée un peu plus dense que la pénombre où elle se déplaçait. Il fit quelques pas avec difficulté et se confondit avec les autres Indiens qui, sortant en silence de leurs huttes et s'avancant parmi les arbres, venus du fond du village qui s'étendait vers l'intérieur, se concentrèrent dans l'espace ouvert de la plage. On entendait le bruissement des pas sur le sable, la respiration de plusieurs personnes, le frottement des mains effleurant par mégarde un corps, mais aucune voix ne montait de la foule de plus en plus dense qui, réunie sur la plage, fixait ses regards sur le ciel. Malgré le silence, il flottait dans l'obscurité, qui allait en s'épaississant, un souffle de certitude. Le cœur battant, je croyais en percevoir le sens. En s'effaçant d'un espace qui devenait sous nos yeux nuit pure, la lune, dont nous avons pu croire, par habitude, qu'elle était impérissable, renforçait, par son extinction graduelle, la conviction ancienne qui se manifestait, sciemment ou non, dans tous les actes et dans toutes les pensées des Indiens. Ce qui était en train de se passer, ils le savaient depuis le commencement des temps. Pour eux, vivre s'était borné jusque-là à se serrer en hordes circonspectes et éplorées, dans l'attente du seul événement digne de ce nom qui, en arrivant cette nuit, subitement et sans présages annonciateurs, venait, une fois pour toutes, d'avoir lieu. Aucune agitation extérieure ne secouait la foule. Immobile et silencieuse elle contemplait le ciel dont l'obscurité, en devenant de plus en plus épaisse, épaississait aussi les silhouettes des Indiens qui, à mesure, se confondaient davantage avec le noir.

Pendant ce temps, la lune s'effaçait sous des ondes successives et de plus en plus fréquentes d'obscurité. Des couches denses d'ombre se superposaient, verticales, surgissant, rapides, de son bord et gagnant la surface tout entière. Au début, on pouvait voir encore son contour, comme une espèce de nimbe bleuté fait d'une clarté dérisoire à laquelle d'ailleurs le mot clarté ne pouvait s'appliquer que par opposition avec le noir absolu sur lequel elle se découpait. Mais à la fin, même cette faible trace finit par s'effacer. Rien ne saurait désigner la noirceur qui survint. Et silence n'est pas, tant s'en faut, le mot qui convient pour cette absence de vie. Je suis sûr que cette obscurité entraînait si fort en chacun de nous qu'il ne restait plus trace de cette petite lumière que, de temps en temps, provisoire et menue, les Indiens voyaient briller en eux. Enfin, nous pouvions percevoir la couleur juste de notre patrie, débarrassée de la variété trompeuse et sans épaisseur conférée aux choses par cette fièvre

qui nous consume dès la pointe du jour et ne cède que lorsque nous sommes enfoncés bien avant au cœur de la nuit. Enfin, nous pouvions toucher, de l'extérieur, la pulpe brumeuse de l'indistinct dont nous avons cru, jusque-là, qu'elle était issue de notre délire, de l'invention capricieuse d'un enfant trop gâté dans un foyer matériel fait de nécessité et d'innocence. Enfin, nous arrivions, après tant de pressentiments, à notre lit anonyme.

Venant des ports où il y a tant d'hommes qui dépendent du ciel, je savais ce qu'était une éclipse. Mais savoir ne suffit pas. Le seul savoir juste est celui qui reconnaît que nous savons seulement ce qui condescend à se montrer. Depuis cette nuit-là, ce sont les villes qui m'abritent. Et non point par peur. Cette nuit-là, quand la noirceur eut atteint son point extrême, la lune, peu à peu, se remit à briller. En silence, comme ils étaient venus, les Indiens se dispersèrent, se perdirent entre les huttes et, quasiment satisfaits, s'en furent dormir. Je restai seul sur la plage. Ce qui arriva par la suite, je l'appelle années ou ma vie, rumeur de mers, de villes, battements de marées humaines, dont le courant, comme un fleuve archaïque qui roulerait l'attirail du visible, me déposa dans cette pièce blanche, où, à la lueur de bougies déjà presque consumées, je suis en train de balbutier sur une rencontre de hasard entre et avec, assurément, les étoiles.

À LA FIN DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE CE TEXTE,  
LAURE BATAILLON FAISAIT AJOUTER :

*La traductrice tient à remercier Juan José Saer et  
Philippe Bataillon de l'aide qu'ils lui ont apportée.*

QU'IL NOUS SOIT PERMIS DE LA REMERCIER À NOTRE TOUR.

**À propos de *L'Ancêtre*  
et de Juan José Saer**

par Alberto Manguel

L'œuvre entière de Juan José Saer est un ensemble d'allusions, de révélations partielles, d'épiphanies secrètes. On dirait que Saer, depuis ses premiers écrits jusqu'à *Grande Fugue*, son dernier roman, a cherché à impliquer le lecteur dans son travail, le faisant complice de l'histoire qui se trouve alors entre ses mains. Ainsi son intérêt pour les mythes (du double, de la ville utopique, de la découverte de l'Amérique) se révèle dans des versions tronquées, des traductions qui lui sont propres, des inventions subversives, comme si l'auteur lui-même ne savait pas ce qui s'était réellement passé, ou n'en était pas certain.

Saer le savait bien, tout mythe comporte son envers. À celui du bon sauvage, affirmé (et critiqué) au Siècle des Lumières, s'oppose celui du converti, la légende de l'homme civilisé finissant par s'abandonner au monde barbare qui s'étend au-delà de ses frontières. Depuis *L'Épopée de Gilgamesh* où c'est au contact du sauvage Enkidu que le monarque éclairé apprend à être un homme juste, jusqu'aux *Aventures de Tarzan*, cet homme blanc dont les maîtres sont des singes, le mythe inversé laisse apparaître une certaine sympathie pour l'autre, une attraction obscure et érotique, et même un sentiment de culpabilité latente face à l'outrecuidance des conquérants impérialistes. L'histoire de la colonisation des Amériques, par exemple, est jalonnée de semblables inversions du mythe : être métis, se faire indien, passer au camp adverse pour se découvrir une identité plus authentique, plus profonde que celle qu'imposent les hasards du sang et de la langue.

Dans la langue espagnole, cette tradition remonte aux rencontres entre musulmans et chrétiens. Sous l'influence de l'Arioste, chroniqueurs et auteurs de romans de chevalerie reprennent et transforment l'histoire d'Angélique et de Médor, récits de captivités en des prisons étrangères, de conversions par amour au camp ennemi. À l'occasion du retour dans la patrie chrétienne, ils décrivent très souvent, avec une approbation implicite, les coutumes d'une civilisation étrangère. En Amérique, une des premières chroniques, celle d'Ulrico Schmidl, inclut l'aventure d'un soldat espagnol qui s'intègre à une tribu indigène ; une des dernières est le récit de Borges :

*Histoire du guerrier et de la captive*, inspirée d'un épisode rapporté par la grand-mère de l'auteur.

Saer a été, plus que tout, un auteur multiple, dont la trajectoire est impossible à résumer en une seule caractéristique, si ce n'est son souci de comprendre le mythe de l'autre, réel ou imaginé. Ses œuvres (plus de trente) confrontent le lecteur à d'hypothétiques coupables invisibles (*L'Enquête*), à des inconnus imaginaires (*Le Fleuve sans rives* et *La Forêt épaisse*), à des voisins et parents mystérieux (*Les grands Paradis*), à des images inconnues de l'auteur lui-même (*Nadie Nada Nunca*) et à d'improbables mondes littéraires (Proust dans *Grande Fugue* et Joyce dans *Ombres sur verre dépoli*). Le point culminant de cette curiosité est *L'Ancêtre*, qui unit le mythe inversé de la rencontre à celui, traditionnel, de la littérature utopique. Dans *L'Ancêtre*, on trouve les échos des *Voyages de Gulliver* de Swift, du *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot, mais aussi ceux de Borges dans *Le Rapport de Brodie*.

L'argument, typique des chroniques des Indes, est basé sur une histoire véridique arrivée à un certain Francisco del Puerto qui, après avoir vécu de longues années parmi des indigènes, finira par être délivré par Sébastien Cabot en 1526. Dans le roman de Saer un mousse de quinze ans, embarqué dans l'escadre de Juan de Soifs, se trouve être l'unique survivant d'un massacre perpétré sur une plage des Amériques. Une décennie plus tard, le jeune homme, âgé alors de vingt-sept ans révolus, retourne auprès des siens. Le roman que nous lisons est le rapport qu'il rédige, dans sa vieillesse, après son retour en Espagne.

D'abord témoin du massacre de ses compagnons, le mousse deviendra par hasard l'historiographe occidental de la tribu qui l'accueille, relatant après plusieurs décennies et avec une surprenante ouverture d'esprit leurs expéditions de chasse rituelle où ils poursuivent et tuent d'autres indigènes, leurs gastronomiques festins cannibales, leurs orgies dignes des parties érotiques du marquis de Sade. Il comprendra en même temps que de tels prétendus excès permettent à ses hôtes de vivre durant de longues périodes une existence pacifique, faisant de leur société une espèce d'Éden américain. Au travers de ces extraordinaires expériences, le mousse apprendra les bases d'une philosophie écologique et bienfaisante imaginée par les prétendus sauvages, pour qui la condition existentielle est illusoire, pour qui le verbe

« être » se traduit par « paraître ». Le corollaire d'une telle conception du monde est le rituel du survivant : chaque fois qu'un massacre a lieu, les indigènes gardent en vie un élu, désigné dans leur langue par le mot de *def-ghi*, vocable aux nombreuses significations parmi lesquelles : « reflet dans l'eau ». Le *def-ghi*, ce fils adopté sur qui est tombée la chance de survivre, doit tout réapprendre, ou presque tout : comment parler, comment se nourrir, comment établir des relations avec les autres.

Dans un essai autobiographique, Saer écrit que « Les premières années du petit animal humain sont décisives pour son développement ultérieur. Sa langue maternelle l'aide à constituer sa réalité. À partir de ce moment, langue et réalité sont inséparables. Langue, sensations, affects, émotions, pulsions, sexualité : c'est de tout cela qu'est constituée la patrie des hommes, qu'ils cherchent en permanence à retrouver et qu'ils emportent avec eux où qu'ils aillent. » La langue maternelle du mousse est remplacée par une autre avec tout ce que cela implique : nouvelle conception du monde, nouveaux signes d'identité. C'est pourquoi lorsqu'il est délivré par des Espagnols, il ne comprend plus leur langue, il ne peut plus saisir ce qu'expriment leurs visages. En dix ans, le jeune homme a changé de peau, il s'est transformé en l'autre.

Le mousse, créature anthropocentrique, métamorphosé en ombre ou reflet d'une chose vivante, finit par accepter l'idée que l'existence n'est pas une réalité composée de faits matériels et tangibles, mais un état de demi-rêverie, une existence édénique et illusoire périodiquement interrompue par les explosions d'une brutalité féroce et douloureuse.

Au travers de ces expériences nouvelles, le mousse, unique représentant de la lointaine civilisation européenne, parvient à comprendre qu'aucune vision du monde n'est exacte, qu'aucune présomption de vérité n'est juste. C'est ainsi qu'il apprend l'ultime leçon ; « Le seul savoir juste est celui qui reconnaît que nous savons seulement ce qui condescend à se montrer. » Ces mots, écrits de la plume de Saer, sont aussi bien un avertissement au lecteur qu'une définition précise de sa littérature.

Alberto MANGUEL

*Traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon*